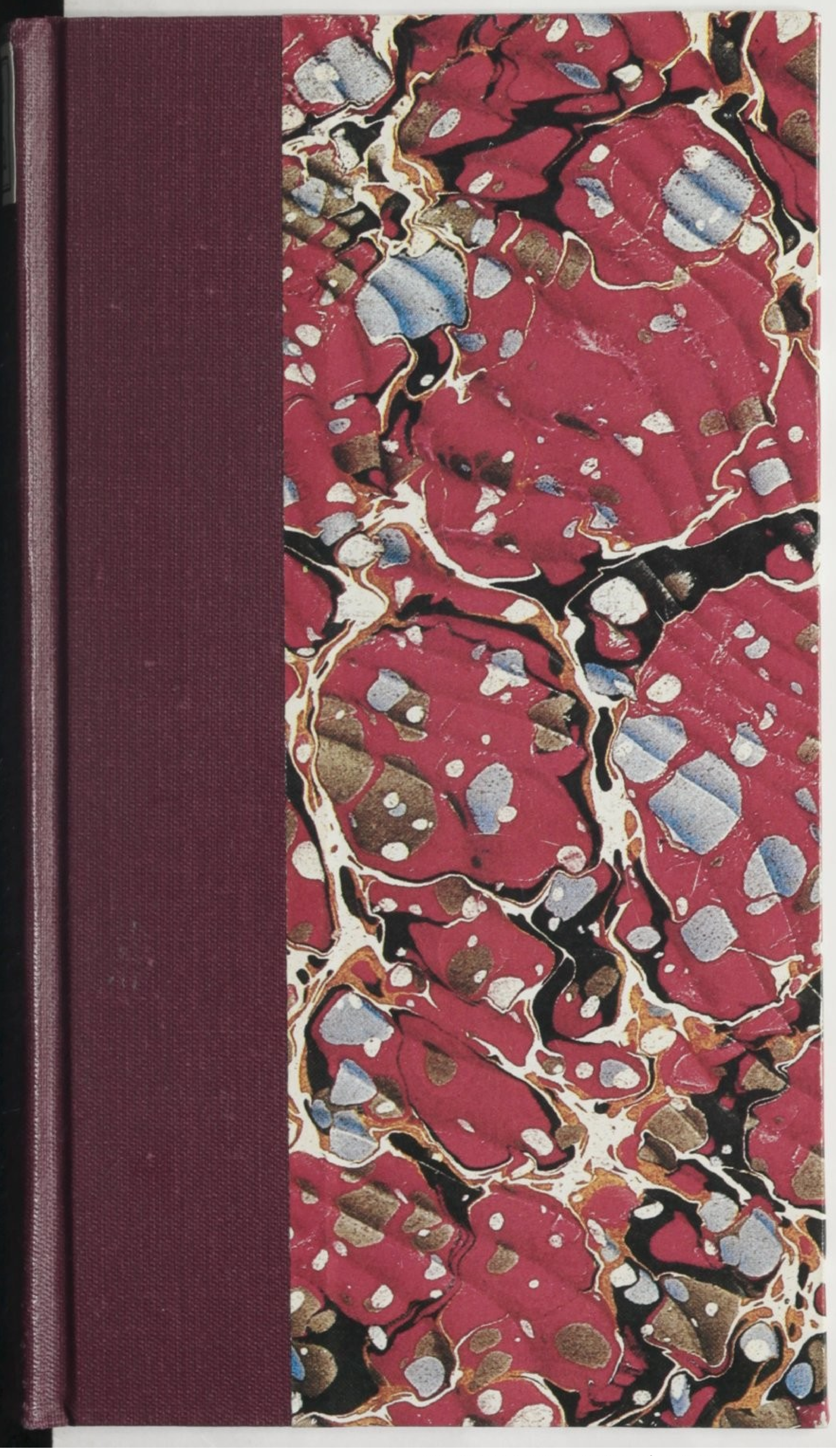


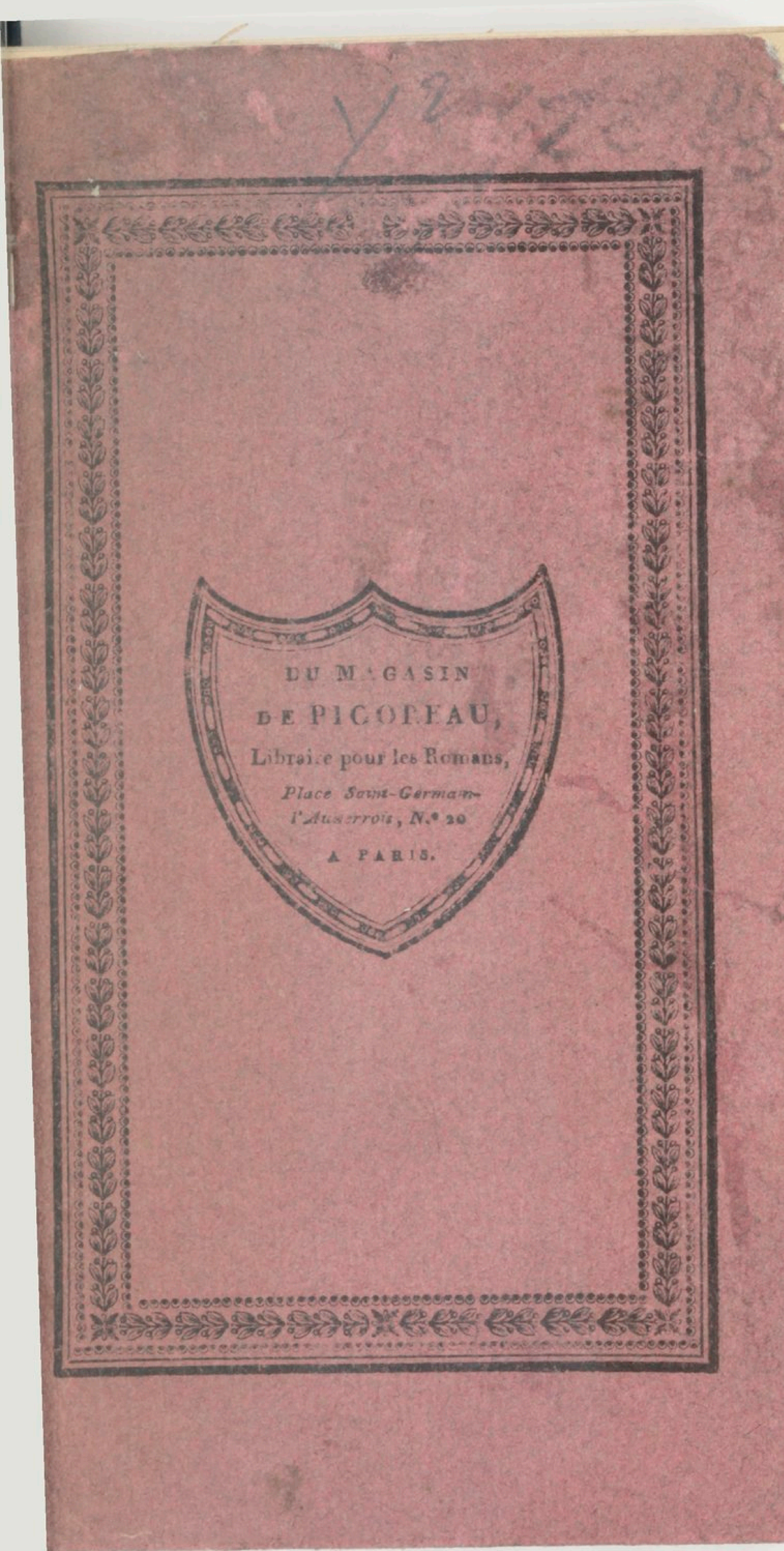

# La Vierge de l'Indostan, ou les Portugais au Malabar, par Mme Barthélemy-Hadot


BnF Gallica





ROBERT 1986



DU MAGASIN
DE PIGOREAU,
Libraire pour les Romans,
Place Saint-Germain-l'Auxerrois, N.° 20
A PARIS.

# LA VIERGE

DE L'INDOSTAN,

OU

# LES PORTUGAIS

AU MALABAR.

# LA VIERGE
## DE L'INDOSTAN,
OU
# LES PORTUGAIS
## AU MALABAR;

PAR Mme. BARTHÉLEMY HADOT,

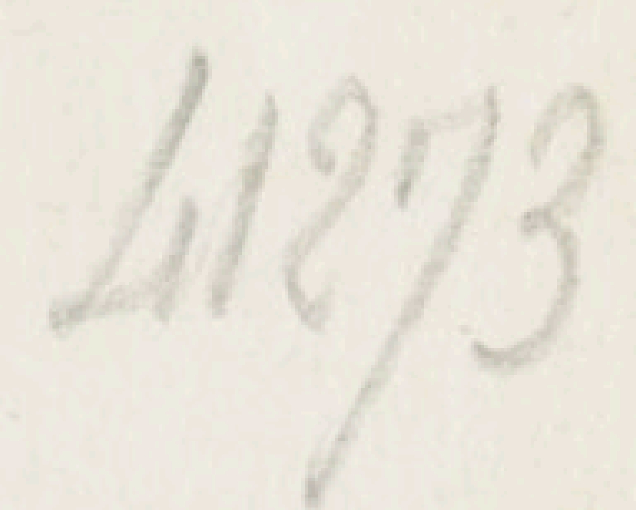
Auteur des *Mines de Mazara*, de la *Tour du Louvre*, etc. etc.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
PIGOREAU, LIBRAIRE,
Place Saint-Germain-l'Auxerrois, no. 20.

1816.



DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,
rue de la Vieille-Monnaie.

# LA VIERGE
## DE L'INDOSTAN,
## OU LES PORTUGAIS
## AU MALABAR.

## CHAPITRE VII.

Après avoir passé une année dans les prisons de l'Inquisition, Florestan commençait à perdre l'espérance d'en sortir; l'humeur intraitable du guichetier lui avait même ôté jusqu'à la volonté de chercher à le gagner à prix d'or.

Témoin des scènes les plus cruelles, il s'attendait à une mort prochaine; il l'appelait à son secours.

Le lieu où il était, sans cesse encombré de nouvelles victimes qui restaient

peu de temps, et qu'ensuite on menait au supplice, lui était devenu odieux.

Hélas! disait-il à dom Sanche, faut-il être condamné à un sort aussi affreux! que ne sommes-nous dans le plus petit des cachots! du moins nous n'aurions pas la douleur de voir sans cesse enlever d'auprès de nous des malheureux qui n'ont que peu d'heures à vivre.

Il y avait plus de huit jours qu'ils étaient seuls, n'ayant que leur chien fidèle qui pût répondre à leurs caresses, lorsque le concierge entra brusquement et leur dit d'une voix de stentor : Suivez-moi, dépêchons-nous....

Au comble de l'adversité, on désire la mort ; mais si l'on en voit les approches, l'homme le plus courageux tremble involontairement.

Dom Sanche et Florestan furent saisis de terreur. Marchez donc, dit le rustre ; croyez-vous que j'aie le temps de vous attendre?

Où devez-vous nous conduire ? demanda Florestan. — Venez toujours : de quoi diable avez-vous peur ? Le geôlier en chef veut qu'on vous mette dans un autre cachot ; celui-ci est trop vaste : et comme vous êtes ici, à ce qu'il croit, pour long-temps, il m'a ordonné de vous mener dans un autre côté de la prison. Corbleu ! vous gagnerez à ce changement. Oui, vous serez mieux ; et quoique l'endroit où vous allez être soit beaucoup moins grand, vous aurez une croisée bien grillée, à la vérité, mais qui donne sur un des jardins du palais, et vous respirerez un air meilleur.

Florestan éprouva une joie sercète ; un rayon d'espoir sembla luire pour lui. Il offrit son bras à dom Sanche, et tous deux suivirent leur conducteur, que Cerbère précédait en faisant mille sauts.

Le pauvre animal, qui, depuis tant de temps, était enfermé, paraissait sen-

tir le prix de la liberté dont sa fidélité pour son maître l'avait contraint à se priver.

Après avoir traversé une longue gallerie souterraine, ils arrivèrent à un escalier de quelques degrés, et se trouvèrent au milieu d'une grande cour, où ils virent une statue représentant la Religion, appuyée sur celle de la Justice.

Hélas! cette dernière eût dû être couverte d'un voile funèbre, depuis le jour où, pour la première fois, on fit marcher au supplice des infortunés que la calomnie ou la médisance avait fait dénoncer comme hérétiques.

C'est par l'exemple des vertus chrétiennes, prêchées si énergiquement dans l'évangile, que l'on doit convertir les infidèles, et non pas en les assassinant.

Après avoir traversé encore une seconde cour, Florestan et celui qu'il

nommait son père se trouvèrent à l'extrémité des prisons, où ils virent un gardien dont la figure n'annonçait point la cruauté.

Voici, dit l'autre guichetier, deux hommes que je t'amène; ce sont, ma foi, de braves gens : tu n'as point à craindre qu'ils fassent rebellion; mais, ajouta-t-il, il faut que tu reçoives aussi ce chien, qui ne veut pas les quitter. — Je t'entends, trois prisonniers au lieu d'un; mais si l'on venait à voir cet animal?... — Tu peux être tranquille; la porte du cachot serait ouverte, qu'il n'en sortirait pas. Il retient jusqu'à ses aboiemens; on dirait que son instinct lui a appris que s'ils étaient entendus, on ne le laisserait point avec son maître.

Le nouveau guichetier ouvrit une porte, et les prisonniers furent introduits dans une espèce de salle basse, peu grande à la vérité, mais assez bien

éclairée, et dont la vue donnait réellement sur un jardin.

A peine nos deux prisonniers furent-ils enfermés, qu'ils s'empressèrent de remercier le ciel, qui, par cet heureux changement, venait de diminuer un peu l'horreur de leur situation.

Leurs yeux, fatigués par une demi-obscurité presque continuelle, pouvaient à peine soutenir le jour; mais l'aspect des arbres couverts de feuillage, celui de quelques fleurs cultivées par le guichetier, leur causèrent bientôt une sensation délicieuse. Il y avait tant d'années que le malheureux dom Sanche ne voyait que les murs d'un cachot, qu'il ne put retenir des larmes de joie en pensant que toutes les beautés de la nature n'étaient pas encore perdues pour lui.

Mon ami, dit-il à Florestan, je ne sais ce qui se passe dans mon âme;

mais il me semble que la divine Providence a jeté sur nous un regard de bonté. Notre nouvelle demeure est un bienfait du ciel. L'homme commis à notre garde porte sur ses traits quelqu'empreinte de sensibilité. O mon Dieu! permets, ajouta-t-il, que par lui je puisse du moins obtenir quelques renseignemens sur le sort de ma chère Thérésia! Mais ne faisons point de question hasardée. Ne lui parlons jamais de notre persécuteur. Enfin, ne lui fais point connaître ta famille, que nous n'ayons vu s'il pourrait seconder tes désirs et les miens.

Quinze jours se passèrent sans qu'ils osassent ouvrir leurs âmes au gardien.

Ils étaient traités doucement; et la salubrité de l'air, une nourriture un peu meilleure, et la douce espérance qui semblait leur sourire, rendit leur santé moins chancelante.

Un matin qu'Andréa (c'est le nom de

celui qui prenait soin d'eux) avait un air plus triste qu'à l'ordinaire, Florestan pensa qu'il avait peut-être quelques nouvelles sinistres à lui annoncer.

Comme cet homme avait eu la générosité de lui ôter les chaînes qu'il portait aux bras, et que dom Sanche avait éprouvé une faveur semblable, l'amant de Célina présuma que des ordres sévères allaient forcer leur libérateur à les traiter encore avec rigueur.

Bon Andréa, lui dit-il en lui prenant la main, qu'avez-vous à nous dire? vous paraissez bien affligé. — C'est vrai, oh! bien vrai. J'ai un poids sur le cœur..... tout guichetier qu'on soit on est sensible, voyez-vous, et..... Sa voix était étouffée; il ne pouvait s'exprimer.

Avez-vous reçu l'ordre de nous conduire au tribunal? demanda dom Sanche. — Non; mon chagrin n'a pas rapport à vous, puisque c'est une femme qui le

cause. — Une femme ! — Oui, c'est une pitié de la voir ! La pauvre malheureuse ! le désespoir le plus horrible s'est emparé d'elle. — Comment nommez-vous cette personne ? — Je l'ignore. — Combien y a-t-il de temps qu'elle est ici ? — Je ne puis vous le dire, puisque j'y suis tout nouvellement. Ah ! je n'y tiendrai pas long-temps. — Eh ! pourquoi ? — Je ne vaux rien pour le métier que je fais.

Mon ami, lui dit Florestan, votre sensibilité vous honore. Votre état devient respectable, quand on l'exerce avec autant de douceur et d'humanité que vous en avez pour les prisonniers. — Je voudrais faire plus ; mais je n'en suis pas le maître. En prononçant ces mots, il déposa ce qu'il leur fallait de nourriture, et partit sans vouloir répondre aux questions qui lui furent adressées par dom Sanche, sur la femme dont il venait de leur parler.

Les deux prisonniers formaient différentes conjectures; le plus âgé croyait que ce pouvait être sa malheureuse épouse, et l'autre tremblait que ce ne fût Célina.

Combien la journée et la nuit leur parurent longues! Avec quelle impatience ils attendirent le lendemain l'arrivée du bon Andréa! Ils craignaient que cet homme n'eût réellement le projet de sortir pour toujours de la prison: dès-lors ils retomberaient au pouvoir de quelqu'être insensible, qui rendrait peut-être leur sort encore plus affreux.

Le jour commençait à éclairer la salle. Florestan avait quitté sa natte sur laquelle il avait passé une nuit des plus agitées, et se mit près de la grille qui donnait sur le jardin, afin d'y respirer l'air, et d'y jouir en même temps des premiers rayons du soleil.

Il passa là près de deux heures livré

à une foule de réflexions, lorsqu'il vit de loin, dans le fond du jardin qui était très-spacieux, une femme dont la démarche était lente et mesurée.

Il ne peut distinguer les traits de la personne ; mais sa taille est celle de Célina. Bientôt l'objet qui fait battre son cœur prend une des allées qui sont en face du bâtiment où il est. Il reconnaît l'erreur qui l'avait agité, et peut considérer les traits d'une femme qui n'est point celle à laquelle sont consacrées toutes ses pensées.

La personne est une blonde, dont les beaux cheveux descendent presque jusqu'à ses genoux, et flottent au gré du vent frais du matin. De temps à autre sa figure est découverte, et lui offre une femme qui peut avoir de vingt cinq à trente ans, dont la pâleur est effrayante ; mais qui semble avoir été de la plus grande beauté.

Il la vit s'arrêter à trente pas de la grille; elle resta à cette place quelques minutes, et sembla être frappée d'immobilité. Ensuite elle se jeta à genoux, et levant vers le ciel des mains blanches comme l'albâtre, et de grands yeux, que son extrême maigreur rendait presqu'effrayant, elle parut prier; puis se leva avec autant de vivacité qu'elle en avait montré en s'agenouillant; elle se mit à courir et disparut, après avoir cueilli quelques fleurs qu'elle jeta sur la terre.

Florestan étonné alla de suite près de la natte où dormait encore son malheureux ami. Il n'osa le réveiller, n'ayant rien de positif à lui dire.

Cependant il se ressouvint que dom Sanche lui avait montré le portrait de Thérésia, qu'elle y était blonde; mais il ne retrouva dans la prisonnière aucune ressemblance, qui pût lui permettre

d'appuyer un jugement raisonnable. Il attendit donc qu'Andréa fût arrivé pour lui demander quelques nouveaux renseignemens.....

Le sort le servit à souhait. Le gardien vint au jardin arroser quelques fleurs. Florestan lui fit un signe; il s'approcha aussitôt.

Parlons bas, mon cher Andréa; mon compagnon d'infortune repose encore; mais dites-moi si la personne dont vous nous avez parlé hier, est celle que j'ai vue dans ce jardin? — Oui, c'est elle. Sa folie est aujourd'hui plus calme, et je l'ai laissée libre de se promener. — Et vous ne savez point son nom? — Dans le quartier où l'on met les femmes, je sais qu'on la nomme senora. — Vous ne savez point si elle a été mariée? — Je le présume; car toutes les fois que je lui porte de la nourriture, elle me demande avec un air inquiet, un œil hagard:

*Mon mari va-t-il bientôt venir?* — Moi, pour la consoler, je lui réponds : *Bientôt vous le verrez.* — J'ai voulu souvent la questionner; mais elle bat la campagne, et même elle s'emporte, en disant : Fernando, homme abominable, que t'avais-je fait, pour me donner la mort? Tu es l'assassin de mon fils. Quelquefois elle ajoute, en me serrant fortement le bras : A-t-il été jugé par le tribunal? Ah! tous les tourmens qu'on a pu lui faire souffrir, n'approchent en rien de ceux auxquels ce monstre m'a condamnée.

Le nom de Fernando, prononcé par la prisonnière, fut un trait de lumière pour Florestan. Cet homme avait été son persécuteur; elle le dévouait à la vengeance du tribunal. Ce ne pouvait être que l'épouse de dom Sanche; il crut qu'il pouvait du moins le présumer.

Mon ami, dit-il au concierge, si

quelqu'un te proposait une forte récompense pour t'engager à garder un secret qu'il confierait à ta foi, que ferais-tu? Il lui montra sa bourse. — Je ne recevrais ni l'une ni l'autre; car celui qui me ferait une telle proposition me mépriserait. Pour garder un secret, il ne faut qu'être honnête homme, et Andréa le sera toute sa vie; entendez-vous cela, jeune signor? — Mon ami, ne t'offense point. Je te jure qu'en te parlant comme je viens de le faire, je n'avais nullement l'intention de te désobliger. — A la bonne heure; cachez votre or, et parlez librement. S'il ne s'agit point d'un projet de fuite, je vous promets de me taire.

Eh bien! tu sais que dom Sanche est depuis plusieurs années dans cette prison. — Vous me l'avez déjà dit. — Quand on l'y a amené, il était avec sa femme. Celle-ci était sur le point d'être mère, et tout me porte à croire que l'infortunée

qui, dis-tu, a perdu la raison, est l'épouse de mon ami. Je le pense d'autant plus, que Fernando, dont elle parle, à ce qu'il paraît fort souvent, est celui qui nous a persécutés tous les deux.

Quoi! cette pauvre femme serait celle du prisonnier! — Oui, mon cher Andréa. — Corbleu! comment faire pour en avoir la certitude? Si j'étais seul concierge de ce côté, je pourrais l'amener jusqu'auprès de la grille; mais n'ayant pas son bon sens, elle jeterait des cris, et je n'ose..... Attendez..... donnez-moi le temps de lui parler. Si je puis, en nommant dom Sanche, lui causer quelqu'impression, je tâcherai de ramener dans son cœur quelque peu d'espérance; mais il me faut pour cela profiter d'une occasion favorable. Je choisirai, pour réussir, l'instant où elle me demandera si son mari va rentrer. Je m'éloigne d'auprès de cette grille; car si j'avais l'air d'être bien

avec vous, je perdrais ma place. Hier je la détestais, ajouta Andréa; je voulais abandonner cette prison. Aujourd'hui je serais au désespoir de la quitter, puisque je trouverai peut-être l'occasion de vous être utile, et de rendre cette pauvre femme à la raison, et par suite au bonheur.

En prononçant ces mots, il disparut précipitamment, et laissa Florestan plongé dans ses réflexions.

Celui-ci ne crut point qu'il fût prudent de parler à dom Sanche de ce qu'il venait d'apprendre. Il s'approcha de l'endroit où il était couché. Pendant le sommeil, il prononçait ces mots : *O ma Thérésia! je ne te quitterai plus; nous allons donc être réunis pour toujours!*

Il pensa que n'étant peut-être qu'assoupi, il avait entendu la conversation tenue à la grille; mais bientôt il fut

assuré du contraire. Le prisonnier s'éveilla, et regardant son compagnon d'esclavage, il lui tendit la main ; c'est toi, mon ami! lui dit-il, j'ai du plaisir à te voir : mais quel songe heureux vient de s'évanouir! je voyais mon épouse belle comme aux premiers jours de notre union. Elle me présentait notre enfant ; il possédait tous les traits de sa mère : mais, hélas! vaine illusion...... tout est fini...... — Pourquoi désespérer? peut-être qu'un jour une partie de ce rêve enchanteur se réalisera. — Andréa est-il venu? demanda dom Sanche. — Pas encore. — Que nous serions à plaindre, si ce brave homme allait nous quitter! — Je vous réponds du contraire. — Tu lui as donc parlé? — Oui, il n'y a qu'un moment. — Eh bien! quelle est cette femme qui a su mériter sa pitié? Il ne t'a plus rien dit qui eût quelque rapport à cette personne? — Pardonnez-moi. — Ah! je

t'en conjure, a-t-il des renseignemens sur les circonstances qui ont fait précipiter cette infortunée dans les prisons? — Il paraît instruit; mais il ne veut rien dire qu'il n'ait acquis plus de connaissance. — Non, tu ne peux te former une idée de l'émotion que j'éprouve; mon cœur me dit que ma Thérésia existe encore, qu'elle est ici. O mon Dieu! permets que ce ne soit point une vaine illusion! — Ne vous flattez point. Hélas! si cette femme était votre épouse, et que son délire dût être sans fin; si l'enfant qu'elle a mis au monde dans ces lieux de douleur, avait depuis bien des années abandonné la vie... — Ah! que je revoie un seul instant celle que j'adore...

Il ne put achever. La porte s'ouvrit pour laisser entrer Andréa.....

Eh bien! lui demanda dom Sanche avec vivacité, avez-vous pu apprendre le nom de celle dont vous prenez soin?

— Cela m'a été absolument impossible ; à la suite de la promenade qu'elle a faite ce matin, elle s'est jetée sur un siége, et s'y est assoupie. Elle dort même assez profondément ; car elle tenait à la main un portrait (c'est sans doute celui de l'époux dont elle parle si souvent), elle l'a laissé tomber sans s'en apercevoir. Je l'ai ramassé, et vous l'apporte. Peut-être reconnaîtrez-vous ce seigneur, qui porte le costume d'un officier..... Tenez le voici.

Dom Sanche le prit, et reconnut le présent qu'il avait fait à Thérésia la veille de son fatal départ pour le Pérou. C'est elle, dit-il ; c'est mon épouse qui gémit dans ces prisons. Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la nature, permettez que je puisse la voir ; peut-être que ma présence lui rendra la raison.

Je voudrais que cela me fût possible ;

mais le geôlier est un homme si sévère, que je tremble s'il venait à savoir que cette femme est la vôtre. Je suis certain qu'il vous éloignerait, et dès-lors je serais privé du plaisir de vous être utile; car, n'en doutez point, votre sort m'intéresse, et s'il était en mon pouvoir, vous seriez bientôt libre ; cependant espérez. J'agirai avec tant de prudence, que peut-être vos voeux et les miens seront remplis.

Exprimer la position de dom Sanche est difficile. Il tenait les mains d'Andréa, les arrosait de larmes, les pressait sur son cœur. Il ne le priait point pour sa liberté, mais pour celle de son épouse. Andréa lui promit de redoubler de soins et de zèle. Il ajouta : Rendez-moi promptement ce portrait, qu'à son réveil elle puisse le trouver près d'elle ; autrement je suis certain qu'elle aurait peut-être quelque crise funeste. Hélas! il

paraît que cet objet est maintenant sa seule consolation.

Il ressortit de la salle, et retourna près de la trop infortunée Thérésia.

Le lendemain et les jours suivans la prisonnière ne parut point au jardin.

Florestan, pendant cet intervalle, obtint du gardien les moyens d'écrire au château de la Colline la Riche, et ce fut l'oncle d'Andréa, homme *attaché* à la prison, mais chargé des courses du dehors, qui porta la lettre que Célina reçut près de la grille du parc.

Ce fut cet écrit qui lui fit connaître son persécuteur, et la détermina à prendre la fuite, pour ne point tomber entre les mains du comte Fernando. On doit se rappeler qu'elle s'exposa nuitamment à gagner Lisbonne, afin de se réfugier au couvent de la Santa-Maria, dont sa tante était depuis six ans la supérieure.

## CHAPITRE VIII.

Célina connaissait parfaitement la ville dans laquelle elle venait d'arriver.

D'abord elle se rendit chez la sœur du jardinier Pédro, reprit la cassette que celui-ci y avait déposée, et s'achemina précipitamment jusqu'au couvent où elle espérait trouver un abri contre la tyrannie.

Elle demanda la supérieure ; mais la tourière, femme extrêmement rigide sur l'observance des règles établies dans la communauté, ne voulut point la laisser entrer au parloir extérieur, dont elle avait seulement ouvert la grille.

Il est trop tard, ma fille, lui dit-elle, infiniment trop tard ; neuf heures viennent de sonner, et toutes nos saintes mères reposent. Éloignez-vous ; demain

à cinq heures vous entendrez sonner les matines ; alors vous pourrez vous présenter.

Célina était au désespoir ; elle ne savait où porter ses pas. Elle pria, supplia ; la nonne ne se laissa point attendrir.

La jeune personne fut sur le point de dire son nom, ce qui sans doute lui eût fait ouvrir la clôture ; mais une réflexion l'en empêcha.

Si Fernando venant à s'apercevoir de son absence, s'était mis à sa poursuite, et que, conduit par dona Isabelle, ils se présentassent l'un et l'autre au couvent, la tourière ferait connaître que Célina y était entrée. C'était absolument ce qu'elle voulait qu'on ignorât. Ainsi elle se décida à passer la nuit dans une hôtellerie peu éloignée de la maison religieuse. Comme elle allait y entrer, elle vit à côté d'elle le secrétaire du comte Fernando.

Elle fut saisie de terreur, présumant que son maître n'était peut-être pas loin de là. Il faisait un très-beau clair de lune, il pouvait la trahir; car elle n'était point assez déguisée pour n'être pas reconnue.

Elle gagna le côté de la rue où les maisons pouvaient lui procurer une ombre protectrice, et suivit des yeux la marche de l'agent de Fernando. Il alla droit au monastère, et frappa; mais personne ne répondit. Impatienté sans doute de rester si long-temps à la porte, il revint sur ses pas, et passa si près de la jeune personne, que ses habits touchèrent les siens. Par bonheur il ne s'en aperçut point, passa outre, et se dirigea rapidement du côté de la grande place de Lisbonne, sur laquelle était situé l'hôtel du gouverneur.

Célina pensa que ce dernier y était arrivé. Elle resta plus de deux heures

dans la rue, assise sur un banc, n'osant pas se présenter dans une des maisons toujours ouvertes au voyageur, mais où le gouverneur pouvait à toute heure faire des visites, ou bien y envoyer ses agens.

Cependant la nuit était déjà presque à la moitié de sa course ; le paisible marchand avait fermé son magasin ; les oisifs étaient presque tous rentrés dans leur asile ; et depuis le coucher du soleil, l'ouvrier laborieux dormait du paisible sommeil que procure toujours la bonne conduite, et que ne goûtent jamais ni les ambitieux ni les criminels. Enfin Célina se trouvait presque seule dans une des rues de Lisbonne, à l'instant où minuit sonna. Elle allait néanmoins se décider à entrer dans l'hôtellerie, qui n'était qu'à cinquante pas d'elle, lorsqu'un homme s'arrêta devant elle et la glaça de frayeur. Que faites-vous là

seule ? lui demanda-t-il ; vous êtes vous égarée ? êtes-vous étrangère ? Ayez confiance en moi, et croyez que je suis un homme d'honneur, incapable d'oublier ce que l'on doit d'égards à votre sexe. La voix de cet homme avait quelque chose de persuasif; son ton était respectueux. Célina, exposée au terrible danger de tomber soit au pouvoir du comte Fernando, soit à celui des agens de la police inquisitoriale, ou de quelques-uns de ces brigands qui rôdent les nuits dans les grandes villes, répondit en tremblant à celui qui l'interrogeait : Je suis une infortunée aussi digne de votre pitié que de votre estime. Je fuis la puissance d'un homme qui n'a sur moi d'autre droit que celui que lui donne la méchanceté. Je me suis présentée ce soir au couvent de la *Santa-Maria*, dans lequel j'ai une parente ; mais il était trop tard lorsque je suis arrivée à la porte,

et la tourière, moins sensible à mes prières que vous ne paraissez l'être à ma situation, m'a inhumainement refusé de me laisser entrer. La crainte d'être poursuivie par mon persécuteur m'a empêchée de me présenter dans aucune hôtellerie. Voilà, signor, l'exacte vérité. Demain, dès la pointe du jour, je me rendrai dans le monastère dont je viens de vous parler. — En attendant, senora, acceptez mon bras ; je vous conduirai chez moi : croyez que mon épouse vous recevra avec plaisir, et qu'elle aura même la discrétion de ne point vous faire de question qui soit capable de vous embarrasser. Le parti que vous prenez de vous rendre dans un cloître m'est une preuve de votre sagesse.

Célina accepta le bras de cet homme, en priant intérieurement le ciel de permettre qu'elle ne fût point trompée dans sa confiance.

Elle portait la cassette qu'elle avait reprise chez la sœur de Pédro.

On pensera peut-être qu'elle eût dû s'y rendre quand elle fut assurée qu'elle ne pouvait entrer dans le monastère ; mais elle présuma que dona Isabelle, qui la connaissait beaucoup, pourrait envoyer directement chez cette femme.

Enfin, s'abandonnant à la Providence, elle marcha avec son conducteur, qui voulut lui éviter jusqu'à la peine de porter sa riche cassette.

Ayant traversé plusieurs rues, ils se trouvèrent devant une maison d'assez belle apparence. Après avoir attendu un moment à la porte, on vint ouvrir.

Votre maîtresse est-elle couchée? demanda celui qui protégeait Célina. — Pas encore, répondit une vieille duègne ; elle est même fort inquiète : voilà minuit, et vous ne rentrez jamais si tard. — Il est vrai ; allez la prévenir que je lui amène une jeune personne.

Santa Madona ! dit la domestique, qu'est-ce que cela signifie ? que dira.... t-elle en voyant que vous faites entrer ici.... Un regard sévère de la part de son maître la contraignit au silence ; mais ce peu de paroles, qui semblaient annoncer un soupçon méprisant, fit rougir et trembler la pauvre fugitive. Bientôt elle fut parfaitement rassurée à la vue d'une femme dont tous les traits respiraient et la candeur et la bonté ; et lorsque son mari lui eut expliqué en quelques mots le motif de sa conduite, elle l'en félicita, prit Célina par la main, et employa toute son éloquence pour la calmer.

Senora, lui dit elle, car votre costume ne me trompe point, il faut que vous éprouviez de grands malheurs pour avoir quitté votre asile. Je ne vous demande pas à les connaître ; l'amitié seule doit inspirer la confiance : je croirais vous offenser si j'osais former un

soupçon que démentirait bientôt votre ton modeste ; d'ailleurs, une femme vraiment vertueuse ne se permet jamais de juger défavorablement des personnes de son sexe. Acceptez un asile dans cette maison, et croyez que nous aurons pour vous, mon mari et moi, tous les égards que vous semblez si bien mériter.

Laissez perdre à votre ennemi jusqu'à la trace de vos pas. Dans huit jours, si vous le voulez, vous vous rendrez au couvent. Si, pendant cet intervalle, vous nous croyez dignes de recevoir votre confidence, c'est alors que vous connaîtrez notre zèle. Mon époux fera toutes les démarches nécessaires pour que votre persécuteur soit mis dans l'impossibilité de vous nuire.

Oui, dit le maître de la maison ; je suis intimement lié avec le comte Fernando ; ma femme est nièce d'un des

inquisiteurs, et ces deux protections, si elles vous sont agréables, vous arracheront à la tyrannie que vous redoutez.

Ce nom de Fernando fit frémir Célina ; une sueur froide parcourut tous ses membres. Combien elle se sut gré de n'avoir point avoué quel était son ennemi !

Elle remercia ses hôtes ; mais elle leur dit que sa résolution *était* invariable, et que le lendemain elle irait s'enfermer dans l'asile du Seigneur, d'où peut-être elle ne sortirait jamais.

Pendant le souper qu'elle prit avec dom Mathias (c'est le nom de celui qui venait de la recueillir), elle parla de Fernando, dit qu'elle savait qu'il était gouverneur de la ville. — C'est un homme estimable, ajouta le mari. Si je n'avais pas de lui cette opinion, il ne serait pas mon ami. — Il vient souvent chez vous ? — Oui, très-souvent. Nous

le verrons peut-être moins ; car il va se marier avec la nièce du général Spinola ; et dès-lors sa nouvelle famille l'arrachera à la société, dont il fait, malgré son âge, les délices et l'ornement.

Il est heureux pour lui que sa réputation soit si bien établie dans votre esprit, reprit *Célina*. — Si j'avais la moindre crainte qu'il ne fût pas ce qu'il paraît être, je le fuirais à jamais. —Les hommes riches et puissans savent se masquer ; quelquefois l'on peut être la victime d'un politique adroit ; et ceux qui, comme mes hôtes généreux, croient à la vertu, sont bien souvent trompés.

Femme intéressante, lui dit l'épouse de dom Mathias, connaîtriez-vous quelque particularité sur le comte Fernando ? Son nom vous a fait pâlir ; maintenant, j'aime à penser que si vous saviez quelque chose sur la conduite d'un seigneur

que nous regardons comme notre ami, vous auriez la générosité de nous le dire, afin que nous fussions à même de nous garantir des piéges qu'il pourrait tendre à notre bonne foi. Nous vous parlons avec franchise, répondez-nous maintenant de même, et nous vous jurons sur l'honneur que jamais personne ne connaîtra ce que vous allez nous dire.

Eh bien ! répondit Célina en fondant en larmes, cet homme que son hypocrisie rend si dangereux, ce grand criminel qui s'enveloppe du double manteau de l'honneur et des vertus, est un monstre capable de tous les forfaits, et vous voyez devant vous sa déplorable victime. Hélas ! je ne suis point la seule, et si les secrets d'un autre ne m'étaient sacrés, j'arracherais dans ce moment le masque dont se couvre depuis trop longtemps mon plus implacable ennemi.

Célina, avec cette aimable candeur

qui donnait à ce qu'elle disait le pur accent de la vérité, raconta toutes les circonstances qui purent faire connaître la perversité du comte. Elle parla aussi de Florestan, mais sans désigner la prison où son rival l'avait fait précipiter.

Que devinrent les deux époux à la vue de Célina, qui s'était jetée à leurs pieds, en les conjurant de ne jamais révéler ce qu'elle venait de leur dire !

Rassurez-vous, senora, et veuillez nous regarder comme vos amis. Si nos services, notre bourse vous étaient utiles, disposez-en, et croyez qu'en vous obligeant, nous serons encore les plus heureux.

Le lendemain, dès l'aube du jour, dom Mathias la conduisit au monastère, et demanda lui-même la religieuse Valérie.

La tourière fut traitée par lui comme elle le méritait. Femme insensible, lui

dit-il, vous offensez le ciel par votre rigueur. Eh quoi ! vous exposez une jeune personne à passer la nuit au milieu des rues de la ville ! Cette indigne conduite ne sera point impunie, et la supérieure de cette communauté vous prouvera que la véritable religion commande impérieusement la charité.

En effet, Valérie fit venir la tourière ; et pour la punir de sa dureté, elle lui ôta sa place, et la confina dans l'intérieur de la communauté. Par ce moyen, elle empêcha que le séjour que sa nièce allait y faire ne fût connu du comte Fernando, dans le cas où il viendrait se présenter à la porte du couvent.

Célina témoigna sa reconnaissance à dom Mathias, et lui fit la promesse de ne l'oublier jamais, ainsi que sa femme, celle de lui donner des nouvelles de tout ce qui pourrait l'intéresser.

De son côté, l'homme généreux qui l'avait traitée avec tant de bonté, s'engagea à surveiller Fernando, à l'instruire, s'il le pouvait, de tout ce qu'il tenterait pour découvrir la retraite qu'elle avait choisie.

Ah ! lui dit Célina, ne rompez point avec lui ; craignez la fureur de ce monstre : ce n'est qu'en caressant qu'il vous plonge le poignard dans le cœur. Au nom de votre propre intérêt, que l'amitié que j'ai paru vous inspirer ne puisse vous devenir funeste ; vos peines augmenteraient bientôt la masse des chagrins qui pèsent sur moi depuis plus d'une année. Dom Mathias retourna chez lui en se félicitant d'avoir fait une bonne action, mais bien déterminé à ne plus estimer le gouverneur, à ne le recevoir que politiquement, et autant que cela lui deviendrait nécessaire pour rendre service à l'infortunée Célina.

Le départ de celle-ci de la Riche Colline avait produit dans le château la plus forte sensation.

Il n'est point de fête sans lendemain. La senora Isabelle avait dit à tous les gens de la noce de revenir, ajoutant que l'on danserait toute la journée.

Charmée de cette invitation, toute la jeunesse villageoise se trouva dès huit heures du matin dans le parc, où l'on avait servi un grand déjeuner.

Fernando s'y rendit, croyant y voir Célina ; mais comme elle n'y était point, il ne forma pas encore de soupçons inquiétans. Elle avait beaucoup dansé la veille ; il présuma que la fatigue la retenait au lit : d'ailleurs elle lui avait paru si gaie, si aimable pour lui, qu'il se flattait d'avoir enfin triomphé de son cœur.

A l'heure du dîner, comme elle ne parut point, dona Isabelle alla elle-

même à son appartement, afin de la réveiller, ne voulant point priver Anna du plaisir de se trouver avec son mari et toute la famille de ce dernier.

Elle entra doucement dans la chambre où couchait sa sœur. Quelles furent ses craintes en n'y trouvant personne! Elle parcourut tout l'appartement, appela à haute voix Célina; mais ce fut en vain. Bientôt revenue dans la pièce où elle couchait, elle aperçut une lettre sur la cheminée. Elle la prit, reconnut l'écriture de sa sœur, brisa le cachet, et, tremblante de colère, elle lut ce qui suit :

« Ma chère Isabelle, c'était à vous, comme à mon aînée, que notre mère, en mourant, avait remis le soin de mon bonheur; et jusqu'au jour où j'ai commencé ma seizième année, je dois avouer que vous avez paru en faire votre principale étude.

» Mais depuis l'instant fatal où mon oncle a introduit dans ce château un homme que j'abhorre, vous m'avez abandonnée. Je dirai plus, vous avez résolu de me sacrifier à l'ambition, lorsque le général Spinola en avait ordonné autrement. J'en ai la certitude par une lettre que j'ai trouvée sur votre bureau, et dans laquelle dom Carlos vous parle de moi, et vous dit de ne point me contraindre.

» Puisque les avis d'un époux que vous aimez, et les dernières volontés d'un oncle dont vous deviez respecter la mémoire ne peuvent me sauver, j'ai cru devoir le faire moi-même.

» Lorsque vous lirez cette lettre, je serai déjà bien éloignée de vous, et je ne reparaîtrai qu'au moment où dom Carlos, qui a pour moi la tendresse d'un véritable frère, sera de retour.

» Méfiez-vous du comte Fernando; il

cause les malheurs de ma vie; et si vous ne redoutez l'hypocrisie de mon persécuteur, vous en serez la victime.

» Si vous n'êtes pas l'ennemie de votre pauvre Célina, ne montrez point cette lettre à Fernando. Ne faites faire aucunes recherches; elles deviendraient inutiles. N'accusez personne de mon évasion. Moi seule j'en ai conçu le projet, et l'ai exécuté.

» O ma sœur! ma bien aimée Isabelle! je vous donnerai toujours ces noms chéris. Eloignez Fernando du château de la Riche Colline, et si vous ne pouvez le faire sans éclat, annoncez que dom Carlos vous ordonne de vous rendre à Madrid; là, peut-être nous trouverons-nous réunies: c'est l'objet de mes vœux.

» Ne craignez point que Célina puisse jamais dévier du chemin de l'honneur. Partout la vertu lui sera chère; partout elle sera digne du noble nom que lui ont transmis ses aïeux.

» Elle se fait même une gloire du motif qui la détermine à la fuite, et puisque ni ses prières, ni ses larmes n'ont produit aucun effet sur votre cœur, elle a dû s'affranchir du joug odieux que vous prétendiez lui imposer par une union indigne d'elle, autant par la perfidie du comte Fernando, que par l'immoralité de sa conduite. »

Isabelle, contrariée dans les promesses qu'elle avait faites au comte, et voyant l'autorité qu'elle croyait encore conserver sur sa sœur entièrement perdue, résolut de se venger.

Elle n'était point méchante, mais extrêmement orgueilleuse, et ce vice avait détruit en elle toute espèce de sensibilité. L'hypocrite Fernando était devenu pour elle une espèce d'oracle, dont les moindres volontés étaient comme des lois.

Il était enfin parvenu à lui imposer une sorte de respect; c'était un maître,

un despote dont elle était l'esclave, sans même qu'elle s'en fût jamais doutée.

Elle restait dans la chambre où elle avait lu la lettre de Célina. Mille projets passèrent successivement dans sa tête; elle pensa d'abord que la fugitive était allée rejoindre dom Carlos. Elle en augura qu'elle pourrait peut-être la calomnier, et détruire l'heureuse harmonie qui avait toujours régné dans leur ménage. Cette crainte la fit recourir à la puissance du comte. Elle ne fit aucune attention à cette phrase: *Si vous n'êtes pas l'ennemie de votre pauvre Célina, ne montrez point cette lettre à Fernando.* Son aveugle colère l'emporta sur toutes les considérations; elle se rendit à son cabinet. Son fils Alphonse, jeune enfant de dix ans, qui possédait toute l'amabilité qui fait le charme de cet âge, accourut au devant d'elle.

Chère maman, lui dit-il, comme tu as l'air fâché! Tu tiens une lettre; est-elle de papa? Ah! je t'en prie, lis-la-moi. Se porte-t-il bien? Va-t-il revenir? Tu ne me réponds point!

Descends à la salle à manger, et dis au comte Fernando que je le demande. — Oui, maman; mais où est donc ma tante? — Elle n'est plus ici. — Quand y reviendra-t-elle? — Je l'ignore.

Alphonse se mit à pleurer; il aimait Célina presqu'autant qu'il chérissait sa mère.

Celle-ci lui ordonna avec humeur d'aller chercher le comte. Le pauvre petit obéit; mais en sortant, il se retournait, et les yeux baignés de larmes, il semblait lui dire : Pourquoi me traites-tu donc si sévèrement?

Alphonse, en entrant dans la salle, courut se jeter dans les bras du comte, et la voix entrecoupée par les sanglots,

il lui dit : Elle est partie! Mon Dieu, allez vite consoler maman. Puis il courut vers Anna, et lui répéta la même chose.

Cette fidèle amie de Célina fit paraître autant d'étonnement que de douleur, afin d'éloigner d'elle et de Pédro toute espèce de soupçon.

Bientôt cette nouvelle se répandit parmi les gens de la noce. Ce fut pour eux comme un deuil général; il semblait qu'ils eussent tous perdu une sœur chérie.

Le comte avait été trouver Isabelle, qui, aveuglée par la colère, traita Célina sans aucune espèce de ménagement

Celui-ci furieux, en lisant la lettre où il était si bien peint, jura de retrouver la fugitive.

Senora, dit-il d'un ton qu'il n'avait jamais pris avec l'épouse de dom Carlos, je ne sais ce que je dois penser de ce

départ, et même de cet écrit, qui me paraît ne pas venir seulement de votre sœur. Sans doute elle aura adressé ses plaintes à votre mari, et il lui aura envoyé ses instructions : depuis long-temps je lui déplais, je le sais; cette lettre-ci n'est point du style d'un enfant de seize ans, et d'ailleurs je la connais trop timide, pour avoir osé d'elle-même prendre le parti de la fuite. Si votre époux, ajouta-t-il, a prétendu se jouer de la parole de son oncle et de mon amour, qu'il tremble! je sais comme on se venge d'un outrage.

Eh quoi! Fernando, lui répond la tremblante Isabelle, vous pourriez avoir des soupçons! — Je saurai les éclaircir; et mille fois malheur à votre époux, à vous-même, si je viens à découvrir ce que déjà je présume possible.

Il se leva en prononçant ces mots, salua dona Isabelle, sortit de son ca-

binet, fit appeler ses gens, et partit sur-le-champ pour se rendre à Lisbonne.

On peut se former une juste idée de la terreur que dut éprouver la sœur de Célina, lorsqu'elle eut entendu le comte parler. Cet homme abominable venait enfin de laisser tomber le masque perfide, au moyen duquel il avait subjugué l'esprit de l'épouse de dom Carlos.

Combien elle se repentit des tourmens que, depuis une année, elle avait causés à Célina, et qu'elle regretta d'avoir montré la lettre de celle-ci!

Les réflexions les plus affreuses se présentèrent en foule à son esprit; il lui semblait voir son époux en butte à toutes les persécutions que pourrait inventer Fernando, pour se venger de ce qu'il venait de nommer un sanglant outrage. Bientôt la fatale pensée de l'inquisition s'offrit naturellement. Le pouvoir de ce colosse, qui chaque jour enfantait de nouveaux crimes, ne lui avait jamais

paru si dangereux que depuis l'instant où elle tremblait pour son époux.

Tandis qu'elle était restée comme anéantie, tous les gens de la noce s'étaient éloignés en silence, symbole non équivoque de leur extrême douleur.

Cependant Isabelle, qui n'avait été qu'aveuglée sur le comte Fernando, sans pourtant cesser d'être bonne épouse et bonne mère, était au désespoir. Elle se ressouvint que, quelques instans auparavant, elle avait traité son fils avec rigueur.

Incapable de pouvoir se soutenir, et d'aller vers cet enfant, elle sonna pour le demander.

Bientôt il vint, amené par la bonne Anna; elle fondait en larmes, non sur l'absence de Célina qu'elle présumait déjà être rendue à sa destination, mais sur les projets de vengeance que le comte venait d'annoncer en partant.

Il s'était adressé directement à la jeune

mariée : Dites à votre maîtresse que son époux paiera bien cher l'affront qui vient de m'être fait, et que la plus obscure retraite ne saurait dérober Célina aux justes effets de ma colère. Oui, elle et tout ce qui porte le nom de l'odieux dom Carlos, apprendra ce qu'il en coûte à braver le comte Fernando.

Anna ne dit point à sa maîtresse quelle était la cause de ses larmes. Elle ne parla que du départ de la senora ; mais Isabelle fut la première à exprimer l'indignation qui s'était emparée de son âme, en voyant le comte qui jusqu'alors avait paru si doux, si rampant même, prendre avec elle le ton impérieux d'un maître offensé, et en l'entendant la menacer des terribles suites de sa haine.

Il m'a tenu le même langage, reprit Anna, et je n'osais vous en parler, dans la crainte d'augmenter votre douleur.

O mon Dieu ! que vais-je devenir,

séparée du plus tendre des époux? Si ce monstre, qui m'a trompée, allait ou m'enlever mon fils, ou me calomnier auprès du tribunal de Lisbonne, je serais perdue.

Ah! grand Dieu! ajouta-t-elle, si ma sœur allait tomber en son pouvoir, elle serait perdue aussi.

Anna fut sur le point de lui apprendre que Célina devait être arrivée à sa destination; mais comme elle avait fait serment de ne rien dire que sa jeune maîtresse ne lui eût écrit, elle se contraignit au silence, jusqu'à l'instant où cette dernière l'aurait dégagée de la promesse qu'elle avait exigée d'elle une heure avant son départ.

Si j'osais, dit l'épouse de Pédro, donner mes conseils à ma bienfaitrice. — Ah! parle, je t'en prie. — Eh! bien! il faudrait que vous rappelassiez à votre château le bon, le vertueux dom Sébastien,

qui n'a encouru votre disgrâce que pour avoir voulu vous prouver que le comte avait perdu lui-même l'infortuné Florestan. — Quoi! tu es certaine? — Oui, senora. Depuis plus d'une année il gémit dans les prisons de l'inquisition, exposé d'un moment à l'autre à faire partie de ces spectacles affreux que l'on a la cruauté de donner au peuple.

Il faut, dis-je, rappeler ici l'aumônier (depuis quelques mois ce château n'en a plus), confier à ce digne homme l'éducation de votre fils, et pour la tendresse et les soins, l'abandonner à la reconnaissante Anna.

Alors, ajouta-t-elle, vous irez rejoindre monseigneur; vous le préviendrez de tout. Votre présence fera beaucoup plus qu'une lettre, et ce moyen vous mettra à l'abri de la méchanceté de cet homme, dont vous avez maintenant tout à redouter.

L'avis d'Anna fut trouvé bon et mis sur-le-champ à exécution. Dom Sébastien habitait dans un village qui n'était distant du château que d'une petite lieue. On l'envoya chercher.

Il accepta l'offre que lui fit Isabelle de se charger de nouveau de l'éducation de l'intéressant Alphonse, et la confirma dans le projet déjà formé de se rendre de suite à Madrid.

Hélas ! combien Isabelle souffrait en pensant à se séparer de son fils ! Elle se reprochait le fatal entêtement qu'elle avait apporté aux désirs de son mari, ainsi qu'aux dernières volontés du général Spinola, qui consistaient à laisser Célina libre dans son choix.

En deux jours les préparatifs du voyage furent faits. Anna promit à la senora Isabelle de lui donner des nouvelles de sa sœur, aussitôt qu'elle aurait pu parvenir à s'en procurer.

Comme l'épouse de dom Carlos ne devait partir que nuitamment, elle passa la dernière journée avec son fils, et l'on se persuada qu'elle était allée à Lisbonne.

Avec quelle douleur elle s'en sépara ! Vingt fois, après lui avoir dit adieu, et tandis que cette innocente créature dormait paisiblement, elle s'inclina près de son lit, posa doucement ses lèvres sur les joues, sur les mains de son fils. Elle tremblait dans la crainte de l'éveiller ; cependant elle désirait voir encore un de ses aimables sourires, jouir d'une de ses caresses. Hélas ! un pressentiment affreux semblait lui dire qu'elle voyait ce cher enfant pour la dernière fois.

Elle s'arracha d'auprès de son lit, le recommanda de nouveau aux soins de l'aumônier, ainsi qu'à ceux de la bonne Anna, et partit pour aller retrouver

dom Carlos, qui, généralissime des troupes de Philippe IV, soutenait avec valeur la gloire du nom espagnol ; car il était parvenu, par sa prudence et son courage, à forcer les Français de renoncer pour le moment à leurs projets de conquêtes.

---

# CHAPITRE IX.

Bercés par l'espérance, et tourmentés par la crainte, Florestan et dom Sanche attendaient avec impatience l'instant qui amenerait la malheureuse Thérésia dans le jardin. Déjà quinze jours s'étaient écoulés, et ce court espace de temps leur avait paru long comme un siècle.

L'un aspirait à revoir son épouse, l'autre attendait une réponse de Célina, que devait lui faire parvenir la sœur d'Andréa, l'une des femmes de service du monastère de Lisbonne.

Dom Sanche passait les journées entières près de la grille de sa prison ; son œil, sans cesse fixé vers la porte par laquelle on pouvait venir dans la grande allée qui était en face de lui, se trou-

vait fatigué par une attention perpétuelle.

Pour qu'il prît ses repas, il fallait que son ami l'arrachât du lieu où il croyait entrevoir le bonheur. Un soir, la nuit n'était pas encore tout à fait close, dom Sanche s'était jeté sur son grabat, et s'y était assoupi. Florestan vit une main qui passait au travers des barreaux. On lui tendit une lettre; il la prit, et regardant qui la lui donnait, il vit que c'était Andréa, qui, sans doute, ayant craint d'être aperçu, s'était sauvé très-précipitamment.

Cet honnête gardien n'avait pas eu la possibilité de la lui remettre autrement; car il ne pouvait entrer dans la salle qu'aux heures fixées pour la distribution de la nourriture : ce moment passé, toutes les clefs étaient reportées de suite au geôlier en chef.

Florestan voyait à peine clair; cepen-

dant il brisa le cachet, et l'amour sembla lui prêter son flambeau. Il reconnut l'écriture de sa bien-aimée Célina, et vit à la date du lieu qu'elle était enfin à l'abri des persécutions du comte Fernando.

Combien ce présent du ciel lui causa de plaisir ! Son amante lui faisait un récit exact de tous les événemens qu'elle avait éprouvés ; mais elle eut soin de ne lui point apprendre la mort du général Spinola : elle connaissait l'attachement que ce vertueux Portugais avait pour son bienfaiteur. Après avoir recommandé à son amant d'espérer en la bonté de la Providence, elle l'assurait d'une fidélité inviolable.

Florestan, tranquillisé sur le sort de celle qu'il adorait, posa sa lettre sur son cœur ; et lorsque son ami se réveilla, il se garda bien de lui parler de sa joie, ne voulant la lui faire connaître

que si lui-même pouvait en éprouver en recevant de bonnes nouvelles sur son épouse.

Le lendemain, Andréa vint, comme à l'ordinaire, apporter le pain de la journée, auquel, depuis quelque temps, il joignait une nourriture plus solide, ayant fait entendre au geôlier que le plus âgé de ses prisonniers était malade.

Eh bien! dit-il en entrant, êtes vous content de moi? (il s'adressait à Florestan.) — Oui, mon ami, lui répond celui-ci (mais en lui serrant la main de manière à lui faire entendre qu'il ne fallait rien dire en présence de son compagnon d'esclavage); tu es le meilleur des hommes, et le ciel te récompensera de la bonté avec laquelle tu nous traites.

Morbleu! j'espère faire plus encore. J'ai déjà eu la possibilité de parler à la prisonnière. Elle semblait être dans son bon sens, et je lui ai dit que j'étais bien

certain qu'un jour elle reverrait son mari.

Es-tu donc un ange ? me dit-elle en me serrant fortement le bras ; quel est le génie bienfaisant qui t'a inspiré ? Revoir dom Sanche serait un bonheur... Mais non, ajouta-t-elle en versant des larmes, il est mort : ce n'est plus que dans le ciel, où nous serons réunis, que je pourrai lui dire : Je t'ai adoré jusqu'à mon dernier soupir. Oui, dans ce séjour divin, où jamais n'entrent les méchans qui ressemblent à Fernando, nous serons tous heureux : déjà depuis long-temps mon fils y est.

Tu ne l'as point vu, ajouta-t-elle, ce fils que j'aimais si tendrement ? Pendant quatre années il a fait ma consolation. Il était beau comme son père, tendre et caressant comme lui ; mais tel qu'une fleur printanière battue par l'aquilon, il est tombé : mes mains mater-

nelles n'ont pu le défendre ; l'impitoyable mort l'a frappé ; et toutes les fois qu'il m'est permis d'aller dans le jardin, je jette quelques roses sur la terre qui le couvre. Demain matin j'irai encore, si tu le veux ; cela me fera du bien. Dans ma triste situation, lorsque je puis pleurer, je me trouve soulagée ; on dirait même que ma tête n'est plus embrasée.

Ah, lui dis-je, si le hasard vous permettait de revoir dom Sanche!

Dom Sanche ! et qui t'a dit le nom de ce mortel adoré ? — Un des prisonsonniers qui habitent ces lieux. — Ah! conduis-moi vers lui, je t'en conjure. — Demain, lorsque le sévère geôlier visitera l'autre partie de la prison, nous irons ensemble dans le jardin. — Demain ! me dit-elle d'un air étonné ; il y a encore bien des heures à attendre.

En prononçant ces mots, elle a pris

votre portrait, l'a baisé avec transport, l'a placé ensuite sur son cœur. Elle a paru s'assoupir. Je suis demeuré un moment auprès d'elle, craignant qu'elle ne fût en faiblesse; mais enfin après m'être bien assuré qu'elle dormait, même assez tranquillement, je l'ai quittée.

Ainsi, demain, lorsque je serai libre d'agir, si le ciel permet que son esprit soit assez calme pour la laisser, sans danger, sortir de la chambre où l'on est obligé de l'enfermer, je lui en ouvrirai la porte, et l'engagerai à venir dans le jardin; mais, je vous en prie, ne vous présentez point à la grille; il faut qu'auparavant elle puisse parler à votre ami: sa santé est si fragile, qu'une émotion trop vive pourrait la faire périr.

On doit bien penser que le lendemain, aux premiers rayons du jour, les deux prisonniers étaient auprès de la grille, attendant avec impatience l'effet des promesses du bon Andréa.

Il eut lieu. Il était huit heures ; personne ne paraissait encore. Florestan crut à la fin apercevoir Thérésia dans le bosquet, qui était adossé au mur du jardin. Il a fit remarquer à dom Sanche, qu'il fut obligé de soutenir ; car l'émotion qu'il éprouva devint si forte, qu'il serait infailliblement tombé sans le secours de son ami.

Il lui fit prendre un peu de vin, le força de s'asseoir, en lui représentant que la moindre imprudence serait capable de détruire à jamais tout l'espoir de son bonheur.

Il obéit ; mais à chaque instant il se levait ; et, sans approcher tout auprès de la grille, il put considérer les traits chéris de cette femme adorée. Hélas ! il n'était que l'amour qui fût capable de la lui faire reconnaître ; car elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Chère Thérésia ! dit-il, en quel état je te revois ! Elle se promena pendant

quelques minutes; ensuite elle cueillit des fleurs, les effeuilla dans sa main avec une apparente tranquillité.

Andréa s'approcha d'elle ; elle le prit par le bras, le conduisit jusqu'au milieu de la grande allée, et du doigt elle indiqua la place où reposait son fils.

Là, mon ami, dit-elle, là dort pour toujours l'enfant de dom Sanche. Elle s'agenouilla, parut un moment prier, puis elle jeta les fleurs qu'elle tenait.

Combien ce moment causa de douleur au malheureux père !

Il faut avoir éprouvé d'aussi grands chagrins pour être à même de dépeindre la situation où se trouvait l'âme du prisonnier.

Je suis bien heureuse! dit Thérésia au concierge; ma tête est soulagée, et je me souviens qu'hier vous m'avez dit qu'un prisonnier pourrait peut-être me parler de mon époux. — Suivez-moi,

répond Andréa ; je vais vous conduire auprès de lui, c'est-à-dire jusqu'à cette grille, où déjà vous devez l'apercevoir...

La prisonnière s'arrêta un moment, puis elle se mit ensuite à courir en s'écriant : ils sont deux !

En effet, dom Sanche, presque entraîné par une force irrésistible, s'était placé à côté de son ami ; et quoiqu'il se fût éloigné presque aussitôt, il n'en avait pas moins été aperçu.

Enfin elle arrive jusqu'à Florestan, et lui dit avec une véhémence que l'amour seul peut donner : Vous l'avez vu ? où est-il ? Prenez pitié de mes longues souffrances. Bon jeune homme, tout porte en vous l'auguste caractère de la sensibilité. Où est dom Sanche ? Je vous le demande au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré dans la nature, par le souvenir de votre mère, si elle existe encore, ou par celui de votre amante :

apprenez-moi quel est maintenant le sort du plus tendre des époux.

En prononçant ces mots, l'infortunée Thérésia tendait vers la grille des mains suppliantes : ses yeux étaient immobiles, sa bouche entr'ouverte, et sa poitrine oppressée faisait craindre qu'elle ne suffoquât.

Senora, lui dit Florestan, au nom de votre bonheur futur, calmez-vous, afin d'être à même de m'entendre. Songez que la félicité de celui qui vous est cher dépend de la vôtre. Dom Sanche existe ; bientôt vous le verrez : mais si l'excès de votre attendrissement pouvait vous causer trop d'émotion, je serais contraint de ne point vous parler de votre époux, qui jouit de la meilleure santé, et qui, depuis sept ans qu'il gémit dans cette prison, n'a cessé d'y être si malheureux que depuis le jour où il a pu apprendre que vous existiez encore.

Ah ! parlez, signor, ne craignez rien ; je suis calme, oh ! bien calme : jugez-en vous-même, ou plutôt demandez-le au bon geôlier ; il est tout près de moi : il peut vous affirmer que je n'éprouve pas la plus légère émotion. Mais si ce que vous venez de m'annoncer n'avait pas lieu, si je me trouvais déçue de la consolante espérance de voir celui dont j'ai si long-temps pleuré le trépas, oui, c'est alors que ma faible raison.... Ah ! par pitié, où est dom Sanche ?

Quoique la sensible Thérésia voulût persuader à Florestan qu'elle était parfaitement disposée à recevoir les plus douces impressions, elle eut beau protester qu'elle était calme, le jeune homme n'osait point se hasarder à faire paraître dom Sanche ; mais celui-ci, emporté par un sentiment d'autant plus fort qu'il avait été comprimé, se précipita vers la grille en disant : ô ma Thérésia ! voilà

cet époux qui n'a jamais cessé de t'adorer, et qui, dans ce fortuné moment, oublie ses horribles souffrances, puisqu'il peut te revoir.

Thérésia se précipite sur la grille, saisit les mains de son mari, les couvre de baisers, de larmes, et ne les quitte que pour lui abandonner les siennes. Ce tableau touchant de l'amour conjugal arrache des pleurs des yeux d'Andréa et de ceux de Florestan. Mais ce moment de bonheur fut de courte durée : le geôlier se vit obligé d'avertir ces deux époux qu'il fallait qu'ils se séparassent ; qu'en restant plus long-temps, ils pourraient être surpris, ajoutant que le geôlier en chef devait être de retour, et que s'il entrait dans le jardin, tout serait perdu. Comptez sur moi ; demain je vous procurerai un bonheur semblable à celui que vous venez d'éprouver. Venez, senora ; au nom de votre propre

intérêt, ne demeurez plus près de cette grille.

Cette femme si malheureuse, et que le chagrin avait mise cent fois aux portes du tombeau, montra dans ce moment un courage héroïque.

La joie avait produit en elle la plus heureuse de toutes les révolutions. Son esprit était aussi tranquille que son cœur était agité.

Cher dom Sanche, dit-elle, je te quitte pour ménager la félicité que nous devons l'un et l'autre à ce mortel généreux (elle désigna Andréa). Demain je reviendrai. Adieu. Nous avons survécu à nos cruelles infortunes; ne succombons point à l'excès du bonheur. Elle colla de nouveau ses lèvres brûlantes sur les mains de son époux, et s'éloigna précipitamment; car le gardien lui avait dit qu'il présumait que le chef de la prison ne tarderait point à venir dans le jardin.

Il ne s'était pas trompé. Quoique cet homme fût d'une grande sévérité, la triste situation de Thérésia lui avait inspiré quelqu'intérêt ; et lorsqu'il rentra à la chambre où elle restait habituellement, et qu'il ne la trouva pas, il se rendit au jardin, présumant que dans sa folie elle était allée s'y cacher, comme cela lui était déjà arrivé plusieurs fois.

A son aspect, Thérésia parut avec un air riant ; elle s'avança près de lui, et l'ayant salué avec grâce, elle le remercia de la bonté qu'il lui avait témoignée depuis qu'il était chargé des prisonniers.

Le geôlier étonné de l'entendre parler d'une manière aussi sensée, regarda Andréa, qui lui fit signe qu'il s'était opéré en elle un changement subit ; mais il l'engagea par sa pantomime à ne lui rien dire.

Thérésia rentra dans sa chambre, et Andréa parvint à persuader à son maître,

qu'il fallait la laisser libre de se promener dans le jardin toutes les fois qu'elle le voudrait. Il ajouta : Nulle issue ne peut favoriser sa fuite ; ainsi nous n'avons rien à craindre. D'ailleurs elle paraît avoir une telle confiance en moi, que je vous réponds d'elle sur ma tête.

Les prisonniers, dans leurs salles, étaient heureux, autant qu'on peut l'être en prison.

Dom Sanche aspirait au lendemain avec la vive impatience de l'amour, et ce fut pendant l'intervalle qui devait s'écouler, que Florestan lui montra la lettre qu'il avait reçue de la nièce du général Spinola.

Au milieu de la joie que lui causait cet écrit consolateur, il ne pouvait s'empêcher de frémir. Célina ne lui parlait point de son oncle. Peut-être celui qui lui avait tenu lieu de père, avait-il

trouvé la mort dans les combats. Des réflexions venaient encore augmenter ses craintes.

Si le sort, si souvent funeste à la valeur, avait respecté les jours de ce brave guerrier, il eût tout employé pour sauver le fils chéri qu'il avait adopté. Peut-être que dom Carlos n'existait plus; autrement il eût poursuivi le persécuteur de Célina.

Ces idées accablantes le tourmentaient au point de lui ôter le repos, et si l'amour était moins inquiet, son amitié et sa reconnaissance pour ses bienfaiteurs souffraient considérablement.

Pendant plus de quinze jours Thérésia, tous les matins, se trouvait près de la grille.

Un événement inattendu apporta de nouveaux changemens au sort des prisonniers, et particulièrement à celui de dom Sanche.

Le geôlier fut attaqué d'une maladie, qui en deux jours le mit au tombeau.

Il y avait fort peu de prisonniers du côté où étaient nos héros, et le bon Andréa fut désigné pour les surveiller tous. Le ciel le récompensait de sa générosité ; car son traitement se trouvait être de beaucoup meilleur : mais cet avantage n'eut pour lui aucun charme. Il ne se félicitait de sa nouvelle place, que par l'espoir d'être plus utile à ceux qui l'intéressaient.

Florestan était oublié de Fernando, comme l'avaient été dom Sanche et son épouse.

Le perfide gouverneur, tout occupé de ses projets de vengeance contre la famille de dom Carlos, avait vainement tenté de découvrir l'asile où Célina s'était réfugiée ; et lorsqu'il eut appris que dona Isabelle avait nuitamment abandonné son château, il fut confirmé dans ses premiers soupçons, et demeura convaincu que l'affront qui lui avait été fait par la lettre de la jeune personne, avait

été concerté entre les deux sœurs et le frère. Dans cette conviction il était parti pour Madrid, donnant à son voyage un motif d'utilité publique.

C'était toujours ainsi qu'agissait cet hypocrite ; il couvrait l'infamie de sa conduite du manteau de la vertu, et du prétexte du bien général.

*Il* partit donc précipitamment de Lisbonne, espérant retrouver dona Isabelle sur la route ; car il s'était assuré qu'elle était partie de la Riche Colline avec son propre équipage, et lui, qui voyageait toujours en poste, était bien certain de pouvoir l'atteindre.

Il était donc résolu, s'il était assez heureux pour la rencontrer, de s'emparer d'elle, et de la tenir prisonnière jusqu'à l'instant où la vengeance qu'il méditait aurait eu son accomplissement. Pour y parvenir, il fit d'abord partir son secrétaire en avant, et celui-ci alla

prendre des arrangemens avec des scélérats bien dignes de lui, et qui restaient dans la forêt de Tolède, à quinze lieues de Madrid.

Le comte ne quitta point Lisbonne sans avoir été dire adieu à dom Mathias, ainsi qu'à son aimable épouse. Il ne se doutait pas qu'ils fussent instruits de la conduite qu'il avait tenue à l'égard de Célina et du malheureux Florestan.

Les nouveaux amis de la jeune fugitive n'apprirent point sans un grand plaisir, que le comte Fernando était près de quitter Lisbonne, et paraissait même décidé à n'y jamais revenir, objectant, pour justifier son départ, qu'il était rappelé par le roi, afin d'entrer dans le ministère. Il ajouta à cette imposture, que l'épouse du généralissime dom Carlos était déjà partie, et que son mariage avec sa sœur ne serait conclu que dans la capitale de l'Espagne.

Ce que Fernando avait dit à dom Mathias suffisait pour le convaincre de sa scélératesse, puisqu'il était certain que la belle Célina était toujours dans le monastère de la *Santa-Maria*.

Ce généreux ami resta plusieurs jours sans aller annoncer cette nouvelle ; il voulut s'assurer auparavant si tous les gens du gouverneur étaient partis, et dès qu'il eut acquis la certitude que sa protégée ne courrait aucun risque en paraissant dans la ville, il envoya son épouse pour lui faire part de l'événement, et dans le dessein de l'engager à quitter le cloître pour venir habiter chez elle.

Célina ne présumant point que sa sœur eût eu l'imprudence de montrer la lettre à dom Fernando, regarda son départ comme le résultat du conseil qu'elle lui avait donné d'aller rejoindre son mari, et ne se persuada point qu'elle pût

redouter pour elle la vengeance du gouverneur. Ainsi elle remercia sincèrement l'épouse de dom Mathias, lui apprit qu'elle avait reçu des nouvelles de Florestan, et qu'elle se réservait de profiter de ses offres généreuses pour une autre circonstance; écrivit une lettre à sa chère Anna; et dans la crainte qu'un messager mal-adroit ne la remît pas à sa véritable adresse, l'estimable dom Mathias voulut bien la porter lui-même jusqu'au château de la Colline la Riche, et ce fut à l'épouse de Pédro qu'il la confia.

Cette véritable amie avait bien besoin de consolation; elle tremblait qu'il ne fût arrivé quelque malheur à la jeune personne.

Elle fut parfaitement rassurée, quand elle sut tout ce qui s'était passé; car Célina ne lui laissa point ignorer ce qu'elle devait de reconnaissance à l'es-

timable dom Mathias, ainsi qu'à son épouse.

Anna répondit à sa maîtresse, et lui donna connaissance des événemens douloureux qui avaient contraint dona Isabelle à prendre la route de Madrid.

---

## CHAPITRE X.

ANDRÉA, seul inspecteur des prisonniers, eût pu prendre un homme de peine pour l'aider; il s'en garda bien. Celui-là eût peut-être empêché l'effet de sa bonne volonté.

Depuis la mort du geôlier, il était parvenu à faire quelquefois sortir dom Sanche de sa prison pour se promener le soir dans le jardin, et Florestan avait partagé le bonheur des deux époux.

Thérésia, dont l'aliénation d'esprit était totalement dissipée, reprenait une santé florissante, et dans l'espace de moins de deux mois sa fraîcheur et sa beauté eussent pu faire naître un sentiment d'admiration dans les cœurs les plus indifférens.

Un matin que le bon Andréa voulut

leur causer une surprise, il porta le déjeuner de sa prisonnière dans un bosquet touffu, dont le feuillage épais devait garantir la petite société des rayons du soleil.

Du vin, quelques viandes froides que sa nouvelle place le mettait à même de se procurer, furent aussi portés par lui dans ce lieu charmant.

Il vint ouvrir ensuite la salle où étaient dom Sanche et son ami. Venez, leur dit-il, la senora va se rendre au jardin ; suivez-moi, et quelque joie que vous puissiez éprouver l'un et l'autre, morbleu ! je défie bien que vous en ressentiez autant qu'Andréa.

Quoi ! lui dit dom Sanche, tu ne crains point de te compromettre ? — Soyez sans inquiétude, mes précautions sont bien prises. Aucune croisée ne domine sur ce jardin, à l'exception de celle du maire du palais inquisitorial ; mais j'ai appris

hier soir qu'il était parti pour huit jours. Ainsi je suis bien tranquille.

Il les conduisit aussitôt dans le bosquet. Ensuite il alla chercher Thérésia, qui n'était nullement prévenue de la bonté d'Andréa.

Quel moment pour ces époux! Après avoir déjeuné ensemble, dom Sanche et Florestan, qui désiraient connaître ce que cette femme charmante avait éprouvé de tourmens depuis sept ans passés qu'elle était prisonnière, n'osèrent cependant la prier de leur en faire un court récit, dans la crainte de renouveler ses peines; mais Thérésia, autant par le désir de faire connaître toute l'horreur de la conduite du comte Fernando, que par celui de parler du fils qu'elle avait perdu, fut la première à leur dire : Nous sommes tous trois victimes d'un monstre, qui peut-être n'eut jamais de pareil. Ecoutez attentivement l'exposé succint des tour-

mens inouis qu'il m'a fait éprouver depuis l'instant, ô mon cher dom Sanche! où les satellites de l'inquisition sont venus m'arracher de tes bras.

Je fus traînée dans le fond d'un cachot, où je demeurai sans doute longtemps sans connaissance. Lorsque je repris mes sens, je vis auprès de moi plusieurs personnes, parmi lesquelles était le comte. Il demanda que je fusse portée à son hôtel.

Aussitôt, malgré mes cris, on m'enleva de la natte sur laquelle j'avais été déposée, et je fus placée ensuite dans une voiture. La nuit était sombre, et la voiture eut fait à peine deux cents tours de roue, qu'elle s'arrêta. L'on m'en descendit. J'étais plus morte que vive. Je fus portée dans une très-belle chambre.

Je fus bien certaine que j'étais au

pouvoir de mon persécuteur ; mais il ne se présenta point devant moi.

J'appris dans la suite que je n'avais été conduite au palais inquisitorial que malgré lui ; car il avait donné l'ordre de s'emparer de moi à la sortie du vaisseau, ayant dit que j'étais sa nièce ; mais ses agens, porteurs de l'écrit qui me réclamait, étaient arrivés trop tard.

Je restai enfermée pendant huit jours, ne manquant d'aucune des choses nécessaires à l'existence, et qui m'étaient données par une femme, qui me parut persuadée que j'étais réellement la nièce du comte.

Les soins qu'exigeait ma position m'étaient même prodigués ; mais ma gardienne paraissait mêler à la pitié un mépris insultant.

Enfin je mis au monde un fils, triste et malheureux gage de notre amour. On

voulut me l'enlever, pour le confier à une nourrice que l'on me présenta ; mais je refusai de souscrire à cet ordre barbare. Enfin l'on céda à mes larmes, et je donnai mon sein à cet enfant, qui fut baptisé dans ma chambre, et j'entendis qu'on lui donna le nom d'Hiacynthe, sans désigner celui de son père. Je voulus parler ; ma gardienne posa sa main sur ma bouche, et la cérémonie s'acheva.

Celui qui s'était présenté dans ma chambre avait le costume des prêtres catholiques ; mais je crus retrouver en lui les traits d'un des valets du comte, que j'avais vu plusieurs fois avec son maître, lorsque j'étais prisonnière à la Petite Maison, près de Madrid, sous la surveillance de la vieille Déborée.

Je passai six mois assez tranquille, non de cœur, car sans cesse mon avenir et le tien, ô mon cher époux ! étaient

présens à mon imagination : mais je ne vis point paraître mon persécuteur. Mon petit Hiacynthe jouissait de la meilleure santé; déjà son doux sourire me payait des souffrances qu'il m'avait coûté ; car pendant plus de trente-six heures j'avais éprouvé tous les tourmens de la maternité, du moins je le croyais : mais, hélas ! je ne les connaissais pas tous ; il m'en restait encore bien d'autres à souffrir.

Un matin ma garde m'annonça que je devais me disposer à recevoir mon oncle.

Senora, me dit-elle, ne l'offensez point en lui refusant les témoignages de votre reconnaissance : quand on a, comme vous, trahi les lois que l'honneur impose à notre sexe, on doit se repentir.

Songez que vous n'avez que ce moyen de mériter votre pardon.

En prononçant ces mots injurieux, elle me lança un de ces regards méprisans qui percent l'âme, posa sur ma table tout ce dont je pouvais avoir besoin, et sortit en fermant à la clef la porte de mon appartement.

Cette mesure, qu'elle n'avait jamais prise, me fit frémir. Je me jetai à genoux, j'implorai le secours du ciel : je pris mon fils dans mes bras; il me semblait que cette innocente créature me servirait de palladium contre les attaques de mon persécuteur.

La journée était déjà plus qu'à la moitié lorsque j'entendis un bruit léger du côté de la cheminée; bientôt un des panneaux de la boiserie s'ouvrit, et Fernando parut.

Un cri d'effroi que je jetai retentit dans tout l'appartement. Mon Hiacynthe en fut tellement effrayé, qu'il trembla de tous ses membres, et redoubla, s'il

était possible, la haine que m'inspirait l'infâme auteur de toutes mes infortunes.

Belle Thérésia, me dit-il, je ne crois pas que la conduite que j'ai tenue envers vous doive me mériter cet accueil. Eh quoi ! lorsque mon amour m'a porté à vous arracher à une mort certaine, voilà le prix que j'en retire en ce moment ! Votre amant, le traître dom Sanche, qui a encouru, par son impiété, le châtiment le plus affreux, a avoué, dans son premier interrogatoire, qu'il n'était point votre époux. Il a rejeté sur vous tous les propos irreligieux qu'on lui a prêtés, à ce qu'il dit, pour le perdre. Ainsi, quand vous êtes trahie par un homme à qui vous avez tout sacrifié, je ne puis concevoir comment vous pouvez garder de lui le moindre souvenir d'amitié.

Perfide ! lui dis-je, osez-vous le ca-

lomnier, quand tous vos crimes me sont connus ! Ah ! pourquoi m'avez-vous séparée du père de cet enfant ? Un cachot, quelque affreux qu'il pût être, me serait moins horrible qu'un lieu où vous habitez.

Thérésia, me répond Fernando en grinçant les dents et en me lançant un regard sinistre, n'excitez pas ma colère ; vous êtes en ma puissance, et personne n'est à même de vous en arracher. Je suis capable du plus grand amour ou des plus grands forfaits. — Je le sais ; vous avez prouvé que l'Espagne n'a pu produire un monstre plus cruel que vous.

En ce moment il tira son stilet, et le dirigea rapidement sur le cœur de mon fils. Je reculai, et dès-lors ma fierté m'abandonna. Je me jetai à ses pieds, j'implorai sa clémence. Ah ! m'écriai-je, si votre cruauté vous porte à commettre un crime, que ma mort précède du

moins celle de cet enfant : ne condamnez point une mère à voir couler le sang de son fils.

Je vous vois moins hardie maintenant, me dit-il. Eh bien ! décidez-vous à m'obéir, ou cet objet de votre amour périra sous vos yeux, et votre indigne amant, que je puis arracher à la mort, la subira; car il fera partie du premier auto-da-fé qui doit épouvanter, la semaine prochaine, les habitans de Lisbonne.

Il s'éloigna en ajoutant : Je vous laisse à vos réflexions; mais songez bien que la fin tragique du criminel dom Sanche et celle de son fils ne sauraient vous affranchir : vous serez à moi de gré ou de force; vous devez me comprendre.

Vous dire ce qui se passait dans mon âme serait impossible. Pendant le peu de temps qui s'écoula jusqu'au retour de Fernando, j'implorai la pitié de ma gardienne. Je lui racontai tous les évé-

nemens de ma vie. Elle parut m'écouter avec attention ; et lorsque j'eus achevé ce déplorable récit, elle me dit assez froidement :

Je n'aurais jamais présumé que le comte fût aussi criminel. Vous êtes bien malheureuse ; mais je crois que le seul parti qu'il vous reste à prendre, c'est de vous conformer à votre sort, puisqu'il ne peut être changé : il vaut mieux être la maîtresse du comte Fernando que de causer, par vos refus, la perte de votre mari et celle de ce bel enfant.

Je la conjurai de favoriser ma fuite, et l'assurai d'une récompense égale au service que j'attendais de sa générosité.

Ne l'espérez point, me répondit-elle ; la puissance du comte m'en ferait repentir, et le tribunal de l'inquisition est toujours prêt à immoler des victimes pour satisfaire les vengeances des grands seigneurs.

Lorsque je vis qu'il m'était impossible de fléchir ma gardienne, je formai le dessein de chercher à m'évader, et j'eus l'air moins indignée des projets de Fernando.

J'avais remarqué que la fenêtre de ma chambre donnait sur la rue. Elle était très-élevée ; mais au moyen des draps de mon lit attachés au balcon, je pouvais espérer d'échapper. L'un d'eux était, suivant moi, destiné à sauver mon fils, et par le moyen de l'autre, j'espérais pouvoir descendre ensuite.

Pour réussir, il fallait tromper ma gardienne. Le terme affreux du mois qui m'avait été accordé par Fernando était sur le point d'expirer ; encore quatre jours, et j'allais voir arriver mon assassin et celui de mon fils ; car je préférais sa mort et la mienne à l'infamie qui pouvait nous en garantir.

J'avais, comme je vous l'ai dit, essayé

de paraître résignée, et le soir qui précéda la nuit où je devais m'évader, je restai long-temps à table, jouant avec mon fils. Je désirais le fatiguer, afin qu'il s'endormît ensuite profondément. Ma gardienne, en restant auprès de moi, semblait s'assoupir. C'était bien ce que je voulais.

Lorsque je la vis prête à succomber au sommeil, je dis que j'allais donner à boire à mon fils, qu'ensuite je me coucherais, et qu'elle pouvait aller en faire autant.

Le cabinet à son usage était à côté de ma chambre. Elle y entra. J'attendis qu'elle fût endormie. Bientôt j'en acquis la preuve; car je l'entendis qui ronflait très-haut.

Alors j'ouvris doucement ma croisée; et comme la lune brillait, je pus mesurer de l'œil la hauteur de la fenêtre à la rue. Elle se trouvait être de dix pieds

environ, et je me rassurai en voyant qu'il était possible que je parvinsse à mon but.

Plusieurs pièces d'étoffe que le comte m'avait fait offrir par ma gardienne me devinrent utiles dans ce fatal moment. Je préférai m'en servir plutôt que de mes draps, qu'il m'eût été bien difficile d'attacher solidement.

Toutes mes précautions ayant été prises, convaincue que ma garde dormait très-profondément, j'implorai la protection du ciel pour qu'il me permît de sauver mon enfant et de me sauver ensuite. Je le descendis lentement jusqu'à terre, et, par un moyen semblable, je parvins dans la rue.

Il s'agissait alors de me cacher ; car d'un instant à l'autre il pouvait passer quelques patrouilles. Je pris mon Hiacynthe, et comme il criait, je fus obligée de m'arrêter pour lui donner à téter. Je

me blottis donc près d'une borne pour remplir cet auguste devoir, et personne ne vint m'interrompre.

Je pensai ensuite qu'il était prudent de sortir de Lisbonne. Je dirigeai mes pas jusqu'à la porte de l'Est. Le jour commençait à poindre ; j'eus la douleur de voir qu'elle était encore fermée.

Je restai près d'une heure à attendre. Enfin on l'ouvrit, et me voilà hors des murs d'une ville où je laissais ce que j'avais de plus cher au monde, puisque je savais que tu gémissais, ô mon bien aimé ! dans le fond d'un cachot.

Je marchai près d'une lieue sans rencontrer personne. A la fin je vis des paysans qui apportaient leurs denrées à Lisbonne. Tous me regardaient avec curiosité et intérêt. Je demandai à un vieillard qui me salua très-respectueusement, si j'étais bien éloignée d'un village. Traversez, me répondit-il, le

bois qui est en face, et vous trouverez un petit hameau dont je suis le corrégidor. — Pourrai je aussi y avoir un logement? — Chez moi, si vous le désirez. Pauvre femme ! ajouta-t-il avec un air de sensibilité qui me rassura, vous semblez bien fatiguée; vos yeux sont rouges, vous avez pleuré. — Je suis bien malheureuse. — Un mari, un amant infidèle cause peut-être vos peines? — Ah ! lui dis-je, mon époux est le plus adoré comme le plus vertueux des hommes ; un barbare m'en a séparée, et le père de mon enfant est en ce moment au pouvoir du tribunal de l'Inquisition.

De l'inquisition ! me répondit cet homme, qui parut glacé de terreur ! ah ! grand Dieu ! ne croyez plus maintenant que je puisse vous recevoir à ma ferme ! je serais perdu. Tenez, ajouta-t-il, en me présentant quelques

pièces d'argent, allez au village qui est plus loin, on vous y donnera un asile ; mais, au nom de votre intérêt, ne dites pas qui vous êtes ; car la puissance de l'inquisition est si terrible, que personne ne voudrait vous recevoir.

Ce brave homme, que ma situation avait intéressé, me força à accepter son argent, et me recommanda à la protection de la sainte Vierge. Elle seule, me dit-il, peut vous garantir de tomber au pouvoir des cavaliers de la Sainte-Hermandad.

Je continuai mon chemin, et j'arrivai au village dont il m'avait parlé. J'étais excédée de fatigue, et pouvais à peine me soutenir. Je me présentai à une espèce d'auberge ; mais mon costume, qui n'était point celui des femmes de la campagne, me fit assez mal accueillir de l'aubergiste, vieille femme extraordinairement bavarde.

Elle m'accabla de questions, auxquelles j'évitai de répondre ; et dès que j'eus pris un peu de nourriture, je me hâtai de sortir de chez elle, et de chercher dans un autre endroit un repos qui m'était si nécessaire.

Je fis encore trois lieues au moins, et je me trouvai au bourg de Fargio ; mon costume parut être moins ridicule aux yeux des habitans, dont les manières avaient quelque ressemblance avec celles des gens de la ville.

Comme je ne possédais que les six ducats que m'avait donnés le fermier, j'en employai deux à m'acheter un habit commun, de sorte que je fus assez bien déguisée, et me présentai ainsi dans une maison de peu d'apparence. J'y demandai l'hospitalité, et je fus reçue par une jeune personne dont la douceur embellissait tous les traits.

Pauvre femme, me dit-elle, vous me

semblez être bien souffrante! Nous ne sommes pas riches; mais nous partagerons avec vous, mon vieux père et moi: heureux l'un et l'autre de pouvoir vous être utile.

Je ne lui avouai pas qui j'étais; je ne croyais pas qu'il fût possible qu'elle me présumât d'un rang élevé. Cependant j'avais oublié que le linge et les vêtemens de mon enfant annonçaient une grande opulence, et qu'ils pouvaient me trahir.

Mes hôtes m'en firent la remarque; mais ils étaient si bons, que sans leur confier que mon mari était détenu par l'inquisition, je leur dis que la perfidie d'un ennemi avait détruit toute ma fortune, et que par un ordre du roi le père de mon enfant m'avait été enlevé.

Ils ne m'en demandèrent pas davantage. Je passai deux mois avec eux, bien inquiète sur ton sort, ô mon cher dom Sanche!

Un soir, que mon hôte revenait de Lisbonne, je vis sur ses traits l'empreinte du désespoir. Je lui en demandai la cause. Hélas! me dit-il, qui ne serait saisi de terreur, en pensant à ce qui doit se passer demain! Depuis près de deux ans il semblait que l'inquisition n'existait plus, ou du moins qu'elle avait renoncé à faire périr ceux qui avaient le malheur d'être dénoncés; mais j'ai appris que demain il doit y avoir un auto-da-fé, où doivent figurer plus de cent victimes.

Demain! m'écriai-je, ô mon Dieu, mon époux va périr. Je ne puis plus rester ici; je veux aller partager son sort.

J'en avais trop dit à cet homme hospitalier, pour ne point lui avouer qui j'étais. Il employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour me retenir chez lui; me fit pressentir que si dom Sanche était du nombre des condamnés, il me serait impossible de le soustraire

au trépas, et que j'allais exposer ma vie et celle de mon enfant.

Toutes ces réflexions devinrent inutiles. Hélas! me disais-je intérieurement, ma présence attendrira les juges, et peut-être que par cette action courageuse, je parviendrai à sauver mon époux.

Ces bonnes gens voulaient garder mon fils; mais il n'avait jamais pris d'autre nourriture que mon lait, je ne pouvais me résoudre à l'abandonner.

Dès trois heures du matin je montai sur une mule que me confia mon hôte, et j'arrivai à Lisbonne au moment où la cloche funèbre annonçait aux citadins que l'on allait bientôt commencer le plus horrible sacrifice.

Je laissai ma mule à la première auberge, en entrant par la porte de l'Est (celui qui l'habitait était un parent de mon hôte, et portait le même nom); je marchai jusqu'à l'entrée du palais inquisitorial.

Là, j'attendis dans la foule des spectateurs que les malheureux sortissent pour aller au bûcher, qui commençait déjà à s'allumer. L'horreur de ma situation ne peut s'exprimer, et pendant trois heures j'éprouvai toutes les angoisses de la mort.

Enfin, les condamnés sortirent; mes regards inquiets cherchèrent dans le nombre de ces *infortunés. Je* n'y vis pas dom Sanche, et la joie que j'en ressentis semblait insulter à la douleur publique. Je pressais mon fils sur mon sein; mes pleurs inondaient sa figure, et je répétais à haute voix : Mon Dieu! je te rends grâce! mon époux ne périra point aujourd'hui.

Comme je venais de prononcer ces mots, je vis un homme dont les regards scrutateurs semblaient être attachés sur moi. Il fit quelques pas, et après m'avoir considérée plus attentivement, il s'éloigna. Je me retirai de la foule, et,

plus tranquille, j'allai à l'auberge, afin d'y reprendre ma monture, et de repartir pour le bourg de Fargio. Je sortais à peine de la ville, lorsque je fus entourée par des alguazils, qui me conduisirent, sans me dire un seul mot, jusqu'aux prisons, et m'enfermèrent dans une grande salle où étaient plusieurs femmes.

Le lendemain, je fus introduite dans une autre pièce assez commode.

C'est dans ce lieu que je vécus. Pendant près de trois années je vis venir plus de cent fois l'odieux Fernando, et toujours ses menaces me faisaient trembler. C'était au prix de mon déshonneur qu'il mettait la conservation de ton existence.

Enfin un jour il me dit : C'est demain que mon rival marchera au supplice. Vous méprisez mon amour ; je vais vous prouver que je suis terrible

dans mes vengeances. Il me quitta, et le lendemain j'entendis les cloches de toute la ville annoncer les chants de mort. Je tombai dangereusement malade, et ce fut dans ce temps affreux que je perdis notre enfant....

Un torrent de pleurs suivit le récit douloureux que Thérésia venait de faire. Enfin, après avoir repris un peu de calme, elle présenta sa main à dom Sanche.

Viens, lui dit-elle, illustre et malheureux époux, viens avec moi jeter quelques fleurs sur la place où repose cette innocente créature.

Dom Sanche ne résista point; il sortit du bosquet, et, conduit par son épouse, ils allèrent ensemble s'agenouiller sur un petit monticule.

Là, semblables à nos premiers parens qui humectaient de leurs larmes la terre qui recouvrait l'innocent Abel,

victime de la jalousie du fratricide Caïn, les deux époux pleurèrent en silence sur les cendres de leur fils unique.

Florestan, qui était aussi vivement attendri, fut obligé de les arracher à cette douloureuse situation.

Le bon Andréa, seul gardien de nos trois prisonniers, était devenu leur ami. Grâce à la sensibilité de ce brave homme, ils ne manquaient de rien, si ce n'était de la liberté; mais leur bienfaiteur ne pouvait la leur rendre : il fallait attendre, afin de ne pas se compromettre.

Ils passèrent plus d'une année à désirer qu'une heureuse circonstance se présentât.

La captivité de dom Sanche était embellie par la présence de son épouse, et celle de Florestan lui paraissait moins affreuse depuis qu'il recevait des nouvelles de Célina. Tout-à coup elles cessèrent, sans qu'il pût en connaître la

cause. Un mois après, Andréa lui apprit que sa parente n'était plus au couvent de la Santa-Maria, et que le commissionnaire qui était attaché au service des prisons en avait été chassé, parce qu'il avait remis des papiers à un des détenus.

Hélas! de cruels événemens avaient accablé la famille de dom Carlos ; ce vaillant guerrier était réduit à répéter ce que lui avait dit tant de fois le général Spinola : *Les services des défenseurs de la patrie et des plus fermes appuis du trône d'un souverain ne sont payés bien souvent que par la plus affreuse ingratitude.*

---

# CHAPITRE XI.

LORSQUE dona Isabelle abandonna le château de la Riche Colline pour aller retrouver dom Carlos, elle avait pensé pouvoir se soustraire à la vengeance du comte Fernando.

Celui-ci, qui avait à redouter les plaintes et les justes dénonciations que devait faire la sœur de Célina, doubla de vitesse, afin de s'emparer d'une femme qui pouvait lui devenir dangereuse.

Il arriva à la ville de Tolède, et d'après les informations qu'il avait prises dans sa route, il était assuré que l'épouse du généralissime devait être en cet endroit.

Il envoya de ses agens dans toutes les hôtelleries de cette belle cité. Il parvint

à savoir que celle qu'il avait un si grand intérêt d'arrêter se trouvait à l'hôtel de Rome, et qu'elle ne devait y passer que trois à quatre heures au plus ; qu'ensuite elle repartirait pour Madrid, dont elle n'était qu'à quinze lieues.

Isabelle, seule dans sa voiture, n'avait emmené de son château que deux domestiques, y compris le postillon.

A trois heures du matin, les chevaux étaient prêts. Cette femme, qu'un fatal entêtement avait rendue tant à plaindre, éprouvait une terreur affreuse en approchant du but de son voyage.

Elle avait de grands reproches à se faire ; car si, dès les premiers jours du départ de son mari et de son oncle, elle n'eût point accueilli chez elle le comte Fernando ; si, lors de la mort du général Spinola, elle eût fait connaître la nature de ses dernières volontés, la pauvre Célina n'eût pas été contrainte à prendre la fuite.

La voiture d'Isabelle avait fait à peine une lieue, le jour ne paraissait point encore, lorsque des hommes armés se présentèrent au postillon, et lui ordonnèrent d'arrêter, sous peine de mort.

La résistance devenait inutile, car les brigands qui entouraient la voiture étaient au moins une douzaine, et tous armés d'une manière effrayante.

Ils s'emparèrent de l'épouse de dom Carlos, des chevaux et des deux domestiques ; et laissant l'équipage sur la route, après en avoir enlevé une cassette remplie d'argent, ils gagnèrent un bois voisin qui leur servait de retraite.

Dona Isabelle, étourdie par un événement aussi inattendu, n'avait pas même la force de jeter un seul cri.

Abîmée par la douleur, elle fut descendue dans une caverne souterraine.

Là elle vit plusieurs hommes couverts des haillons de la misère.

L'un d'eux s'avança vers elle et lui dit : Ne tremblez point ; comme nous ne faisons jamais de mal à personne qu'autant qu'on nous paye bien, vous vivrez, puisque le comte nous donne une forte somme d'argent pour vous garder ici pendant quelque temps ; et d'ailleurs, étant chef de la troupe, j'ai des procédés. Nous avons trouvé dans votre voiture une cassette bien remplie de pistoles ; elles nous suffiront pour votre pension, et vous ne manquerez de rien si vous savez vous conformer à votre sort : mais si vous prétendiez nous échapper, ah ! c'est alors que nous justifierions la terreur que notre vue vous fait éprouver.

Isabelle ne proféra pas une seule parole. Bientôt elle eut la douleur de voir que l'on enchaînait ses deux domestiques ; alors elle implora la pitié de ces hommes.

Ah ! je vous en conjure, leur dit-elle ; pourquoi feriez-vous partager ma captivité à ces fidèles serviteurs ? — C'est parce que nous les présumons tels, répond le chef, qu'il importe à notre sûreté qu'ils restent ici. Nous avons des ennemis dans notre métier, et vos gens iraient nous dénoncer s'ils parvenaient à sortir. C'est une vertu que la prudence, et je n'en manque pas.

Il faut, ajouta-t-il, que vous ayez joué de bien mauvais tours au comte Fernando pour qu'il soit dans une si grande colère. Corbleu ! je vous plains ; quand il déteste quelqu'un, cela dure long-temps. Tenez, je me souviens d'une certaine Thérésia qui avait encouru sa haine ; eh bien ! voilà plus de sept années qu'il l'a fait enlever ; et dernièrement, quand il m'a dit de vous arrêter sur la route qui mène à Madrid, j'ai été étonné de l'entendre me certifier

que cette femme était encore dans les prisons avec son mari. Ah ! je ne vous le cache point, vous avez affaire à mauvais parti ; et ce qu'il y a de pis, c'est que si vous avez un époux, il saura l'englober dans votre malheur. Il perd, quand il le peut, toute la famille de celle ou de celui auquel il en veut : c'est le moyen de n'être pas dénoncé. Mais, je vous le répète, il nous a ordonné de respecter vos jours ; nous le lui avons promis, et nous tiendrons notre serment. Corbleu ! nous avons de l'honneur.

Ah ! dit Isabelle à celui qui venait de lui parler de la sorte, si, pour de l'or, vous avez juré de me retenir en ces lieux horribles, je vous en donnerai cent fois plus : rendez-moi à la liberté. Je suis épouse et mère; le généralissime dom Carlos ne mettra point de bornes à sa reconnaissance.

— Vous êtes l'épouse de ce dom Car-

los qui fait tant parler de lui! Ah! diable ! vous avez mal pensé de me faire cet aveu ; car si j'eusse été capable de me laisser attendrir par les pleurs d'une femme, cette circonstance suffirait pour m'en empêcher. Vous diriez que vous avez été arrêtée par les sans-quartiers de la forêt de Tolède, et bientôt on enverrait ici quelques régimens, et l'on détruirait peut-être une association qui dure depuis plus de dix années.

Je vous atteste que jamais je ne parlerai de vous, reprend Isabelle. —Vous pouvez le promettre ; mais en homme prudent je ne m'y fie point. Ainsi, ma chère senora, tâchez de vous accoutumer à votre sort, et surtout de ne point espérer d'y voir de changement.

L'infortunée Isabelle fut contrainte de se taire : hélas! ses clameurs eussent été toutes inutiles. Il fallait de grands événemens pour qu'elle parvînt à sortir de l'infâme repaire où elle avait été précipitée.

Depuis quelque temps il s'était élevé en Espagne un parti qui paraissait devenir puissant ; et les Portugais qui étaient dans les armées de Philippe IV formaient le projet, d'accord avec les principaux seigneurs de leur pays, de remettre le duc de Bragance sur le trône de Portugal, et de séparer ainsi leur cause de celle du roi d'Espagne.

Dans le même temps, les habitans de la Catalogne prétendaient se donner à la France, dont le gouvernement leur semblait plus doux, et les Castillans furent forcés de demander une trève aux Hollandais, afin de remédier aux malheurs dont ils étaient menacés.

Les Espagnols avaient perdu une partie de leur flotte, qui fut défaite par les Hollandais près de Lima (1). Pour réus-

(1) Lima, petite rivière du Portugal, qui se jette dans l'Océan, entre le Minhé et le Douro. est, dit-on, le fleuve Léthé, si connu des

sir dans cette entreprise, ils avaient un grand nombre de Portugais qui s'étaient rangés sous les drapeaux de l'amiral Vendek, l'un des plus habiles guerriers de ce siècle.

Ce conflit de circonstances inquiéta beaucoup la cour de Madrid.

On y était affligé, et déjà l'on cherchait s'il n'était point de traître dans les armées. Celui qui avait un ennemi espérait trouver un moyen de le perdre dans l'opinion ; et la calomnie, dont le glaive ne s'émousse presque jamais, allait partout chercher des victimes.

Ce fut dans ce moment orageux que le comte Fernando arriva dans la capitale de l'Espagne.

Son âme atroce chercha par quel moyen il pourrait tirer parti des événe-

---

anciens. Quand on pouvait s'y baigner, on parvenait, suivant eux, à oublier toutes ses peines.

mens politiques contre la famille du noble et vaillant dom Carlos.

L'affaire de Lima était devenue l'objet de toutes les conjectures.

Il fallait, disait-on généralement, que quelqu'un des chefs ait trahi; mais sur qui jeter ses soupçons ?

On n'osait point attaquer la réputation du généralissime, qui avait donné des preuves du plus grand dévouement; et quoiqu'il fût d'origine portugaise, on ne présumait point possible qu'un guerrier tel que lui eût été capable de manquer à ses sermens. Son éloge était dans toutes les bouches; la jalousie l'avait jusqu'alors respecté : car son élévation et la faveur du monarque n'avaient point eu de contradicteur.

Il était réservé à l'hypocrite Fernando de lui en susciter. Arrivé à la cour, il se présenta chez le ministre, lui parla de la perte que l'on venait d'éprouver,

et lui persuada qu'il n'était qu'un Portugais qui fût capable d'avoir livré la flotte : il en est un, ajouta-t-il, sur lequel on oserait diriger ses observations. — Quel est-il ? demande le ministre. — Dom Carlos. — Mais la fidélité de cet homme est parfaitement connue : il en a donné des preuves qui doivent confondre ses détracteurs. — Il ne peut en avoir. — Son expédition n'a pas eu le succès qu'on avait lieu d'attendre ; mais c'est un malheur et non pas un crime. Les forces des Hollandais étaient de beaucoup supérieures aux nôtres, et la désertion inattendue des Portugais...... — Vous avez raison ; mais qui les a portés à abandonner la cause de l'Espagne ? voilà ce qu'il nous importe de découvrir, ou sans cela nous serons sans cesse en danger de perdre d'autres batailles. Cette dernière affaire a donné de grandes inquiétudes ; elles ne sont

point encore calmées. Plusieurs personnes de marque se retirent en Hollande, et le généralissime lui-même vient d'y envoyer sa famille : il partage donc aussi les craintes. — Vous m'étonnez, cher comte ; je n'ai point entendu parler de ce que vous me dites. — Ceux qui entourent un ministre dont la sagesse effraye l'intrigue, se gardent bien de lui faire connaître l'opinion publique; cependant c'est elle qu'il faut consulter : c'est elle qui renverse souvent les pouvoirs les mieux accrédités et les trônes qui semblent être les plus solides.

Ce peu de mots fit naître de vives alarmes dans l'esprit du ministre ; il les communiqua au souverain.

Pendant ce temps, le généralissime, qui avait été blessé à la retraite de Lima, était allé passer quelques semaines à une maison de campagne, pour y rétablir sa santé, fatiguée aussi par trois

mois de combats presque continuels, et par la douleur d'avoir été vaincu. Le témoignage de sa conscience pouvait seul le consoler un peu.

C'était la première fois, depuis qu'il avait repris du service, que les troupes soumises à son commandement avaient été forcées à rétrograder d'une manière aussi sensible.

Il ne pouvait concevoir comment il ne recevait point de lettres de son épouse.....

Enfin, se trouvant un peu mieux, il retourna à Madrid, et se disposa à demander à Philippe IV la permission de passer un mois au château de la Riche Colline.

Quel fut son étonnement en se présentant à la cour, de s'y voir mal accueilli par ceux qui environnaient le roi! On se parlait à l'oreille, et les égards qu'on semblait encore lui témoigner, étaient

dus au grade que le monarque ne lui avait point enlevé.

On craignait qu'il ne parvînt à triompher des inculpations que, sourdement, on avait dirigées contre lui.

Parmi la foule des courtisans qui attendaient une audience du monarque, un seul lui parut affable ; un seul enfin lui témoigna le plus tendre intérêt, lui donna de sa femme et de sa sœur des nouvelles satisfaisantes. Il n'y avait que fort peu de jours qu'il les avait quittées, contraint, avait-il dit, par des affaires majeures relatives à des troubles survenus à Lisbonne au sujet de la famille du duc de Bragance. Je suis venu, continua t il, afin de prendre des ordres du roi ; demain je repars, et si vous avez quelques lettres à me donner pour votre famille, je les remettrai moi-même.

Si je ne craignais de vous faire peine, je vous ferais connaître les désirs de dona

Isabelle et ceux de la belle Célina. — Et quels sont-ils? — L'une et l'autre désirent ardemment visiter la Hollande; ce charmant pays leur est inconnu.

Les événemens ont amené une trève d'une année, elles ne courraient aucuns risques en voyageant.

Mais, demanda dom Carlos, comment se fait-il que ma chère Isabelle ne vous ait pas remis de lettres pour moi?

Elle vous a dernièrement envoyé un messager; elle vous faisait une demande semblable à la mienne. — Je n'ai rien reçu, et depuis un mois j'étais d'une inquiétude extrême.

Cette conversation avait lieu, tandis que le monarque tenait une audience; mais lorsque dom Carlos allait s'y présenter, on annonça qu'il était impossible qu'il fût reçu, que le roi se rendait à son conseil.

Dom Carlos, fort de la loyauté de sa conduite, n'eut pas le plus léger soupçon

de tout ce qui se passait contre lui; il retourna à son hôtel, où le comte le suivit. Là, il exalta le danger des soulèvemens qui se manifestaient dans le Portugal, et parvint à convaincre celui qu'il nommait son ami, que la sûreté même de la comtesse et celle de sa famille exigeait qu'elles quittassent les environs de Lisbonne.

Je pensais me rendre à la Colline la Riche; mais les choses étant ainsi, je resterai à Madrid. — Et vous ferez bien. — Pourquoi me dites-vous cela? — Vous avez des ennemis. — Moi! — Oui, mon cher. — Quel peut en être le motif? — Vous êtes parvenu par vos exploits à un tel degré de gloire, que la jalousie s'en est irritée. Le sort des grands hommes est d'avoir des admirateurs et des envieux. — Que peut-on dire contre moi? — Vous êtes Portugais. — Depuis plus de soixante ans ma famille a répandu son sang pour assurer la puissance des

rois d'Espagne, et l'on oserait m'accuser ! — Et quel homme de bien peut être à l'abri de la calomnie ?..... Voilà pourquoi je vous engageais à ne point quitter la capitale, pour être à même de déjouer les complots des méchans.

Dom Carlos, bien décidé à rester à Madrid, et à parler au roi, en exigeant de sa justice un prompt examen de la conduite militaire qu'il avait tenue, écrivit à dona Isabelle une lettre, dans laquelle, sans faire connaître les nouvelles peines qu'il éprouvait, il paraissait cependant avoir du chagrin. Voici comment il s'exprimait :

« Ma chère Isabelle, l'existence d'un guerrier doit être tout à la patrie ; c'est à sa gloire que j'ai consacré tous les instans de mon existence, et je voudrais pouvoir lui consacrer aussi jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

» Je te félicite sur le désir que tu as

de voyager en Hollande avec ta sœur. Je t'engage à y emmener notre fils. La saison est belle, pars le plutôt possible.

» Si j'obtiens un instant de tranquillité, j'irai te rejoindre à Amsterdam. On craint des troubles en Portugal. Ils pourront m'empêcher de suivre le désir de mon cœur; mais quels que soient les événemens, mon âme n'en fera qu'une avec celle de ma tendre épouse, et j'aime à penser que bientôt nous serons réunis.

» Je ne te parle pas de la dernière affaire qui a eu lieu : il y a un parti puissant contre la prospérité de la cour d'Espagne. Les agens n'en sont point connus. Peut-être que bientôt on le verra éclater; c'est du moins ce que m'a dit le comte. »

Suivaient des protestations d'amitié pour Célina, de tendresse pour Alphonse.

Par une fatalité, suite de la précipitation, dom Carlos ne data point sa lettre; il la remit à Fernando, et lui recom-

manda de se charger lui-même de l'embarquement de sa famille.

Le coupable possesseur de cette lettre, qu'on pouvait interpréter défavorablement, s'empressa de l'ouvrir, et la data lui-même, de manière à coïncider avec l'époque du départ de la famille de dom Carlos, qu'il avait annoncé au ministre quelques jours auparavant.

Il joignit à cet écrit un projet de conspiration, tracé de la main de son secrétaire, et dans lequel dom Carlos paraissait être le chef des conspirateurs de la maison des ducs de Bragance. Le tout fut remis à un homme qu'on paya généreusement, afin qu'il eût à se laisser conduire chez le ministre, comme ayant été arrêté à cinquante lieues de Madrid...

Muni de ce fatal paquet à l'adresse de l'épouse de dom Carlos, ce faux messager fut mené chez le ministre à l'instant où le comte Fernando venait d'y

entrer. Tout avait été si bien calculé, que ce qu'il avait dit la semaine précédente semblait un résumé du plan de conspiration que tenait le ministre.

On interrogea le messager; il répondit suivant les instructions qu'il avait reçues. On prit ses papiers; et comme il ne paraissait être nullement coupable, il obtint aussitôt sa liberté, et quitta Madrid.

Dès que le comte fut bien certain d'avoir porté le coup qui devait perdre son ennemi, il repartit pour Lisbonne, dans le dessein de chercher à découvrir la retraite que Célina avait choisie.

---

# CHAPITRE XII.

Depuis le départ de dona Isabelle, il s'était écoulé plus d'un mois. Anna était bien affligée de ne recevoir aucune de ses nouvelles. Elle tremblait que le chagrin n'eût altéré sa santé; car elle ne pouvait présumer que le comte eût été assez scélérat pour se venger sur elle des justes mépris de sa sœur.

L'aimable Alphonse pleurait sans cesse ; il voulait qu'on le conduisît auprès de ses parens. On avait été obligé de lui dire que dona Isabelle était allée rechercher dom Carlos, et que peut-être il se passerait un temps fort long jusqu'à leur retour.

Dom Sébastien, que nous ne nommerons plus que son gouverneur, avait pour lui la tendresse d'un père. Alphonse

était docile et très-sensible ; les leçons qu'il recevait se gravaient dans son esprit et dans son cœur.

Pauvre enfant ! te voilà séparé de ceux dont tu tiens l'existence. Puisses-tu les revoir un jour !

La bonne Anna n'osait accuser hautement Fernando ; le digne précepteur ne pensait point de même. Il avait appris que cet homme s'était absenté de Lisbonne : dès-lors il ne fut pas sans inquiétude. Il écrivit à dom Carlos, lui fit écrire par Célina, que son ami alla voir au couvent ; mais, hélas ! quand les lettres arrivèrent à Madrid, le généralissime n'était déjà plus à son hôtel.

Le lendemain du jour où il s'était présenté pour obtenir une audience du roi, celui-ci était parti pour se rendre à Badajoz (1), où des troubles venaient

---

(1) Badajoz est une ville forte de l'Espagne ;

de se manifester, et dont les Portugais étaient réellement les instigateurs. Le monarque avait cru prudent que son voyage fût ignoré, afin d'éviter d'en faire connaître le véritable motif. Ainsi lorsque dom Carlos se présenta, on lui dit que le prince n'était point visible. Il alla chez le ministre, et ne put le voir. Il en augura que sa disgrâce, qui lui avait été annoncée par le comte Fernando, était certaine. Il se décida à écrire aussitôt au monarque, pour connaître les

---

c'est la capitale de l'Estramadure. On y remarque un château d'une belle défense, et un très-grand pont, bâti par les Romains, sur la Guadina; c'est sur ce pont que les Portugais furent défaits par dom Juan d'Autriche. C'est une ville frontière, et de grande importance. Les Portugais l'assiégèrent en vain en 1658, et les Confédérés en 1705. Badajoz est dans un terrain très-abondant; le sol y est agréable, et les dehors de la ville sont semblables à de beaux jardins.

motifs qui le portaient à le traiter aussi sévèrement.

Quoique le voyage de Philippe IV eût semblé devoir être secret, il n'est point à la cour de véritable mystère. Bientôt on connut l'absence du prince, ainsi que le but immédiat de son voyage et l'époque de son retour. Dom Carlos repartit pour sa maison de campagne, et se mit en devoir d'écrire à Philippe.

A peine fut-il deux jours tranquille, qu'il vit rôder des gardes du gouvernement, qui semblaient surveiller les portes de son habitation, et voulant s'assurer si leurs intentions étaient hostiles, il fit seller son cheval, réunit plusieurs de ses gens, et se disposa à se rendre dans la forêt voisine, pour y prendre le plaisir de la chasse ; mais à la porte du parc, on lui présenta un ordre du ministre, qui lui enjoignait de ne pas sortir de chez lui.

Ce coup fut pour lui semblable à la

foudre, et dès-lors il vit que sa perte était jurée. Cependant le témoignage de sa conscience lui disait qu'il n'avait jamais dévié des principes de l'honneur; qu'il avait versé son sang pour la patrie, qu'il était impossible qu'elle fût ingrate envers lui.

Vaine illusion, dont se bercent souvent *les* grands hommes, et que conserve toujours une âme véritablement noble. Des gardes se constituèrent à domicile chez le généralissime; cependant ils le traitèrent avec respect.

L'officier qui les commandait avait servi sous les ordres de dom Carlos. Il lui apprit qu'il circulait des bruits injurieux à sa gloire; qu'on parlait dans Madrid d'une conspiration formée par les Portugais; qu'il était des gens qui osaient mêler son nom à celui des conspirateurs, et qu'il serait urgent qu'il pût avoir un entretien particulier avec le

monarque, avant que les ennemis qu'il avait à la cour ne fussent à même de le prévenir. — Je ne redoute rien, répondit le guerrier; toute ma vie est sans reproche, et j'ai l'orgueil de dire qu'il est peu d'hommes qui aient rendu plus de services à l'Etat, que je ne l'ai fait moi-même. J'attendrai avec confiance qu'on me mette en face de ceux qui n'ont pas craint de me calomnier, il me sera facile de les confondre.

L'absence de Philippe IV de sa capitale dura près de six mois. Pendant ce temps dom Carlos n'eut pas la facilité de faire parvenir une seule lettre. Il était traité avec sévérité; car le ministre s'étant rappelé que l'officier qu'il avait commis à la garde du général devait avoir pour lui des égards, et même de la reconnaissance, l'avait fait revenir à Madrid. Celui qui s'était trouvé chargé d'occuper sa place, était d'un caractère

insensible : dès-lors son prisonnier fut surveillé de la manière la plus rigide. Il ne pouvait faire un pas dans sa maison, sans avoir un garde à côté de lui; et même il ne lui était pas permis de parler à ses domestiques, sans que l'on entendît tout ce qu'il leur disait.

Dans cette affreuse situation, n'ayant pas auprès de lui un seul être qui osât lui témoigner de la sensibilité, le malheureux dom Carlos tomba malade, et pendant plusieurs jours on désespéra de sa vie. Hélas! il en eût vu le terme avec plaisir, si la crainte de laisser après lui une mémoire flétrie, ne lui eût fait désirer de vivre assez long-temps pour confondre ses ennemis; cependant il ne s'en connaissait point; il était bien éloigné de penser que le comte Fernando fût l'auteur de ses infortunes, puisque lui-même l'avait prévenu des propos injurieux que l'on débitait sur son compte.

Enfin, son impatience égalait sa douleur. Il fit demander au ministre qu'il daignât le laisser aller à Badajoz, où il savait que Philippe IV devait passer une partie de l'hiver.

« Je suis homme d'honneur, écrivit-il; et quoique j'aie toute ma vie fait preuve de courage, j'avoue que je ne puis plus supporter l'odieux soupçon qui plane en ce moment sur moi.

» Permettez qu'accompagné de toute la garde que vous croirez nécessaire, j'aille trouver le monarque; je veux détruire les impressions défavorables que l'on a pu lui donner contre moi. »

Cette lettre, adressée au ministre, demeura sans réponse. Enfin, le printemps arriva, et avec lui le retour du prince. Les troubles qui s'étaient manifestés sur plusieurs points de la Castille étaient apaisés.

Le premier acte de Philippe IV, en rentrant dans sa capitale, fut une injus-

tice ; car sans vouloir entendre dom Carlos, il le fit traîner dans le fond d'un cachot. Comme ce guerrier avait un grand nombre de partisans, le roi, qui le présumait coupable d'après sa lettre à dona Isabelle, par laquelle il l'engageait à passer en Hollande, et plus encore par le plan de conspiration qui y était joint, pensa qu'il serait imprudent de le faire juger en public, lorsque les régimens qu'il avait tant de fois menés à la victoire étaient tous à Madrid, ou dans les environs, et qu'ils étaient prêts à se soulever contre le ministre, qu'ils accusaient de la dénonciation faite contre le généralissime.

Ces réflexions déterminèrent le prince à ordonner que dom Carlos fût conduit, mais secrètement, dans les prisons de Séville.

On vint ouvrir le cachot où il était enfermé. Il fut placé dans une voiture

hermétiquement fermée de tous côtés, excepté par le haut, où l'on n'avait laissé de passage à l'air que ce qu'il en fallait, pour que ce malheureux guerrier n'étouffât point. Dans cet état, on lui fit parcourir l'espace de quatre-vingt-cinq lieues.

Arrivé dans Séville, il fut mis de nouveau dans une prison, où il passa près d'une année sans voir d'autre personne qu'un geôlier insensible, qui ne voulut jamais répondre à aucune de ses questions, et qui souvent le laissait manquer des objets les plus nécessaires à la vie.

Voilà donc le prix réservé à tant de valeur! Dom Carlos a tout immolé au salut de la patrie; amour, tendresse paternelle, tranquillité, fortune, tout avait disparu devant les grands intérêts de l'Etat.

Hélas! lorsque le poids de ses chaînes

se faisait sentir, c'était alors que le cruel souvenir de ses sacrifices se présentait à son âme ulcérée par l'excès des souffrances, et lui montrait tous les biens qu'il avait perdus.

O mon Isabelle! cher Alphonse! bonne Célina! qu'êtes-vous devenus? j'ai abandonné à jamais l'espoir de vivre auprès de vous. Je suis éloigné des objets qui me sont chers, et la perversité de mes accusateurs les a condamnés à l'opprobre. Dom Carlos un conspirateur! affreuse pensée! Je laisserai à mon fils un nom flétri! Il n'osera lever les yeux, sans craindre de voir lancer sur lui des regards méprisans. Partout il entendra ces mots injurieux : *Son père a trahi l'Etat!* Ah! puisse la foudre vengeresse tomber sur la tête du monstre qui a osé me calomnier!

Souvent il pensait au comte Fernando, sur la vertu duquel il n'avait point encore de soupçon.....

Un jour que son geôlier avait l'air moins sévère que de coutume, il lui demanda s'il savait quand il serait mis en jugement.

Ça ne peut tarder bien long-temps, répondit cet homme. On a parlé d'un conseil de guerre; déjà le ministre de Philippe IV a envoyé ici le comte Fernando, chargé des pièces de votre procès. Il a eu une longue conférence avec le gouverneur de la prison; il est reparti de suite. — Eh quoi! dit dom Carlos, il n'a point demandé à voir son malheureux ami! — Quel est-il? — Moi. — Morbleu! si vous le présumez un des vôtres, vous vous abusez étrangement; je l'ai entendu parler contre vous dans des termes qui ne vous sont point favorables. Tenez, je ne me mêle point de politique; mais je crois que vous êtes la victime de quelque complot. — D'où peut donc partir le coup qui m'a frappé? — Ah! dame,

je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que si l'on ne craignait de vous voir triompher, on vous jugerait publiquement; tandis que vous le serez dans le secret. Ça me fait de la peine pour vous; car vous semblez être un bon diable. Mais souvent un honnête homme est conduit à l'échafaud, et la main invisible qui l'y fait *monter*, a quelquefois serré la sienne avec toutes les démonstrations de l'amitié.

Le concierge sortit, et laissa dom Carlos encore plus malheureux, puisqu'il lui avait donné des soupçons contre celui qu'il regardait comme son ami.

Dès-lors la pensée que son épouse, son fils et la jeune Célina étaient en son pouvoir, lui fit souffrir un nouveau genre de tourment. Il se rappela la précipitation avec laquelle il lui avait fait écrire, quinze mois auparavant, pour engager sa famille à passer en Hollande. Il vit enfin, dans cette action, le moyen

dont peut-être Fernando s'était servi pour le perdre dans l'esprit du monarque. Hélas! il ne lui vint pas à l'idée qu'un plan de conspiration fût la base du procès dont on prétendait le rendre la victime.

Il aspirait au moment où il paraîtrait devant ses juges. Il espérait qu'ils ne seraient qu'égarés sur son compte; mais dans tous les cas, il devait sommer le tribunal de faire venir devant lui son accusateur.

Noble et vaillant guerrier! si tu pouvais connaître le sort affreux que ton ennemi te réserve, tu mourrais de douleur, en pensant à tout ce que souffrent les êtres qui te sont chers!

---

# CHAPITRE XIII.

Dona Isabelle, captive dans la caverne de la forêt près de Tolède, ne conservait aucune espérance de pouvoir en sortir.

Elle se persuadait que dom Carlos n'existait plus, et que sans doute Célina était tombée au pouvoir du comte Fernando. Sans cesse le souvenir de son fils était présent à sa pensée ; et si le sentiment de la tendresse maternelle n'eût arrêté son bras, elle se fût donné la mort.

Le lieu où elle était enfermée n'avait aucune issue qui pût favoriser sa fuite, ni celle du seul domestique qui était resté avec elle ; car l'autre ayant voulu, dans les premiers jours, s'affranchir d'un esclavage dont il voulait ensuite

délivrer sa maîtresse, fut frappé mortellement par le chef.

Cet exemple produisit sur le second domestique un effet si terrible, qu'il n'osa plus faire aucune tentative pour obtenir sa liberté, et se soumit, dans l'intérieur de la caverne, à tout ce qu'on exigea de lui.

Ce fidèle valet, *nommé Benoît*, prenait le plus grand soin de sa maîtresse, que le chef des brigands respectait, et qu'il faisait respecter par les siens.

Souvent Isabelle lui disait : Vous avez pour moi des égards qui me surprennent. Il paraît que le comte Fernando a juré la perte de toute ma famille ; comment se peut-il qu'il ne vous ait pas ordonné de terminer mes jours ? Ah ! je vous en supplie, apprenez-moi quels sont ses projets. — Je ne les connais point, je vous l'ai déjà dit, et vous resterez ici aussi tranquille que vous l'avez été jus-

qu'à présent, si vous et votre valet ne tentez rien pour nous échapper ; autrement.... Corbleu ! vous savez ce qui est arrivé à l'autre.... — Le malheureux ! il a péri victime de sa fidélité. — Il est vrai ; mais comme il nous eût infailliblement dénoncés, je devais lui éviter ce petit plaisir.

Je ne parlerai point des tourmens de la pauvre Isabelle, vivant dans une espèce de tombeau, au milieu d'une troupe de scélérats, les voyant chaque nuit augmenter leurs richesses par les vols qu'ils commettaient sur les voyageurs. Hélas ! après trois années d'esclavage, il restait à l'épouse de dom Carlos à supporter des tourmens encore plus grands que tous ceux qu'elle avait déjà soufferts.

Combien l'odieux comte Fernando pouvait nommer de victimes de son ambition !

Don Sanche, Thérésia et Florestan étaient dans les prisons de Lisbonne. Célina, enfermée pour sa propre sûreté dans le monastère de la *Santa-Maria*, ignorait ce que sa sœur était devenue. Elle la présumait à Madrid, gémissant auprès de son époux, et tremblait sur leur sort. Elle était bien assurée que le cruel qui lui avait enlevé son amant, persécutait toute sa famille; mais elle n'avait point de preuves. Vingt fois elle pensa qu'elle pourrait aller demander justice au roi. Hélas! comment le faire sans exposer les jours de Florestan, dont elle ne recevait plus de nouvelles?

D'après tout ce qu'on lui avait dit sur la conspiration des Portugais, elle avait à redouter la mort de dom Carlos. Elle pensa qu'en s'exposant à la haine de Fernando, elle augmenterait ses infortunes sans diminuer celles de tous ceux qui lui étaient chers.

Anna se rendait quelquefois au monastère. Là, cette aimable femme mêlait ses pleurs à ceux de sa maîtresse. Toutes deux, vivement affligées, s'occupaient du petit Alphonse, et des moyens de le soustraire à l'opprobre, en cas que dom Carlos succombât sous le poids de l'accusation intentée contre lui.

Comme Fernando n'était plus gouverneur de Lisbonne depuis plus d'une année, Célina pensa qu'elle pouvait sortir du couvent pour aller embrasser son neveu, qui était malade assez dangereusement pour donner de l'inquiétude sur ses jours. Elle écrivit à Anna, afin de la prévenir de son dessein; mais elle en reçut aussitôt une lettre qui l'avertissait de l'arrivée de Fernando à un château peu éloigné de celui de dom Carlos. Elle la rassurait sur la santé de l'enfant, et l'engageait à attendre un moment plus opportun.

Hélas ! la bonne et sensible Anna n'avait pas eu la force de lui apprendre que dom Carlos, jugé à Séville, venait d'être condamné à mort, et que l'on allait avant peu saisir tous les biens de cette malheureuse famille. Cependant elle finissait sa lettre par ces mots : *Restez au couvent, ma chère maîtresse ; partout ailleurs vous seriez malheureuse en ce moment, puisque vous seriez en butte aux persécutions de celui qui a condamné votre famille à d'éternels regrets.*

Ah ! s'écrie Célina, mon frère n'est peut-être plus, et c'est ma résistance aux désirs de Fernando qui aura causé sa mort.

Tandis qu'elle se livrait au plus affreux désespoir, le gouverneur d'Alphonse, qui était Hollandais d'origine, résolut de soustraire son élève à la honte ineffaçable que répandrait sur lui la fin

terrible de son père, et d'emmener cet enfant dans sa patrie.

Cependant il n'osa s'y déterminer sans en avoir prévenu la senora Célina.

Il lui écrivit ; mais lorsque la lettre parvint au monastère, l'infortunée à qui elle était adressée n'était point en état d'en prendre connaissance. Le plus affreux délire, suite d'une maladie qui paraissait mortelle, donnait sur son existence les craintes les plus vives.

Sa tante ouvrit la lettre, et répondit au vertueux Sébastien que tout ce qu'il ferait serait sans doute approuvé par Célina, si le ciel la rendait à la vie, et que dans un moment aussi cruel, elle s'en rapportait à lui pour la sûreté du malheureux Alphonse. Elle lui envoyait en même temps quelques instructions pour l'avenir.

Muni du consentement de la tante de Célina, et d'une somme considérable

en or que lui avait remise l'intendant du château, le gouverneur partit avec son élève, auquel il avait eu soin de cacher l'horrible événement qui les forçait l'un et l'autre à s'expatrier. Mais le but du voyage n'était plus seulement la Hollande; il pourrait bien y séjourner quelque temps; ensuite, d'après les avis de la supérieure de la *Santa-Maria*, il devait s'embarquer de nouveau et se rendre à Pondicheri, où le frère de la religieuse était établi depuis un grand nombre d'années, et y jouissait d'une fortune considérable.

A l'âge d'Alphonse, tout est jouissance; la douleur qu'il avait éprouvée d'être séparé de ses parens s'était évanouie; et d'ailleurs il espérait les revoir bientôt : car, pour contribuer au rétablissement de sa santé, on lui avait fait entendre qu'il les retrouverait en Hollande. Il y fut conduit, et obligé d'at-

tendre qu'un bâtiment mît à la voile pour les Indes Orientales. Laissons-là le bon Sébastien et Alphonse prêts de s'exposer sur une mer trop souvent orageuse, et voyons ce qui se passe dans les prisons de Lisbonne, ou plutôt ce qui s'y était passé pendant les jours qu'avait précédé celui où la calomnie triomphante avait fait condamner à la mort le plus vaillant de tous les Portugais.

---

# CHAPITRE XIV.

Il venait d'arriver un autre gouverneur au palais inquisitorial. Il s'était fait présenter l'état des prisonniers.

Andréa ne mit point sur sa liste ses trois protégés ; et comme le lieu où ils étaient se trouvait éloigné de tous les autres cachots, il espérait ainsi pouvoir les soustraire à la visite que le nouveau chef ne manquerait pas de faire dans l'intérieur de son gouvernement.

Si le contraire avait lieu, il rejetterait son action sur un oubli causé par la certitude où il était que les individus dont il avait omis de donner les noms, étaient regardés plutôt comme des pensionnaires du gouvernement inquisitorial que comme des prisonniers, puis-

qu'il n'avait jamais été question de les mettre en jugement.

Cette ruse lui réussit.

Dès qu'il fut assuré que l'on ne pourrait lui demander compte de ceux qu'il voulait sauver, il prépara tout ce qu'il croyait nécessaire à l'exécution de son projet. D'abord il se procura trois habits complets, tous conformes au sien.

Cette opération terminée, il s'agissait de faire sortir les prisonniers; mais il fallait pour cela qu'il prît les plus grandes précautions.

Une seule porte conduisait en dehors de la prison; elle était toujours gardée par un factionnaire. Parmi les soldats commis à la surveillance de la prison, il en était un qui aimait beaucoup Andréa, et qui semblait moins insensible que les autres. Plusieurs fois il avait dit au geôlier : J'aimerais mieux être à l'armée, et souvent exposé à perdre la

vie au milieu des combats, que d'être contraint à conduire des malheureux au bûcher.

Un jour qu'il s'était montré vivement attendri en amenant un prisonnier, Andréa lui dit : Convenez que vous auriez mille fois plus de plaisir à mettre ce pauvre diable en liberté qu'à le présenter au greffe du tribunal.

Tu me juges bien, Andréa; mais le devoir étouffe en ces lieux la voix de l'humanité. — Il est vrai, répond le bon geôlier; mais si l'on était sûr de n'être point trahi quand on rend un service, on écouterait son cœur. — Oui; mais ici les murs des cachots ont, pour ainsi dire, des yeux et des oreilles. — Cependant on peut quelquefois se rendre utile. — Andréa, tu as quelque chose à me dire; je le vois à ton air embarrassé. — Mais... — Allons, aie confiance en moi; je suis incapable de te trahir, je

te le jure, foi d'Espagnol. — Eh bien! es-tu de garde cette nuit? — Non; mais explique-toi. — Viens dans mon logement, nous viderons ensemble un pot de vin de Madère, et je te dirai ce que tu pourras faire pour une femme infortunée qui souffre depuis long-temps. — Eh bien! j'irai chez toi. — Pour cela il faudra attendre que le nouveau gouverneur ait fait sa ronde. — Tu as raison; car je ne le crois pas très-bon. — Ni moi non plus. — Au revoir; je vais porter à manger à tous ces pauvres diables : depuis quelques jours on en a amené beaucoup ici. — Il est vrai. — Sais-tu ce qui a pu causer tant d'arrestations? — Oui; on parle d'une conspiration des Portugais contre le roi. Il y a un grand seigneur qui était, dit-on, à la tête des révoltés. Il a été condamné à mort par une commission militaire convoquée à Séville, et l'on assure qu'il

va être conduit à Madrid pour y subir son jugement. — Et sais-tu le nom de ce seigneur ? — C'est le généralissime dom Carlos, qui passait pour un brave guerrier.

A ce nom de dom Carlos, Andréa pensa de suite que Florestan lui avait parlé de son bienfaiteur, et qu'il se nommait ainsi. Cependant il se garda bien de faire cette remarque au soldat dont il espérait se servir.

Ma foi, continua ce dernier, on assure que le projet de ce Portugais consistait à rendre ses compatriotes à la liberté, et qu'il ne s'agissait de rien moins que de détruire ou la cour ou l'inquisition. Pour la première je me battrais jusqu'à la mort ; car Philippe IV est un bon prince. Souvent il fait le mal, mais sans intention. On le trompe, c'est le sort des rois, et leurs ministres sont les seuls criminels. Pour le tribunal odieux

qui, chaque année, fait plus de victimes qu'il n'y a de jours, je voudrais le voir anéanti; et par malheur il est plus fort que jamais. Cette dernière affaire va causer la mort de bien des hommes; et comme on ne pourra juger militairement tous les partisans de dom Carlos, on les détruira par le moyen de quelques auto-da-fé... On vient de ce côté. — C'est le gouverneur. — A ce soir, lui dit tout bas Andréa. — Oui; à dix heures je serai chez toi. Fidèle à sa promesse, le garde se rendit à l'invitation du concierge; et dès que ce dernier se fut assuré de sa foi, et qu'il l'eut vu attendri par le récit des infortunes de dom Sanche et de Thérésia, il lui fit connaître ce qu'il avait entrepris pour les soustraire à la surveillance du nouveau gouverneur. Tu peux disposer de moi, lui répondit le soldat; je te promets de te servir. Chaque troisième nuit je suis de garde,

et je faciliterai la sortie de tes prisonniers. — Je n'en puis sauver qu'un à la fois ; car si j'étais aperçu par quelqu'un, il passerait pour un aide que j'ai été obligé de prendre, et que j'aurais soin d'occuper ailleurs. Ainsi, en deux factions, l'affaire sera faite. — Avec les époux dont je t'ai parlé, il y a un de leurs amis. — Eh bien ! nous le sauverons aussi ; puisqu'il n'est point sur la liste des prisonniers, nous n'avons rien à craindre. Adieu, buvons un verre de vin. — A la réussite de mon projet. — De grand cœur. Puissé-je laisser sortir le dernier des malheureux qui gémissent dans les cachots de l'Inquisition ! Ma place est lucrative ; mais je t'avoue que je la perdrais avec plaisir : il est trop affreux de voir répandre des larmes ; et si j'avais pu obtenir ma démission, il y a long-temps que je ne ferais plus partie des cavaliers de la sainte hermandad.

Andréa, satisfait d'avoir réussi, attendit avec impatience l'heure où il pourrait réunir les trois prisonniers dans la même salle, c'est-à-dire, y mener Thérésia ; car depuis qu'il avait dit au gouverneur qu'il n'y avait personne du côté des jardins, il n'osait plus les y laisser aller.

Dès qu'il lui eut été possible de les rassembler, il leur annonça ce qu'il avait entrepris pour les sauver ; mais il ne leur cacha point qu'il ne pouvait le faire qu'à trois reprises différentes, et que c'était à eux de choisir quel était celui qui profiterait le premier de la bonne volonté du garde et de la sienne.

Ce fut alors qu'il s'éleva entre ces trois malheureux une discussion des plus vives et des plus touchantes. Ce fut un combat de générosité ; chacun voulait être le dernier à sortir de captivité : Thérésia surtout prétendait rester pour sauver son époux et son ami.

Hélas ! lui disait-elle, que ferai-je sans toi ? où porterai-je mes pas incertains ? Tremblante sur tes jours, je craindrais de me trouver séparée de toi. Ah ! profitez l'un et l'autre de l'amitié d'Andréa, et lorsque vous serez libres, j'irai vous rejoindre.

Où croyez-vous aller ? leur demanda le concierge. Nous tâcherons de gagner la Hollande, répond *dom Sanche*; j'y ai des parens, du moins j'espère qu'ils existent encore.

Et vous, senor Florestan, quel parti devez-vous prendre ? demanda l'honnête gardien.

Mon ami, je m'informerai du lieu où est l'armée que commande dom Carlos, et j'irai le rejoindre. — Je ne vous faisais cette question, que pour être à même de vous donner un avis bien triste. — Quel est-il ? — Votre bienfaiteur est perdu. — Ah! mon Dieu! explique-toi, cher Andréa; tu me glaces de terreur.

Quoi! le généreux dom Carlos..... — A été accusé d'avoir trahi le prince, en livrant aux Hollandais la flotte espagnole. — Cela est impossible. — Je le crois; mais il n'en a pas moins été jugé et condamné à mort à Séville. Il n'a point encore subi la peine que l'on croit due au crime de trahison; mais on doit le conduire à Madrid, et l'on assure que là, le monarque ratifiera la sentence portée par le tribunal.

Ah! dom Sanche, et vous, vertueuse Thérésia, je vais vous conjurer maintenant de me laisser partir le premier. J'irai me jeter aux pieds du monarque, je dévoilerai tous les crimes de Fernando; j'obtiendrai la grâce de mon bienfaiteur, ou je périrai avec lui : souffrez que je puisse lui consacrer ma liberté.

Cette juste demande fut accueillie par ses compagnons d'esclavage. Dans la journée qui précéda la fuite de Florestan,

Andréa s'occupa des moyens d'avoir de l'argent; car les ducats du jeune Portugais étaient épuisés. Par malheur les ressources d'un concierge sont assez ordinairement de fort peu de valeur; cependant la tendre pitié que l'on porte aux infortunés pouvant enfanter de bonnes actions, Andréa pensa devoir en faire une. Il s'adressa directement à celui qui était chargé de payer les subalternes employés dans la prison, et lui dit qu'une de ses filles devant se marier, il avait besoin d'une année de ses gages, pour lui donner les moyens d'exploiter un petit bien qu'elle tenait de son oncle. Il obtint facilement ce qu'il demanda, et muni de cette somme, il sortit de la prison, sous prétexte de l'aller porter à sa fille.

Il possédait quelque peu d'argenterie; il alla la vendre, et partageant ensuite le tout en trois parts, il revint, et força

les prisonniers à recevoir son offrande; mais sans leur apprendre comment il avait pu se procurer les moyens de la leur faire.

La nuit arriva. C'était depuis deux heures du matin jusqu'à cinq que le cavalier, dont nous avons parlé, devait être à la porte de la prison.

Florestan, l'âme brisée par la douleur, les yeux baignés de larmes, quitta ses amis d'infortunes. Il serra sur son cœur dom Sanche et son épouse, ainsi que le généreux concierge; et comme il l'espérait, il fut bientôt hors d'une enceinte où il avait gémi pendant près de trois années.

Il se hâta de sortir de Lisbonne, suivi de son chien fidèle, qu'il eût voulu vainement empêcher de l'accompagner; et comme pour gagner la route, qui devait le conduire à Madrid, il fallait traverser le hameau de la Colline la Riche, il pré-

cipita sa marche, et à sept heures du matin, il se trouva auprès d'un château où il avait passé des jours si heureux. Mais, hélas! les portes en étaient fermées: il frappa ; un homme inconnu vint ouvrir. Il demanda la senora Isabelle. — D'où venez-vous donc, lui répond le rustre, pour ne pas savoir que depuis *long-temps* elle n'est plus ici? — Et pourriez-vous m'apprendre où elle est? — Je l'ignore. Il y en a qui assurent qu'elle est passée en Hollande avec son fils et sa sœur.

Il s'informa de l'intendant, et ne put rien savoir. Enfin, se ressouvenant du jardinier Pédro, il le nomma, et le concierge lui dit qu'il habitait une ferme à quelque distance du château. — A qui donc appartient maintenant ce beau domaine? demanda Florestan. — A qui? mais au Gouvernement, qui s'enrichit toujours par la mort des conspirateurs. — Quoi! dom Carlos..... — N'est pas encore ex-

pédié ; mais il est jugé, c'est tout comme... — Savez-vous s'il a déjà été conduit à Madrid ? — Non ; un des officiers envoyés ici par le roi, pour saisir les biens et enlever l'or, les bijoux et les papiers, m'a dit que le mois prochain le généralissime paierait de sa tête la trahison dont il s'était rendu coupable envers son prince et envers l'Etat.

Florestan s'apercevant que l'homme qu'il interrogeait commençait à prendre de l'humeur, pensa bien qu'il serait imprudent de piquer sa curiosité, et prenant le chemin de la métairie de Pédro, il s'y rendit, afin d'obtenir de lui des renseignemens plus précis sur la malheureuse famille de ses bienfaiteurs.

Quel fut son étonnement en revoyant Anna, qu'il présumait être en Hollande ! Il apprit d'elle tout ce qui avait rapport à Célina.

Hélas ! dit-il, elle est encore à

Lisbonne, et je ne puis aller lui jurer de nouveau un amour éternel! mais l'honneur, la reconnaissance m'ordonnent de me sacrifier pour le salut de dom Carlos.

Il écrivit quelques mots à son amie (l'épouse de Pédro se chargea de les porter au monastère), changea le vêtement de concierge, qu'il eut néanmoins soin de garder, en un habit villageois que lui donna Pédro ; et muni de deux cents ducats, que l'aimable Anna le força de prendre, il monta un très-bon cheval, et partit avec la plus grande rapidité.

Quoique son coursier allât presque toujours au grand galop, il l'accusait de lenteur, et plus de cent fois, pendant la route, il lui piqua les flancs avec les pointes acérées de ses éperons.

Enfin il arriva à Madrid, où il n'était pas connu, et s'informa adroitement de l'état précis des choses qni l'intéressaient.

Le prisonnier n'y était pas encore; ainsi la sentence fatale n'avait pas été revêtue de la signature du monarque. Il se détermina donc à aller se jeter à ses pieds, pour obtenir une prompte justice contre le criminel Fernando.

Pour aller jusqu'auprès du roi, il était d'abord urgent d'obtenir la permission de s'y présenter. Depuis que l'on avait parlé à la cour des projets des Portugais, le prince était devenu inaccessible. Il fallait donc que les ministres répondissent des gens qui avaient l'honneur d'être admis à une audience. Il demanda le nom de celui qui possédait la confiance de Philippe IV.

Que devint-il, lorsqu'il apprit que c'était le comte Fernando auquel il devait s'adresser?

Ce nom abhorré le fit pâlir. Celui qui lui avait donné cette connaissance s'en aperçut.

Qu'avez-vous, jeune homme ? Pourquoi cet effroi, au nom du sauveur de l'Espagne ? C'est à son zèle, à son amour pour la patrie, que l'on doit et la découverte de la conspiration, et la sentence portée contre le traître qui en est l'auteur. Si vous n'avez rien que de juste à demander au roi, vous serez accueilli de son ministre ; vous pouvez vous présenter devant lui avec confiance.

Je vous remercie, répond Florestan étouffant de colère, et je n'oublierai point ce que vous venez de me dire.

L'espoir qu'il avait de sauver son bienfaiteur commença à s'évanouir, et tout lui faisait craindre d'être arrêté de nouveau par les ordres du plus infâme des hypocrites.

Lorsque Fernando fut bien certain que dom Carlos serait traduit devant une commission militaire, il pensa qu'il devait éloigner le ministre dont il s'était

servi. C'était un honnête homme; et s'il avait fait connaître au monarque le plan de conspiration, c'est qu'il le croyait réel. Il avait pensé remplir son devoir, un devoir pénible à son cœur, en faisant arrêter le généralissime; mais il avait fait entendre en même temps qu'il engagerait le souverain de la Castille à donner à l'accusé tous les moyens de défense que la loi pourrait lui permettre.

Le cruel, qui avait juré la destruction de la famille entière de dom Carlos, craignant tout de l'intégrité du ministre, le fit dénoncer au tribunal de l'inquisition pendant que le monarque était encore à Badajoz, et ce redoutable corps, qui fait trembler les plus grands seigneurs de l'Espagne, comme les plus simples particuliers, attaqua le ministre aussitôt après le retour de Philippe dans sa capitale. Ah! la faiblesse des souverains cause leurs malheurs et celui des peuples qu'ils ont à gouverner.

Dans la prospérité, le monarque était entreprenant, audacieux même; mais lorsque les circonstances paraissaient trahir son espoir, il était pusillanime, et même tremblant. Sur la demande du grand inquisiteur, il exila son ministre dans une terre qu'il possédait à vingt lieues de Madrid, où peu de temps après des sbires allèrent le chercher, et l'amenèrent pieds et poings liés dans les prisons de Madrid. Ce fut à cette époque que dom Carlos écrivit au ministre; sa lettre tomba entre les mains du comte Fernando, auquel le monarque venait de confier le portefeuille.

Dès-lors on ne peut plus être étonné de la manière dont on avait traité l'époux de la vertueuse Isabelle, et des motifs qui portèrent le perfide ministre à le faire conduire à Séville, pour y être jugé presque secrètement.

Lorsqu'il se présuma bien établi dans le poste éminent dont le prince l'avait

honoré, il voulut jouir du spectacle affreux de la mort de son ennemi, et persuada qu'il importait à la tranquillité de l'Espagne, que ce grand conspirateur expiât son crime dans une ville qui tant de fois avait retenti des chants de triomphe composés à sa gloire.

C'est ainsi, avait-il dit à Philippe, que vous ferez rentrer les Portugais dans le devoir. Servez-vous de l'autorité légitime, que vous tenez autant de l'amour du peuple que des droits de la naissance, et l'on vous respectera.

Ce fut par cette basse flatterie qu'il obtint que dom Carlos serait amené à Madrid.

Florestan ne sachant plus quel parti il devait prendre, était réduit au désespoir, et ce fut lui qui l'inspira.

Il retourna à l'hôtellerie où il avait laissé son cheval, régla le peu de dépense qu'il avait faite, sortit de la capi-

tale, où il craignait d'être reconnu par quelqu'un des gens de Fernando, se rendit dans le faubourg Saint-Pierre, se logea dans une petite auberge; et comme le maître lui parut être un brave homme, il paya pour son cheval un mois de nourriture, et le pria d'en avoir le plus grand soin. Il s'informa ensuite du lieu où était située la prison royale.

Ma foi, lui répond l'aubergiste, vous en êtes tout près; ce n'est pas à plus de trente maisons de la mienne. Pauvre jeune homme! y avez-vous quelqu'un qui vous intéresse? —Non, en vérité. —Tant mieux. Tenez, je voudrais demeurer pour quelque temps dans un autre faubourg que celui-ci. — Pourquoi cela? — Vous ne savez pas ce qui doit se passer les premiers jours du mois prochain? — Non. — Vous n'êtes donc pas Espagnol? —Pardonnez-moi; mais j'ignore ce dont vous voulez me parler.

— Eh bien ! si vous êtes encore à mon auberge, vous verrez passer devant la porte le brave dom Carlos, que l'on a accusé d'avoir trahi l'État, et que l'on fera périr comme un criminel. Morbleu ! j'ai servi, il y a quinze ans, sous les ordres du général dom Carlos, et je le connais assez pour jurer qu'il n'est point coupable.

Ah ! vous avez raison ; on aura trompé le roi. — Oui, il est entouré de vils flatteurs : sans cela, on pourrait lui faire entendre la vérité.

Connaissez-vous quelqu'un des gens qui sont employés dans l'intérieur de la prison ? demanda Florestan. — J'y avais un ami, un brave garçon, qui en était concierge. Souvent il venait boire ici. Le pauvre diable est mort la semaine dernière. On m'a même proposé sa place ; mais je n'ai pas assez de fermeté dans le caractère : je pleurerais comme

un enfant si je voyais pleurer un prisonnier. Je l'ai dit au gouverneur, tout en le remerciant. J'aime mieux gagner moins. En vendant mon vin, je vois rire les buveurs : ils chantent ; souvent je leur tiens tête, et passe ainsi gaiement mes journées. Je dors sans être inquiété par la crainte de l'évasion de quelques prisonniers.

Mais, lui demanda vivement Florestan, cette place de concierge est-elle donnée ? — Je l'ignore. Pourquoi me faites-vous cette question ? — Je cherche un emploi, et si celui-là n'était point rempli.... — Vous le prendriez ? — De bon cœur. — Vous êtes trop jeune. — Et qu'importe ? j'en aurais plus de force, d'activité. Si vous vouliez me présenter au gouverneur, peut-être que je lui conviendrais. — Je ne le crois pas. — Enfin, si vous vouliez m'être utile. — De quel pays êtes-vous ? — De Sarragosse,

c'est-à-dire d'un petit village qui est tout auprès. — Vous n'avez donc plus de parens? — Je les ai tous perdus. — Eh bien ! il est tard ; demain je vous conduirai, vous vous ferez connaître ; et si la place n'est point encore donnée, il serait possible que vous fussiez accepté.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Florestan descendit dans la chambre de l'aubergiste, et le pria de le conduire à la prison royale.

— Ma foi, bien volontiers. J'ai maintenant l'espoir de réussir. — Comment cela ? — Le jardinier du gouverneur est passé devant ma porte il n'y a qu'un moment. Il allait à la ville. Je lui ai demandé si le concierge était nommé ; il m'a dit que non. Ainsi vous pouvez venir.

Florestan avait eu soin de se vêtir de son habit de concierge, et de mettre un

bonnet qui lui donnait l'air beaucoup plus âgé qu'il ne l'était en effet. Le gouverneur le reçut fort bien, lui fit les mêmes questions que lui avait faites l'aubergiste. Il y répondit de façon à le satisfaire ; et lorsqu'il annonça qu'il savait lire et écrire, la place lui fut accordée.

Le gouverneur lui donna ses instructions. Il promit de s'y conformer, et fut installé de suite.

Il passa là quinze jours, et pendant cet intervalle, il se conduisit de manière à mériter la confiance de celui qui l'avait reçu.

Un soir, comme Florestan venait de faire la visite de la prison, le gouverneur lui dit : Il doit arriver cette nuit un prisonnier d'État ; tu sais quelle devra être ta surveillance. Ma tête et la tienne doivent répondre de celle de dom Carlos (c'est le nom du seigneur

dont je viens de te parler.) Le malheureux est condamné à mort, et peut-être dans huit jours.... Il n'eut point le temps d'achever ; on frappa rudement à la porte de la grande cour. Des gardes ouvrirent. Un officier demanda le gouverneur, et lui remit l'ordre du ministre.

Il consistait à ne laisser entrer aucun étranger dans la prison, tant que dom Carlos y serait ; à mettre des sentinelles devant les murs du dehors, de distance en distance ; enfin la responsabilité la plus grande allait peser sur la tête du gouverneur.

L'arrivée du condamné avait excité une grande rumeur dans Madrid, et les accusations de calomnies, d'injustices circulaient dans toutes les bouches. Ce n'était point le ministre en puissance que l'on dévouait au mépris ; c'était celui qui avait fait arrêter le général, et l'on regardait comme une juste puni-

tion son emprisonnement, ordonné par le tribunal inquisitorial. L'on s'attendait que le monarque ferait recommencer publiquement la procédure militaire.

Vaine espérance ! l'implacable ennemi de la famille de dom Carlos avait trop d'intérêt à perdre sa victime pour ne pas s'empresser d'étouffer avec la force des armes les clameurs de la multitude. Plusieurs attroupemens furent dissipés par la violence, et la sentence fut présentée à la signature du souverain.

Il était neuf heures du soir lorsqu'on fit entrer le bienfaiteur de Florestan dans la prison.

Plus de cent hommes de garde avaient été chargés de l'y amener. Hélas ! il n'avait pas l'intention de fuir ; et quand il l'eût eu, ses forces physique étaient abattues : il pouvait à peine se soutenir.

Lorsqu'on le descendit de voiture et qu'on le déposa à terre, il faillit tomber.

Florestan tenait à la main la clef de la salle où l'on devait le conduire. Il s'approcha de lui, et avec une apparente rudesse il lui dit : Corbleu ! appuyez-vous sur moi ; je vous prends sous ma garde, je réponds de vous : je jure que vous ne m'échapperez point.

Par la santa Madona ! quand je tiens un prisonnier, il est bien certain que je m'attache à le conserver... Marchons.

Quelle inflexible sévérité ! lui répond dom Carlos. Hélas ! j'ai si peu de temps à vivre, qu'on devrait au moins ne me pas offrir l'odieux triomphe de la méchanceté.

Florestan fut trop prudent pour lui répondre, et, suivi de la garde, il mena le malheureux jusqu'au lieu qui lui était destiné, l'y enferma à triples tours, et revint ensuite vers le gouverneur.

La garde sortit de la prison, et lorsque tout fut calme, Florestan alla porter à son bienfaiteur la nourriture dont il avait besoin.

Comme il n'avait point paru attendri en voyant le prisonnier, le gouverneur fut sans méfiance; et pensant qu'il n'avait rien à craindre, il se retira dans son appartement.

Lors de l'entrée de Florestan à la prison royale, il avait laissé le fidèle Cerbère enfermé chez l'aubergiste, auquel il l'avait recommandé. Mais rien ne fut capable de retenir cet animal. Il n'y était resté qu'une journée, et vers le soir, ayant trouvé une porte ouverte, il prit la fuite et se rendit aussitôt vers le lieu où son instinct lui disait qu'il retrouverait son maître.

Il était près de onze heures de nuit lorsque Cerbère vint japper à la porte. Ses aboiemens réveillèrent bientôt les

chiens de la prison, et l'on pensa que quelques prisonniers cherchaient à s'évader.

Florestan, qui avait reconnu les gémissemens de son chien, calma bientôt les craintes. On alla ouvrir la porte, et le fidèle compagnon du faux geôlier sauta après lui, l'accabla de caresses, et se coucha à ses pieds, comme pour demander qu'il ne le renvoyât point.

Enfin le captif volontaire des prisons de Lisbonne le fut aussi de celle de Madrid.

Florestan, muni d'une lanterne, et précédé de son chien, qui portait un panier où était le souper du prisonnier, c'est-à-dire celui qui avait été destiné pour le geôlier, entra dans la salle où gisait dom Carlos, en ferma soigneusement la porte, et alla vers le lit sur lequel le malheureux s'était jeté.

Si l'excès de la douleur l'empêchait de

jouir d'un paisible sommeil, celui de la fatigue avait engourdi toutes ses facultés physiques : il semblait inanimé. Quoique ses yeux fussent ouverts, il n'apercevait point qu'on était entré près de lui.

Florestan marcha doucement, et, d'une voix attendrie, il fit entendre ces mots : *Dom Carlos, espérez ; l'amitié, la reconnaissance veillent sur vous.*

Ces paroles redonnèrent quelque force au prisonnier. Il souleva sa tête, et, regardant tout autour de lui, il répondit : J'ai perdu l'espérance. Ah ! qui que vous soyez.... Mais que vois-je ? c'est le même homme qui m'a traité, il n'y a qu'un moment, avec rigueur.

Ah ! reconnaissez dans celui qui vous parle, ce Florestan que vous avez tant aimé. Comme vous il a été victime de l'infâme comte Fernando ; et c'est pour

vous sauver, s'il le peut, qu'il s'est introduit dans cette prison.

Il prit dom Carlos dans ses bras, lui jura un attachement éternel; et après lui avoir fait accepter quelques alimens, il lui fit un rapport fidèle des événemens que nous connaissons, et lui apprit en même temps qu'il ne fallait point attendre que l'on revisât le jugement inique qui le condamnait; que sa perte était jurée, puisque Fernando occupait la place importante de ministre. Vous n'avez de sûreté, ajouta-t-il, que dans la fuite, et j'ai tout préparé pour la faire réussir. La nuit prochaine, je l'espère, vous serez libre.

Cher Florestan, comment ai-je pu t'accuser d'avoir oublié ce que tu devais à l'attachement de ma famille! reprit dom Carlos. Mais apprends-moi ce que sont devenus mon épouse et mon fils. — On l'ignore; ils sont passés sans doute en Hollande. Il n'osa pas lui

dire que l'on était certain que dona Isabelle avait été enlevée par Fernando, et que l'on présumait qu'elle était enfermée dans les cachots de l'Inquisition.

Florestan, dès que le jour fut venu, sortit, et alla chez l'aubergiste.

Mon ami, dit-il, j'ai trouvé l'occasion de rendre service à un prisonnier qui a obtenu sa liberté. Il doit avoir demain son billet de sortie, et je vais mener mon cheval chez un de ses frères, qui demeure au-delà du faubourg, à cette belle maison qui est au commencement de la route.

Quoi ! lui dit l'aubergiste, tu lui donnes ce beau cheval ! — Non, morbleu ! je le lui ai vendu. Il m'a payé d'avance, et voilà, ajouta-t-il en montrant la bourse qu'Anna lui avait donnée, voilà cent bons ducats que j'ai reçus, et, corbleu ! je crois que l'animal est bien payé.

Il gagna l'écurie, et conduisit sa mon-

ture en dehors de la ville, la confia à un paysan chez lequel il entra, en lui disant : Cette nuit, vers la deuxième ou troisième heure, nous reviendrons ici, mon maître et moi. Tenez-vous éveillé, gardez pour tout le monde le silence le plus absolu, et comptez sur une forte récompense.

Le paysan ouvrit de grands yeux en entendant parler d'une telle façon. Il accepta l'offre, promit d'être discret ; et Florestan retourna à la prison, en rapportant quelques denrées qu'il avait reçu ordre d'acheter.

Pendant les jours qui précédèrent l'arrivée de dom Carlos, le faux geôlier prépara tout ce qu'il présumait être nécessaire à sa fuite. Un des murs de la cour était dégradé en différentes places ; mais son élévation se trouvait être de plus de huit pieds. Il s'était muni de plusieurs crampons qu'il avait placés

dans les crevasses. Pour réussir sans être aperçu, il avait employé une partie des nuits à ce périlleux ouvrage. Il fallait que ces morceaux de fer fussent placés d'une manière solide, et surtout qu'ils ne fussent point visibles. Le mur servait de clôture à un jardin; mais Florestan avait eu la précaution d'en gagner le cultivateur, qui souvent venait à la prison pour y vendre ses fruits.

Afin que le gouverneur ne fût pas étonné de ce qu'il allait et venait dans la prison, il lui fit entendre que sa responsabilité étant exposée tandis qu'il dormait, il croyait prudent qu'un geôlier veillât. Quelques heures de sommeil, ajouta-t-il, suffiront pour conserver ma santé, et je prendrai du repos pendant le jour, où l'on n'a point l'inquiétude de penser que les prisonniers cherchent à s'évader.

Le gouverneur, satisfait du zèle de Florestan, lui permit d'agir comme il

le désirait, et s'applaudissait chaque jour de l'acquisition qu'il avait faite.

Enfin le reconnaissant geôlier espagnol joua son rôle de manière à persuader qu'il était réellement fait pour la place qu'il occupait.

Il se montrait actif et sévère, brusque et bon; enfin il avait toute la rudesse de ces vieux guichetiers qui semblent devoir être incorruptibles.

Tout était disposé pour un prompt départ; et comme il ne voulait point compromettre le gouverneur, il écrivit une lettre qu'il laissa sur la table de son logement.

Une seule chose l'affligeait; c'est qu'il fallait qu'il abandonnât son pauvre Cerbère, qui, depuis long-temps, était son compagnon d'infortune. Il se décida à l'enfermer, et sortit de son logis à l'instant où minuit sonna.

Ce n'était pas une chose facile, que

celle de monter par des crampons sur le haut du mur; mais, à l'aide des cordes qui leur furent jetées, ils y parvinrent l'un et l'autre sans avoir été aperçus. Une échelle se trouvant placée de l'autre côté, ils furent bientôt hors de danger.

Après avoir récompensé le jardinier qui les avait servis, ils se rendirent, en dehors de la ville, chez le paysan auquel Florestan avait confié son cheval. Il les attendait, et même il leur avait fait préparer à souper.

Ils prirent chacun un peu de nourriture, puis s'arrangèrent avec cet homme, qui leur vendit un de ses chevaux, et partirent en toute hâte, afin de se rendre à Cadix.

Le jour commençait à paraître lorsqu'ils arrivèrent à Villa, petit bourg à quatre lieues de Madrid. Dom Carlos était exténué de fatigue.

Tant de souffrances, de chagrins

avaient presque détruit son existence ; et Florestan, qui avait résolu de le faire passer pour son père, le présenta comme tel dans une auberge où il lui fit donner un lit.

Dès qu'il eut pris quelques heures de repos, il fallut songer à repartir ; pour éviter d'être rencontrés sur la grande route, ils traversèrent le bois de Tolède.

Infortuné dom Carlos, te voilà près des lieux où ton Isabelle est enfermée. Ah ! tu bénirais ton sort, si les cruels qui sont devenus ses maîtres, venaient à te réunir à celle dont sans cesse tu déplores la perte !

Il ne fut point aussi heureux. Ils traversèrent la forêt sans avoir été vus de personne, et arrivèrent à Tolède à près de minuit. Une seule hôtellerie y était encore ouverte. Ils y entrèrent, et sous la qualité de marchands, ils y passèrent la journée, espérant se remettre en route

la nuit suivante. Hélas! ils ne prévoyaient point qu'un ami fidèle, incorruptible même, les mettrait à deux doigts de leur perte.

Lorsque Florestan avait abandonné la prison de Madrid, on doit se rappeler qu'il avait enfermé Cerbère dans son logis. L'animal, accoutumé à y rester tandis que son maître travaillait à placer les crampons qui devaient faciliter la fuite de dom Carlos et la sienne, ne fit aucun bruit; mais dès qu'il vit le jour, il aboya, et un des gardes lui ouvrit la porte.

Alors il parcourut toutes les cours, les corridors, se rendit à la porte du lieu où dom Carlos avait été enfermé.

Son inquiétude, ses gémissemens commencèrent à donner des craintes. On alla prévenir le gouverneur; il fit ouvrir, et s'aperçut que le prisonnier s'était évadé.

Le soupçon plana de suite sur Florestan. On courut à son logis, il n'y était

plus ; mais on trouva sa lettre sur la table. On la remit au gouverneur, qui se rendit aussitôt chez le ministre.

Florestan avait signé la lettre ; et comme il dénonçait Fernando, et l'accusait des malheurs de la famille de dom Carlos, le coupable, qui en était l'auteur, déchira le papier, et après en avoir jeté les morceaux au feu, il assura le gouverneur qu'il n'avait aucune responsabilité dans cette affaire; l'envoya à Cadix remplir une place semblable qui était vacante, et nomma un homme qui lui était dévoué pour occuper celle de la prison Royale.

Cette circonstance était avantageuse pour celui qui venait d'être trompé, puisqu'il se trouvait déchargé de la responsabilité, et que son traitement était meilleur.

Fernando lui avait dit : Gardez le secret sur cet événement, dont je soup-

çonne l'auteur; il ne peut m'échapper. Il paiera cher ses calomnies contre un homme d'honneur.

Avant qu'il se soit écoulé huit jours, dom Carlos et son complice seront arrêtés, et le jugement de ce dernier prouvera la fausseté de ce qu'il a osé vous écrire.

Il ne lui donna pas le temps de retourner à la prison Royale; il le fit de suite partir pour Cadix, et alla donner l'ordre précis de visiter tous les hôtels de la ville; car il ne pouvait se persuader que ses victimes en fussent sorties. Il pensa que Florestan et dom Carlos avaient le projet de se jeter aux pieds du roi, et qu'ils pourraient trouver quelques seigneurs qui les présenteraient à l'audience, quoiqu'il eût fait prendre un arrêté qui ordonnait que tous les pétitionnaires s'adressassent directement au ministre.

Le comte Fernando alla donc à la prison, où déjà il avait envoyé le nouveau gouverneur.

On lui apprit que le chien d'un des fugitifs était resté, qu'il paraissait que son maître et dom Carlos avaient escaladé le mur qui séparait la cour d'un jardin voisin, et que depuis le soleil levé, ce témoin fidèle n'avait point quitté le pied du mur, dans lequel on avait trouvé quelques crampons qui y étaient encore.

On alla chez le maître du jardin, qui porta cause d'ignorance de tout ce qu'on lui racontait.

Il est possible, dit cet homme, qu'on ait franchi cette muraille pendant que tout le monde reposait. Comme il n'y a point de prisonnier chez moi, une seule porte garantit ma propriété, et la clef est toujours en dedans.

L'assurance de cet homme le sauva ; mais comme Cerbère ne voulait point

quitter le bas du mur, que même il montrait les dents à ceux qui prétendaient l'en faire sortir, Fernando ordonna que l'on jetât une partie du mur en bas, et que l'on se disposât à suivre la direction que cet animal prendrait.

On obéit. Il y avait à peine quelques pierres d'ôtées, que le chien, se précipitant vers l'ouverture, semblait chercher, en grattant avec ses pattes, à l'agrandir assez pour qu'il lui fût permis de passer. Dès que cela fut fait, il s'élança dans le jardin, puis à la porte qui était ouverte, et après avoir cherché un moment la trace des pas de son maître, il se mit à courir avec une telle rapidité dans la campagne, puis sur la grande route, que les soldats chargés de le suivre le perdirent bientôt de vue.

Ils retournèrent sur leurs pas, et comme ils s'étaient aperçus que le chien s'était arrêté un moment devant la maison

qui était la première sur la route, ils pensèrent devoir y entrer.

Celui qui l'habitait, effrayé par leur subite apparition, avoua tout ce qui s'était passé; ils en prirent acte. Le paysan savait écrire, il signa sa déposition, dans laquelle il était dit que le plus jeune des voyageurs avait parlé de Tolède; mais qu'il n'avait pu comprendre si réellement leur intention était de s'y rendre.

Celui auquel Fernando avait promis une forte récompense, s'il lui apportait la nouvelle de la mort de ses deux fugitifs (car il ne s'agissait plus pour lui que dom Carlos subît un jugement public), se rendit à l'hôtel du ministre, et lui donna connaissance de l'espèce de procès-verbal qu'il avait rédigé chez le paysan.

Ils sont à Tolède, sans doute. — Que n'y êtes-vous allé? dit Fernando en colère. — Monseigneur, me voilà prêt à repartir. Je voulais avoir vos ordres, savoir enfin dans quelle prison il faudrait

les mener l'un et l'autre. — Oublies-tu que leur mort..... — Oui, seigneur, s'ils font rebellion; mais s'ils se rendent sans combat, je ne sais pas ce que c'est que d'assassiner qui que ce soit.

La hardiesse de cet officier fit pâlir Fernando, qui changea de langage, et soutint qu'il n'avait parlé de mort qu'en cas de révolte. Il expédia aussitôt un ordre d'emprisonnement, qui devait avoir son exécution, n'importe en quel lieu les prisonniers seraient arrêtés; mais il défendit expressément aux cavaliers de les ramener à Madrid.

L'officier partit, accompagné d'une forte escorte; il doubla de vitesse, afin de se trouver à Tolède au moment où les fugitifs pourraient y être encore. Fernando ne s'était point contenté de cette mesure, qui pouvait devenir inutile, si ceux dont il avait juré la perte avaient pris un autre chemin. En conséquence, il envoya des détachemens

sur toutes les routes qui pouvaient conduire à un port de mer. Il était bien assuré qu'ils ne resteraient point en Espagne, où trop de dangers les menaçaient.

Dom Carlos et Florestan étaient dans une des chambres qui donnaient sur le jardin de l'hôtellerie ; ils y prenaient leur repas de départ, lorsqu'ils entendirent aboyer auprès de leur porte. Florestan l'ouvrit, et son chien, en sautant après lui, faillit le renverser à terre. Ce pauvre animal avait retrouvé ses forces pour exprimer sa joie à son maître par des caresses, et même des larmes ; mais ensuite, par un mouvement assez naturel à un animal qui a été effrayé, il se retournait sans cesse comme s'il était poursuivi.

Florestan s'en aperçut au moment où il lui donna à boire et à manger. Quoique le pauvre Cerbère fût mourant

de faim et de fatigue, il témoignait une forte inquiétude; on eût dit que son instinct lui faisait sentir que les ennemis de son maître n'étaient pas éloignés. Sa mémoire lui rappelait qu'à l'instant où il s'était sauvé de la prison, il avait été poursuivi jusque dans le bois, et il croyait l'être encore.

Partons, dit Florestan à *dom Carlos*, nous ne sommes point ici en sûreté; on aura suivi la course de ce fidèle animal, et nous pourrions être les victimes de son attachement pour moi.

Comme il disait ces mots, il entendit un grand bruit dans l'hôtellerie; il s'approcha de la croisée, et vit une troupe de gens armés qui parlaient à une jeune personne. Celle-ci leur répondit qu'il n'y avait point d'étrangers chez elle; leur fit un bon accueil, et les engagea à se rafraîchir.

Tandis qu'elle était parvenue à les

faire entrer dans une salle commune aux voyageurs, et que sa mère leur servit à boire et à manger, elle se rendit près de ceux qu'elle présumait n'être point de simples marchands.

Ayez confiance en moi, leur dit-elle, et si vous avez à craindre que l'on ne vienne vous arrêter, avouez-le-moi; il y a ici des soldats envoyés pour s'emparer de deux hommes qui se sont sauvés des prisons de Madrid.

Je suis perdu ! s'écrie dom Carlos; et toi, mon cher Florestan, tu partageras l'horreur de ma triste fin.

Rassurez-vous, reprend l'aimable fille de l'hôtesse; suivez-moi : je puis, je dois, je veux vous sauver. Tout me dit que vous êtes d'honnêtes gens. Venez avec moi. Le temps presse; d'un moment à l'autre, ces hommes, qui maintenant sont occupés à boire, peuvent vouloir visiter toute l'hôtellerie, et je

serais au désespoir s'il vous arrivait un malheur.

Dom Carlos et Florestan suivirent cette généreuse fille. Elle les fit sortir par une petite porte du jardin qui donnait sur la campagne ; car cette hôtellerie était située dans le faubourg.

Pour éviter que les aboiemens de Cerbère ne les trahissent encore, Florestan lui fit porter un petit paquet qui contenait un peu de linge et un habit de basque, dont il pensait qu'il pourrait avoir besoin.

La jeune fille les conduisit jusqu'au bord du Tage (1). Là elle était sûre de

---

(1) Le Tage, fleuve d'Europe ; il prend sa source en Espagne, dans la nouvelle Castille, aux confins du royaume d'Arragon, traverse toute la nouvelle Castille, une partie du Portugal, et se jette dans l'Océan atlantique, à deux lieues au-dessous de Lisbonne. La ville de

trouver une barque de pêcheur, dont elle connaissait le patron pour un brave homme.

Thomas, lui dit-elle, vous aimez à faire de bonnes actions? — Par saint Nicolas ! c'est un devoir, ma petite Marcelline, répond le pêcheur ; parlez, que faut-il faire ? — Sauver ces deux seigneurs des griffes des cavaliers de la sainte hermandad (la jeune personne se persuadait que ceux qui buvaient chez elle étaient envoyés par l'Inquisition.) Vous les menerez à l'autre bord, dans la maison de mon oncle, et vous le prierez d'en prendre soin jusqu'à l'instant où mon père ira leur dire que le danger sera passé.

Soyez sans inquiétude, malheureux Portugais, je vais retourner à l'hôtelle-

Tolède semble être entourée par ce fleuve, qui fertilise ses environs.

rie, et je tâcherai d'éloigner vos ennemis.

Florestan, ému jusqu'aux larmes, ne trouvait point de termes qui fussent capables d'exprimer sa reconnaissance. Ah ! dit-il en serrant affectueusement les mains de la sensible Marcelline, comment avons-nous pu mériter tant de bonté de votre part ?

Votre piété filiale m'a prouvé que vous étiez vertueux. Un fils tel que vous doit être un homme d'honneur. Allez, que la santa Madona vous protége, ainsi que le seigneur votre père.

Thomas amena sa barque, et les deux fugitifs y entrèrent, en remerciant la Providence qui leur offrait un moyen d'échapper à une mort certaine. En moins d'un quart-d'heure ils furent à l'autre bord du fleuve, qui, dans cette partie, est presque navigable.

L'oncle de Marcelline les reçut avec

cette franchise qui dénote toujours la bonté du cœur. Soyez les biens-venus, leur dit-il brusquement. Je suis, ma foi, le plus heureux des oncles; j'ai une nièce qui me met souvent à contribution; mais je ne m'en plains pas : j'ai du moins la moitié de ses belles actions. C'est un ange que ma petite Marcelline. Asséyez-vous, continua-t-il, vous êtes tout tremblans. Remettez-vous un peu, le danger est passé. Tenez, buvez un verre de vin... Ayez confiance en moi, et attendez sans inquiétude le résultat heureux que produira sans doute le zèle de ma nièce.

C'était avec raison qu'ils pouvaient compter sur l'intelligence de Marcelline. Après avoir fait embarquer ses deux hôtes, elle revint précipitamment dans sa maison, se rendit à la salle où étaient les envoyés du ministre, et dit bas à sa mère : Ils sont sauvés.

Allons, dit l'officier, partons ; mais auparavant, pour ne point avoir de reproches à nous faire, nous allons visiter cette hôtellerie.

Venez, messieurs, reprit vivement la jeune fille, je vais vous conduire dans tous les appartemens.

En effet, elle prit elle-même un flambeau, car la nuit était déjà venue, et leur fit parcourir la maison. Elle les mena à dessein dans la chambre où étaient, une heure auparavant, dom Carlos et Florestan. Leurs couverts étaient encore sur la table.

Vous disiez qu'il n'y avait personne dans votre hôtellerie ; cependant je m'aperçois que quelqu'un a mangé ici. — Il est vrai, monsieur l'officier ; cette nuit nous avons couché deux voyageurs. Ils ont ce matin déjeuné là, et sont repartis ensuite. — Quels étaient ces gens? leur taille, leurs vêtemens ?

Marcelline les dépeignit tout comme ils étaient réellement. Elle ajouta : Ils se sont fait passer pour des marchands; mais, suivant mon idée, je crois que ce sont de nobles seigneurs qui ont peut-être de bonnes raisons pour se cacher. D'après certains mots que j'ai entendus en les servant, ils doivent se rendre à Sarragosse, de là gagner la France, et résider à Paris.

L'officier prit encore acte de toutes ces déclarations, et partit de Tolède pour retourner à Madrid.

Le comte Fernando expédia sur-le-champ des couriers pour les pays qui étaient désignés, et, furieux de ne pouvoir faire périr des hommes qui infailliblement le perdraient, s'il ne parvenait à s'en emparer, il envoya leur signalement dans toutes les villes de l'Espagne, même dans celles de France, et notamment à Paris.

C'est ainsi qu'un monstre qui ne mérite pas le nom d'homme, accumule crime sur crime pour arriver au but qu'il s'est proposé, celui d'assouvir sa vengeance contre la famille de l'infortuné dom Carlos.

---

## CHAPITRE XV.

Il y avait déjà près de trois années qu'Isabelle était dans le souterrain, livrée au plus horrible désespoir. Son ennemi avait pris plaisir à lui faire dire que le général avait été condamné ; que son fils était à jamais perdu pour elle ; et quoiqu'il ne possédât point Célina, il lui avait fait dire aussi qu'elle était en son pouvoir.

On ne meurt point de douleur, puisque cette infortunée existait encore.

Le nombre des habitans de la caverne était considérablement diminué ; plusieurs avaient été pris dans leurs courses vagabondes sur les grandes routes. Mais ces brigands, plus fidèles à leurs complices que bien des gens ne le sont à leurs amis, n'avaient jamais voulu faire connaître leur abominable repaire.

Un matin le chef rentra ; il était couvert de sang et de blessures, suite d'un combat qui venait d'avoir lieu à l'autre bout du bois, du côté de la route qui menait à Tolède, et dans lequel quatre des siens avaient péri.

A sa vue, Isabelle ne put s'empêcher de frémir. Les autres juraient comme des forcenés, et ne lui donnaient aucun secours. L'épouse de dom Carlos, qu'il n'avait jamais traitée avec trop de rigueur, s'approcha de lui, et, surmontant par humanité toute la répugnance qu'elle éprouvait, prit de l'eau dans un vase, et, avec un mouchoir imbibé, elle lava les plaies qu'il avait à la tête, y appliqua des compresses d'eau-de-vie et de savon, dont elle lui avait vu faire usage, quand quelqu'un des siens s'était trouvé dans une position semblable à celle qu'il éprouvait.

Ce trait de générosité de la part d'une femme qu'il avait tenue dans l'esclavage

pendant si long-temps, l'émut vivement, et des larmes s'échappèrent de ses yeux.

Pendant plus de huit jours il fut en danger, et la même personne lui prodigua des soins.

Un soir qu'il était beaucoup mieux, elle venait de le panser, il s'empara de sa main, et la porta rapidement à ses lèvres.

Cette familiarité que jamais il n'avait prise, effraya Isabelle. Ah ! rassurez-vous, lui dit-il ; vos bontés pour un monstre tel que moi m'ont fait sentir toute l'horreur de mes procédés envers vous. Si j'étais assuré que vous ne puissiez jamais dénoncer le comte Fernando, je vous rendrais à la liberté, ainsi que votre valet ; mais vous pourriez l'un et l'autre nous trahir, et livrer ainsi le peu de braves qui me restent.

Hélas ! lui répondit Isabelle, je n'ai

plus d'époux, plus de fils ; à quoi pourraient aboutir mes plaintes ? — Je puis vous assurer que le généralissime dom Carlos existe encore. — Il existe ! dit Isabelle en se jetant à genoux au milieu de la caverne ; mon Dieu ! je te rends grâce.

— Oui, reprend le chef ; j'ai appris qu'il avait été condamné à mort à Séville, et qu'on devait le faire périr à Madrid ; mais à peine y est-il arrivé, qu'un geôlier de la prison royale a facilité sa fuite et l'a partagée. On dit même qu'ils sont tous deux hors de l'Espagne. Écoutez-moi, ajouta-t-il, si vous voulez me jurer que vous ne parlerez jamais ni du comte Fernando ni des brigands de la forêt de Tolède, je vous laisserai sortir d'ici, ainsi que votre valet.

Vous tâcherez d'aller rechercher votre mari ; mais croyez-moi, ne demeurez point dans la Castille. Philippe IV a

pris pour son ministre votre plus implacable ennemi ; et, ma foi, si ses agens vous trouvaient, ils ne vous feraient point de grâce.

Voyez si vous pouvez prononcer le serment que j'exige de vous ; demain soir je vous fournirai des habits, au moyen desquels vous pourrez quitter votre patrie sans être reconnue, et même je vous donnerai assez d'or pour que vous n'ayez pas à craindre la misère.

Après avoir réfléchi un moment sur l'importance du serment que cet homme exigeait, elle n'hésita point à lui donner sa parole.

Hélas! elle n'avait aucun moyen de prouver les crimes de Fernando; ce n'était que les aveux des brigands de la caverne qui les lui avaient appris. En restant enfermée avec eux, elle perdait pour toujours l'espoir de revoir son cher Alphonse, et même celui de découvrir

l'asile qu'aurait choisi dom Carlos. Elle pensa que peut-être il serait allé en Portugal ou en Hollande; et elle était bien résolue de parcourir ces pays, et de ne prendre aucun repos qu'elle ne fût parvenue à connaître le sort de tous ceux qui lui étaient chers. Elle passa encore deux jours dans la caverne, tremblant que le chef des brigands ne vînt à se repentir de la proposition qu'il lui avait faite ; car il ne lui en parlait plus.

Enfin, un soir il lui apprit qu'il avait acheté pour elle et pour son valet des habits de moine.

C'est, continua-t-il, celui qui vous exposera le moins à être reconnue. Voici tout ce qui est nécessaire pour paraître appartenir à l'ordre de Saint-François ; tels que chapelets, scapulaires, grands cordons, et quelques médailles de la Santa Madona, que vous pourrez offrir aux enfans des paysans qui vous recevront

bien ; car si vous êtes prudens, vous ne logerez pas dans les villes tant que vous serez en Espagne.

Il joignit à toutes ces choses des besaces, dans lesquelles il mit quelques provisions de bouche, et présenta ensuite à Isabelle un petit sac rempli de ducats d'or; mais il ne lui montra ces objets qu'après qu'elle eût juré par Dieu et sa Sainte Mère de ne jamais les dénoncer, non plus que le comte Fernando.

Voilà donc Isabelle qui se dispose à sortir de ce lieu souterrain, couverte des habits d'un frère quêteur, accompagnée de son fidèle valet, costumé de même. Elle quitta ses hôtes désagréables, et ne put s'empêcher d'en remercier le commandant, qui ne l'avait point rendue aussi malheureuse qu'elle eût pu le devenir au milieu d'une troupe de scélérats, qui ne vivaient que de vols et de brigandage.

Il les conduisit jusqu'à la lisière du bois, et leur donna à chacun une bague, sur laquelle on voyait une petite tête de mort (c'était le cachet de ces messieurs). Si quelques-uns de ceux de ma troupe venaient à vous arrêter, vous leur montreriez ce signe, et vous n'auriez rien à craindre. Ces bagues, continua-t-il en riant, ont autant de pouvoir pour empêcher de faire du mal à quelqu'un, que le bâton inquisitorial en a pour en causer.

Adieu, dit le chef à dona Isabelle, et à son valet, songez qu'il a fallu toute la force du sentiment de la reconnaissance pour me porter à vous laisser sortir. Pensez l'un et l'autre à votre serment; si vous veniez à le trahir, je jure, à mon tour, que dans quelque pays que vous soyez, je saurais vous retrouver. Adieu, encore une fois; bon voyage.

Il rentra dans l'épaisseur du bois, et

nos deux faux ermites se hasardèrent à s'avancer sur la route.

Depuis long-temps Isabelle avait été privée de jouir du grand air; elle en fut frappée, de manière à en être très-incommodée. Le défaut d'exercice avait atténué ses forces; elle pouvait à peine se soutenir, et ne marchait qu'en s'appuyant sur le bras de son fidèle domestique.

Ils eurent fait à peine deux cents pas, que l'aurore leur montra une maison à leur droite. Ils quittèrent la route, prirent un sentier qui paraissait devoir y conduire, et après avoir marché près d'une demi-heure, ils se trouvèrent en face de la porte d'une belle métairie, qui était encore fermée.

Dona Isabelle ne voulut point que son valet en réveillât les habitans; elle s'assit sur un banc qui était adossé à la muraille, et couvert par un berceau des plus épais.

Ce fut de là que la trop malheureuse épouse de dom Carlos vit lever le soleil, que depuis trois ans elle n'avait point aperçu.

Ce moment eut pour elle un charme indicible, et le pouvoir de suspendre ses douleurs.

Elle se jeta à genoux, adora l'Eternel, auteur de ce vaste univers, et lui demanda la faveur de retrouver son époux, son fils et sa chère Célina, dont elle pouvait se reprocher la perte.

Hélas! c'était à l'entêtement qu'elle avait montré, en résistant aux prières, aux larmes de cette jeune infortunée, aux avis de son mari, ainsi qu'aux dernières volontés du général Spinola, qu'elle devait tous les malheurs de sa déplorable famille.

Enfin, après avoir prié Dieu de la protéger, elle attendit que l'on ouvrît la porte de la maison devant laquelle elle était assise.

Il y avait fort peu de temps qu'elle était là, lorsque l'on ouvrit une croisée. Elle regarda au travers du feuillage, et vit un vieillard, dont la figure vénérable lui inspira la plus grande confiance; elle sortit de dessous le berceau, et réclama l'hospitalité.

Que le Tout-Puissant soit béni! dit celui à qui elle s'adressait, puisque je commencerai la journée par un acte d'humanité. Je vais ouvrir, mes bons pères, et vous serez reçus du meilleur cœur possible.

Isabelle et son domestique furent introduits dans la maison. On leur fit accepter un bon déjeuner; et comme la première était extrêmement fatiguée, elle demanda la permission d'y passer la journée et la nuit qui devait suivre, avant de regagner la grande route. Bien volontiers, répond son hôte; mais dites-moi, mon père, allez-vous à Madrid?

Est-ce dans cette capitale qu'est situé votre couvent? — Oui, répond Isabelle. — Y a-t-il long-temps que vous en êtes sortis? — Fort long-temps. — Eh bien, passez une quinzaine de jours avec moi. — Cela m'est impossible. — Quand vous avez quitté votre monastère, parlait-on dans la ville du général dom Carlos? — Du général *dom Carlos*? — Oui. — Ah! beaucoup. — Le malheureux! des ennemis secrets ont juré sa perte; et déjà il eût porté sa tête sur l'échafaud, si un geôlier n'eût favorisé sa fuite; mais, hélas! on le cherche: la vie de ce noble guerrier est mise à prix. Ah! si je connaissais le monstre qui a *osé* le dénoncer, je jure Dieu qu'il ne périrait jamais que de ma main. Je ne suis plus jeune; mais j'ai servi, et l'indignation que j'éprouve, me rendrait les forces et l'audace qui me seraient nécessaires.

Mangez donc, mon révérend, dit-il

à dona Isabelle, qui pouvait à peine respirer. Que ne puis-je être celui qui l'a sauvé de la prison Royale! Tenez, quel que soit son sort à venir, on meurt content quand on a fait une aussi belle action.

Les deux faux religieux passèrent deux jours à la ferme, et le troisième, ils partirent pour se rendre à Tolède, ou du moins dans les environs.

Comme ils en demandaient le chemin, le fermier le leur fit connaître. Je vais vous indiquer deux endroits, ajouta-t-il, où vous pourrez loger en toute sûreté, et je vous promets qu'on aura pour vous autant de soins, que j'ai tâché d'en avoir moi-même. D'abord vous pourrez vous arrêter dans la première hôtellerie de la ville, elle appartient à mon frère; ou bien, en passant le Tage, vous trouverez à une demi-lieue de Tolède, à l'autre rive du fleuve, une assez belle maison; elle est à dom Florbin, mon frère aussi; vous lui donnerez un billet que je vais

écrire, et je suis sûr du plaisir qu'il aura à vous recevoir.

Sommes-nous bien éloignés de Tolède? demanda le valet. — En prenant le chemin de traverse, vous n'aurez que six lieues à faire; mais comme vous pourrez peut-être vous égarer, je vais vous conduire; cela vaudra beaucoup mieux.

Ah! dit Isabelle, en lui prenant affectueusement la main, comment pourrons-nous jamais vous exprimer notre reconnaissance?

Le bon paysan serra la main qui lui était présentée, et comme il sentit une bague dont le chaton était très-gros, il regarda involontairement, et laissant aller la main qu'il tenait, il recula en disant : Vous avez trompé un honnête homme, en vous couvrant d'un saint habit. Sortez promptement de chez moi, ou j'appelle tous les garçons de la métairie, et vous fais arrêter.

Isabelle ne concevait point comment

il se pouvait qu'en lui ayant présenté sa main, elle eut détruit tout l'intérêt qu'elle lui avait inspiré; elle demanda la raison de ce brusque changement. Sortez, leur dit cet homme; que d'autres que moi vous livrent à la justice. Eh quoi! vous appartenez à la bande de ces brigands de la forêt de Tolède, qui portent dans une partie de l'Espagne l'épouvante et la mort! Ah! retournez dans votre affreux repaire. — Mon ami, vous êtes dans l'erreur, répond Isabelle; si je pouvais vous dire qui nous sommes... — Eh corbleu! je ne le vois que trop; n'avez-vous point au doigt le signe dont ces scélérats se servent pour se reconnaître entre eux? Cette bague, cette tête de mort qui en fait l'ornement..... vous me faites horreur!

L'épouse de dom Carlos fut contrainte de raconter tous ses malheurs; mais d'après le serment qu'elle avait été forcée

de prononcer en abandonnant la caverne, elle ne parla point du comte Fernando, et ne donna aucune notion capable de faire découvrir l'entrée de la caverne.

Son récit toucha le paysan, et lui rendit la bonne volonté qu'il avait eue de les servir.

Il exigea qu'ils passassent encore le jour dans son habitation, et les engagea à cacher soigneusement ces bagues, qui, dans d'autres endroits, les feraient arrêter infailliblement.

Si vous craignez qu'un ennemi puissant ne vous fasse poursuivre de nouveau, il faut ne sortir d'ici que nuitamment. J'allais ce matin vous conduire chez mon frère ; mais ce soir à onze heures il sera temps. Nous gagnerons les bords du Tage, et au moyen d'une barque que je conduirai moi-même, demain au jour nous serons dans sa maison, sans que vous soyez inquiétés

par aucune rencontre fâcheuse. Femme infortunée, vous m'avez confié votre secret ; je vous promets qu'il ne m'arrivera jamais de le révéler.

Le soir, Isabelle, son valet et le paysan, partirent de la métairie. En peu de temps ils furent près des bords du Tage. Une barque les reçut et les conduisit à leur nouvelle destination.

Il faisait un très-grand vent ; le fleuve qu'ils remontaient s'en trouvait violemment agité, et le trajet qu'ils avaient à faire, au lieu de durer six heures, en dura douze ; en sorte qu'ils n'arrivèrent chez le frère de leur hôte qu'à la moitié de la journée.

Ah ! puisse ce moment ne point coûter de larmes à ceux que la sensibilité de l'aimable Marcelline y a fait conduire ! Hélas ! on supporte souvent la douleur, et l'on succombe à l'excès de la joie.

Dom Carlos et Florestan, reçus chez

l'oncle de leur libératrice, y avaient déjà passé huit jours. Le premier avait recouvré une partie de ses forces, et attendait, soigneusement caché dans l'intérieur de la maison, que les esprits fussent un peu calmés, afin de se mettre en route pour gagner la Hollande, où il espérait retrouver son épouse et son fils. Il n'avait aucune inquiétude sur le sort de Célina, que Florestan lui avait dit être à Lisbonne, au couvent de la *Santa-Maria*; circonstance que lui avait fait connaître la femme de Pédro.

Les deux fugitifs des prisons de Madrid se promenaient dans un enclos dont les murs élevés les dérobaient aux regards de tous les passans.

Une serre assez spacieuse leur servait de chambre à coucher, et ce n'était que le soir, quand toutes les portes étaient fermées, qu'ils venaient dans la maison, afin d'y souper avec la famille.

Lorsque celui qui amenait Isabelle la présenta à son frère, il lui dit : Mon cher Florbin, je connais ton cœur, et je t'amène deux êtres bien malheureux, dont tu prendras soin pendant quelques jours. Je ne sais point leur nom, et cependant je suis en possession d'une partie de leur secret.

Ah ! reprend Isabelle, vous pouvez lui avouer qu'il n'est point de femme au monde qui soit plus à plaindre que je le suis moi-même. — Si vous voyiez ceux que j'ai recueillis il y a quelques jours, hélas ! vous diriez peut-être qu'ils souffrent plus que vous. — Vous avez ici des étrangers ! — Ils sont malheureux, je les regarde comme des amis. — Ne pourrai-je les voir ? peut-être... ô mon Dieu ! si tu permettais... Mais non, un tel bonheur ne me sera point accordé. J'ai perdu pour jamais le plus tendre, le plus vertueux des époux : je suis seule dans l'univers, et je n'ai mainte-

nant que la mort à espérer. Elle peut mettre un terme à la rigueur de mes peines, et la cruelle hésite à me frapper.

Les deux frères généreux se regardèrent mutuellement, et semblaient être dans une indécision extrême; Florbin craignait de compromettre ses hôtes en les réunissant à ceux qu'on voulait lui donner, et l'autre tremblait que dona Isabelle n'eût quelque regret si elle venait à être reconnue. Il résolut donc de mener les nouveaux venus chez un prêtre de ses amis. C'était un homme digne de remplir les fonctions dont il était chargé. Il ne prêchait, en annonçant le saint Évangile, que les maximes qu'il professait lui-même. L'humanité, la clémence étaient dans son cœur, et ses lèvres ne s'ouvraient que pour donner des consolations aux malheureux dont il était le soutien.

Florbin allait conduire nos deux in-

fortunés chez le pasteur, lorsque Florestan entra dans une chambre qui était voisine de la salle où était Isabelle.

Il l'entend parler; le son de la voix qui frappe son oreille retentit jusqu'à son cœur. Il ne peut résister à sa vive curiosité, entr'ouvre la porte, reconnaît l'épouse de dom Carlos, tombe à ses pieds, et ne peut articuler que ces mots: *Vous existez! — Il est ici!*

Ses bras sont étendus vers sa bienfaitrice; ses yeux sont remplis de larmes; il n'a plus la force de parler. De sa main il désigne le lieu où est dom Carlos.

Isabelle ne sait si c'est un songe; elle fait relever le jeune homme, qui est couvert d'un habit de concierge, le considère attentivement, et bientôt le nom de Florestan est prononcé par elle.

O mon dieu! s'écrie-t-il, je te rends grâce, puisque tu m'as permis de revoir la généreuse épouse de dom Carlos.

Venez, senora, venez lui rendre le bonheur. Mais, reprit-il, l'émotion, la joie m'ont fait trahir le secret du plus vaillant et du plus malheureux des hommes, puisque je viens de vous faire connaître que le noble dom Carlos est ici : mais je ne crains rien ; vous lui prêterez votre secours contre ses ennemis, s'ils venaient en ces *lieux pour l'arrêter*.

On conduisit Isabelle dans une chambre, où elle fut laissée un moment, tandis que Florestan, un peu plus calme, alla prévenir l'infortuné dom Carlos.

Il vint. On ne peut se former une idée du tableau que dut produire le moment où dom Carlos reçut dans ses bras cette femme adorée ; mais, hélas ! que leur bonheur dura peu.

Dom Carlos, condamné à mort, pouvait, d'un moment à l'autre, tomber au pouvoir des cavaliers que Fernando avait envoyés à sa poursuite.

Cette horrible idée empoisonna bientôt la jouissance que les époux éprouvaient à se revoir.

Ils passèrent deux jours ensemble. Il fut décidé qu'ils partiraient séparément pour se rendre en Hollande. Ah ! dom Carlos, d'autres peines t'attendent encore, et tu dois ne rien laisser dans la coupe de l'infortune.

L'émotion qu'avait éprouvée Isabelle était au-dessus de ses forces. Attaquée d'une fièvre inflammatoire, en deux jours elle fut aux portes du tombeau. Soignée par l'épouse du sensible Florbin, elle passa pour sa nièce; et le chirurgien ayant été appelé, annonça qu'il ne voyait plus d'espérance.

Isabelle elle-même sentit son état, et voulut cependant qu'on le cachât à son malheureux époux; mais il ne fut point dupe de l'apparente tranquillité qu'elle montrait.

Celle-ci fit venir Florestan pendant une nuit où l'on avait contraint dom Carlos à prendre un peu de repos. Elle recommanda à ce vertueux jeune homme les destinées du meilleur des époux. Il n'a que vous, lui dit-elle ; sauvez-le de l'horreur de l'échafaud : tâchez de le conduire en Hollande ; peut-être y trouverez-vous mon trop malheureux fils. Ah ! recevez mes derniers soupirs ; ils sont pour eux. Cher Florestan, pour vous, qui avez montré autant de courage que de générosité, si j'osais, je vous demanderais encore une grâce ; ce serait d'éloigner dom Carlos de ce lieu, où bientôt je n'existerai plus. — Hélas ! je voudrais le pouvoir ; mais où le conduire en ce moment, sans exposer sa tête ? Songez que toutes les routes sont couvertes des agens du ministre. Ici du moins il peut échapper à ses persécuteurs. — Oui, vous avez raison. O mon

Dieu ! dit-elle d'une voix éteinte, il verra donc expirer son épouse !

Hélas ! elle regrettait de ne point avoir trouvé la mort au milieu de la caverne de la forêt de Tolède. Florestan lui promit de tout entreprendre pour dérober dom Carlos au coup fatal que la calomnie avait suspendu sur sa tête.

Adieu, cher Florestan, dit la mourante Isabelle en lui tendant la main; adieu, consolez dom Carlos; assurez-le que j'expire en l'adorant.

En ce cruel moment, celui dont elle venait d'articuler le nom tomba aux pieds de son lit. Il avait abandonné la serre où il couchait, et malgré les efforts que son hôte avait faits pour le retenir, il voulut revoir encore une fois l'épouse qu'il aimait si tendrement.

Hélas ! il la chercha en vain; elle avait cessé de souffrir, et l'impitoyable mort venait de frapper sans pitié une

femme de trente ans, belle, sensible, spirituelle, et qui n'avait jamais eu d'autres reproches à se faire que celui de s'être laissée aveugler par l'hypocrisie de l'odieux comte Fernando. C'était à lui qu'elle devait toutes les infortunes de sa famille.

Dom Carlos demeura sans connaissance; et lorsque, par des secours empressés, on l'eut rendu à la vie, ou plutôt au malheur, on fut obligé d'employer la force pour l'arracher du lieu funèbre où étaient les restes de son épouse. Il fut conduit ou plutôt porté chez le pasteur du lieu, qui promit de le garder si secrètement, que jamais ses ennemis ne parviendraient à l'y trouver.

En effet il y avait des appartemens sous la maison du pasteur. Il en meubla un, et nuitamment on y conduisit le malheureux condamné, que Florestan n'abandonna point.

Isabelle, qui, pendant sa maladie, avait passé pour la nièce de l'honnête, du généreux Florbin, fut inhumée avec toutes les cérémonies religieuses. L'acte dressé par le pasteur lui rendit les titres d'épouse de dom Carlos; mais cet acte fut gardé soigneusement, afin de servir au besoin au fils de cette infortunée, si le sort voulait que l'innocence de son père fût reconnue, et qu'il pût rentrer dans les biens immenses dont le gouvernement espagnol s'était emparé.

Le valet qui avait partagé la captivité de dona Isabelle dans la caverne du bois de Tolède, était un homme sûr; Florestan l'envoya à Lisbonne. Il porta à Célina les tristes nouvelles du destin de tous ceux qui lui étaient chers. Hélas! la jeune personne, en pleurant sur la mort de sa sœur et sur la condamnation de son beau-frère, avait encore à gémir sur le sort d'Alphonse : depuis qu'il avait

quitté le château de la Riche Colline pour se rendre en Hollande, et de là à Pondicheri, sous la conduite du bon Sébastien, son gouverneur, on n'avait point entendu parler ni de l'un ni de l'autre.

Célina présumait que tous deux avaient péri dans un naufrage. Comme on ne s'était pas emparé de l'héritage que lui avait laissé personnellement le général Spinola, et qu'elle en touchait les revenus depuis qu'elle était au couvent, elle remit au messager envoyé par Florestan une somme considérable en or, et une lettre qui exprimait et sa douleur et sa reconnaissance.

« Cher Florestan, lui écrivit-elle, plus d'amour, d'hymen, plus de bonheur; un deuil éternel, tel est et tel sera notre sort.

» O mon frère, mon ami! tu existes encore, et j'en rends grâce au ciel,

puisque tu te consacres à défendre, à garantir de la hache homicide le plus vertueux comme le plus infortuné des époux. Combien tu es devenu cher à ta Célina, dont tu occupes sans cesse la pensée !

» Un ennemi que nous ne pouvons faire connaître, un monstre qui couvre ses crimes du voile de l'intérêt public, et qui, par son hypocrisie, a su tromper le trop faible Philippe, avait juré de nous perdre tous. Revêtu du suprême pouvoir, il est parvenu à son but, et la honte est maintenant le partage de tout ce qui appartient à la famille de dom Carlos.

» Le cloître me dérobe aux regards d'un monde injuste ; voilà la seule tranquillité que Fernando n'a pu me ravir. Néanmoins il sait que je suis à la Santa-Maria : il m'y a écrit ; et cherchant, dit-il dans sa lettre, à me con-

soler et à réparer à mon égard tous les malheurs qui me sont arrivés, il a osé m'offrir le titre honteux de son épouse.

» O mon ami ! si tu voyais sa lettre, c'est un chef-d'œuvre de perfidie ; elle semble venir de la part de l'homme le plus vertueux. Il plaint mon sort et celui de mon beau-frère, qu'il me dit être innocent. Cependant il m'annonce que sa mort est inévitable, que le roi a signé sa condamnation, quoiqu'il ait tout employé, ajoute-t-il, pour qu'on recommençât une procédure au moyen de laquelle on a perdu un homme qu'il aimait sincèrement.

» Tu dois penser que cette lettre est restée sans réponse, et que je voue cet odieux scélérat à la vengeance du ciel, autant qu'à l'exécration de la postérité.

» Au comble de l'infortune, il me reste encore un motif de consolation ; c'est celui de pouvoir fournir à tous les

besoins de dom Carlos. Tu sais que la fortune que m'a laissée le général Spinola est indépendante de celle de mon beau-frère. Dom Mathias, cet homme généreux qui m'a recueillie lors de ma fuite du château de la Colline la Riche, est celui à qui j'ai confié l'administration de mes biens; c'est chez lui que tu devras envoyer lorsque tu auras quelques besoins.

» Adieu, cher et vertueux Florestan; pense qu'il n'est personne au monde qui t'aime plus tendrement que ta

CÉLINA.»

*P. S.* « Que ton messager soit bien prudent; c'est le seul moyen d'échapper aux agens de l'inquisition, dont Fernando est dans ce jour un des premiers chefs. A l'instant où je vais fermer cette lettre, ma tante me charge de te faire une proposition pour la sûreté de dom Carlos.

» Lorsque l'on sera bien persuadé que ce malheureux frère ne sera plus en Espagne, elle l'engage à se rendre au monastère de la Santa-Maria, où nous trouverons les moyens de le cacher sans qu'il soit enfermé comme il l'est dans ce moment.

» Il remplira les fonctions de jardinier, et jusqu'à l'instant où son ennemi sera démasqué, il n'aura point de risques à courir. Toi, mon ami, tu gagneras la Hollande; peut-être notre pauvre Alphonse y est-il encore. Tu deviendras, conjointement avec dom Sébastien, son protecteur, son soutien.

» Puisse la divine Providence vous couvrir l'un et l'autre de son égide protectrice, et vous dérober aux regards des méchans!

» Tu trouveras ci-incluse une lettre pour dom Mathias. »

Le messager de Florestan revint à la

maison du pasteur, qui, pour éviter de faire soupçonner qu'il avait quelqu'un de caché dans son habitation, prit Thomas à son service.

Trois mois se passèrent assez tranquillement, et déjà l'on ne parlait plus en Espagne de la fuite de dom Carlos, que la cour et le ministère croyaient expatrié pour toujours.

Revêtus d'habits de paysans, et porteurs d'une des bagues que le brigand de la forêt de Tolède avait données à Isabelle et à son valet, les deux vrais amis, que le malheur semblait rendre inséparables, quittèrent le généreux pasteur, qui, durant l'espace de trois mois, leur avait donné un asile; et, voyageant seulement pendant les nuits, ils arrivèrent à Lisbonne au moment où le soleil venait de se lever.

Ils furent obligés d'entrer dans une hôtellerie, où ils passèrent la journée.

Vers le soir, Florestan alla au monastère, fut reçu au parloir, et eut le bonheur de revoir sa chère Célina.

Ce fut à la grille qu'il lui jura de n'avoir jamais d'autre épouse. Oui, lui dit-il, c'est en présence du ciel, et sous les yeux de la respectable supérieure qui te tient lieu de mère, que je te promets une fidélité inviolable.

Je vais amener ici dom Carlos; dès qu'il sera en sûreté, je partirai pour la Hollande, afin de retrouver son fils. Si le sort ne seconde pas mon zèle ; si je retombe au pouvoir de notre implacable ennemi, j'aurai du moins fait tout mon possible pour acquitter la dette sacrée de la reconnaissance.

O ma Célina! si je péris, je suis assuré de vivre toujours dans ton souvenir.

Les deux vertueux amans se séparèrent, non sans verser des larmes, et une heure après, la porte de clôture fut

ouverte pour laisser entrer le nouveau jardinier, dont le logement était très-éloigné des cloîtres.

Florestan, tranquillisé sur le sort de dom Carlos, se rendit chez dom Mathias, où il fut à même d'apprécier les nobles sentimens des amis de Célina.

Il y passa la nuit et la journée du lendemain, et le soir, vêtu en seigneur espagnol, il se mit en route, prenant toujours la précaution de voyager la nuit.

Comme il avait un excellent cheval, que lui avait fait acheter dom Mathias, il alla très-vite; et si quelquefois il ralentissait sa marche, c'était à dessein de ne ne pas trop fatiguer son pauvre Cerbère, dont il ne pouvait se décider à se séparer.

Il arriva à Vianna, ville du Portugal, à l'embouchure de la Lima, où il passa quelques jours; ensuite, il gagna Tagos. Là, il attendit qu'un vaisseau mît à la voile pour la capitale de la Hollande.

Il resta plus de trois mois dans cette belle cité, cherchant partout s'il pourrait retrouver le pauvre petit Alphonse et son zélé gouverneur.

Depuis que dom Sébastien et son élève étaient dans la Hollande, ils n'avaient point quitté la retraite qu'ils habitaient, non dans la ville principale, mais à une petite maison de campagne, située près des bords de la mer, et dans la position la plus agréable.

C'était dans ce lieu paisible que devait se continuer l'éducation de cet aimable enfant, que ses bonnes qualités rendaient si cher à son digne gouverneur. Les gens qui habitaient cette maison de campagne semblaient être peu faits pour le simple état de cultivateur, et paraissaient avoir éprouvé de grands chagrins.

Alphonse intéressait vivement l'épouse du possesseur de la métairie, et souvent elle répétait, en le voyant, mon Hiacynthe serait de cet âge. Elle embrassait

le fils de dom Carlos, versait quelques larmes, et le quittait ensuite avec rapidité.

Un soir que dom Sanche (car c'était lui) était assis devant sa maison, seul bien dont un ses parens, qui résidait à Amsterdam, lui avait fait l'abandon, il s'occupait de Florestan, se rappelait, avec un sentiment de reconnaissance, le dévouement et la tendre amitié que lui avait témoigné ce vertueux jeune homme.

Hélas! se disait-il, il m'a sauvé la vie, en me consolant de mes longues souffrances; en fournissant, par sa générosité, à tous mes besoins. Pauvre jeune homme, ajoutait-il, peut-être a-t-il trouvé la mort en voulant sauver aussi le général dom Carlos. Hélas! la bonté du ciel lui devait son appui.

Il était ainsi occupé, lorsqu'il se sentit toucher par un chien, qui le caressa

bientôt, et fit retentir les rivages de la mer de ses aboiemens.

Don Sanche regarde ; la nuit n'est pas assez obscure pour qu'il ne reconnaisse point le fidèle Cerbère, le compagnon de Florestan et le sien dans les prisons inquisitoriales. Il se lève, fait quelques pas, voit un homme assis près du rivage ; il s'en approche.

O bonheur! c'est celui à qui il pense si souvent. Il se nomme, et bientôt les deux anciens prisonniers sont dans les bras l'un de l'autre ; ils ne peuvent parler, leur plaisir surpasse toute leur espérance.

Don Sanche amène son ami dans sa maison. On peut se former une idée de la félicité de Thérésia, de cette femme si long-temps malheureuse, et qui n'avait point oublié que c'était au jeune Portugais qu'elle devait encore le bonheur de posséder son époux.

Florestan, qui n'avait rien à craindre

d'eux, leur fit un récit fidèle de tous les événemens qui avaient suivi sa sortie de prison. Je suis, leur dit-il, depuis long-temps en Hollande; mais voyant que mes recherches étaient inutiles dans la capitale, je me suis décidé à en parcourir les environs, pour retrouver, s'il est possible, le fils de dom Carlos, que son gouverneur a dû amener dans ces climats.

Quel âge peut avoir cet enfant? demanda dona Thérésia avec vivacité.

Il a dix ans, répond Florestan, et son gouverneur peut être approchant de l'âge de dom Sanche.

Ah! répond Thérésia, s'il n'était pas si tard. — Que voulez-vous dire? — Qu'une partie de cette habitation est occupée par deux étrangers, qui passent pour être le père et le fils... Ce dernier ne peut encore parler que la langue espagnole. Il paraît aimer beaucoup celui

avec qui il est ; mais une teinte de douleur est répandue sur tous les traits de cet aimable enfant, qui ne semble point témoigner à celui qui l'accompagne, cette tendresse, ce touchant abandon de l'amour filial.

O mon Dieu! s'écrie Florestan, si le ciel permettait que je fusse au terme de mon voyage, que je pusse embrasser mon cher Alphonse! — Alphonse, dites-vous? ce nom est celui de l'enfant dont je vous parle. — Ah! plus de doute, c'est lui. Cher dom Sanche, conduisez-moi. — Mon ami, songez qu'il est maintenant plus d'une heure du matin, que je ne puis aller réveiller mes hôtes, et d'ailleurs cette imprudence pourrait nuire à la santé du plus âgé, qui, depuis un mois, est attaqué d'une maladie de langueur... Si ce n'était point ceux que vous cherchez, et que ces gens eussent un intérêt direct à rester inconnus, notre démarche

les forcerait sans doute à nous quitter, et la pension qu'ils me paient depuis qu'ils sont ici aide beaucoup à notre subsistance.

Ces raisonnemens étaient péremptoires. Florestan en sentit la justesse, et attendit avec impatience que le jour lui permît de descendre dans un petit jardin qui était au bas de ses croisées.

Il y avait à peine une demi-heure qu'il y était, lorsqu'il vit venir un enfant; c'était le fils de dom Carlos. Il court à lui. Alphonse le considère; mais trois ans d'absence ont un peu effacé de sa mémoire les traits de l'ami de sa famille. Il est intimidé, salue, regarde encore; puis, par un mouvement aussi prompt que l'éclair, il vole dans les bras du jeune Portugais, en lui disant : Où sont mon père et ma mère? Ah! parlez, je vous en conjure; dites-moi s'ils seront bientôt auprès de leur petit Alphonse.

Ces questions, si naturelles de la part d'un jeune enfant, affligèrent Florestan. Hélas! que pouvait-il répondre? dirait-il à ce pauvre infortuné : Ton père est condamné à mort, et ta mère n'est déjà plus?

Il le prit dans ses bras, le serra sur son cœur, et répandit involontairement des larmes, qui mouillèrent les joues d'Alphonse. O mon Dieu! dit le pauvre enfant, ils ne sont peut être plus! Ah! pourquoi ne suis-je pas mort aussi!

L'aimable Portugais le rassura, et lui dit que ses parens, obligés d'abandonner leur patrie, s'étaient sans doute rendus à Pondichéry; mais il lui promit de l'y conduire.

Ah! dit Alphonse, nous y serions déjà, si mon père n'était point malade; mais tu le verras bientôt. Il est bien changé, ce bon Sébastien..... Regarde, le voici à la croisée de notre chambre.

Courir avec impétuosité, monter les degrés qui menaient à l'appartement, ce fut l'affaire d'une minute.

Ce digne et vertueux ecclésiastique faillit succomber à l'excès de sa joie, en revoyant son premier élève.

Hélas! c'était à lui que Florestan devait toutes ses heureuses qualités.

Ce premier moment d'enthousiasme passé, dom Sébastien prit la main de Florestan, la lui serra affectueusement, et lui dit tout bas : Je mourrai avec moins de regrets, Alphonse ne restera pas seul dans ces climats, et vous pourrez du moins le conduire à Pondichéry; quant à moi, ajouta cet homme respectable, je sens que j'ai fort peu de temps à vivre, et la main du plus tendre de mes amis fermera ma paupière.

Dom Sanche, Thérésia et leurs hôtes ne furent bientôt plus qu'une même famille.

Florestan avait beaucoup d'or et de papiers sur des négocians d'Amsterdam, que lui avait remis dom Mathias tandis qu'il était à Lisbonne.

Il força dom Sanche à recevoir une somme assez forte, pour le mettre à même d'augmenter son domaine par l'achat de quelques pièces de terre adjacentes, et pour lesquelles il fut bientôt à portée d'avoir des chevaux et des instrumens de labour.

Il prit pour la culture de ses champs deux paysans robustes et probes; et lorsque Florestan se disposa à les quitter, il avait la jouissance de pouvoir se dire : Ils sont pour toujours à l'abri de la misère.

Il y avait déjà trois mois qu'il avait retrouvé Alphonse lorsque dom Sébastien fut définitivement condamné par le chirurgien qui le soignait. Ce vertueux prêtre ne fut point effrayé de sa situa-

tion ; il avait vécu en honnête homme : c'est le vrai moyen de ne pas craindre la mort. Il la vit venir lentement, et s'y prépara avec la philosophie d'un sage.

Mes amis, disait-il à ceux qui l'entouraient, ne vous affligez point ; ce n'est pas mourir, c'est commencer une vie nouvelle. Le Dieu éternellement bon ne peut m'abandonner : j'ai rempli mes devoirs envers lui, envers le prochain ; j'ai aimé les gens de bien, j'ai prié pour la conversion des méchans, et j'attends de l'Être suprême tout le bonheur à venir.

Un soir qu'il causait avec Florestan et dom Sanche, Thérésia et Alphonse se promenaient dans le jardin, il eut une faiblesse assez longue. Lorsqu'il r'ouvrit les yeux, un doux sourire semblait errer sur ses lèvres.

Ah ! mes amis, dit-il en leur tendant la main, je vous revois ; Dieu permet

encore que je puisse vous dire adieu. Je suis bien faible....... mon cœur...... Florestan, songez quelquefois à dom Sébastien. Dans ce moment je ne vous vois plus; tout a disparu pour moi sur la terre. Je meurs en vous aimant, comme si vous êtiez mon fils.

Vous trouverez dans mes papiers un plan de conduite que j'avais tracé pour Alphonse. Suivez-le pour l'amour de moi. Il serra la main du jeune Portugais, et s'endormit du sommeil des justes.

Sa perte fut vivement sentie; et pour honorer sa mémoire, autant que par intérêt pour le fils de dom Carlos, Florestan suivit en tout la méthode que dom Sébastien lui avait laissée.

On était presque à la moitié de l'automne; ce n'était pas là une époque favorable pour se rendre dans l'Indostan: ainsi il fut décidé qu'Alphonse et

celui qui allait lui tenir lieu de père passeraient tout l'hiver en Hollande.

Pendant l'intervalle qui devait s'écouler jusqu'au départ, Florestan écrivit à Célina, ainsi qu'à dom Carlos, à qui il envoya un détail exact de tous les crimes du comte Fernando.

Un des hommes attachés à dom Sanche pour les travaux de la campagne, et que la sai on rendait inutile, fut chargé de se rendre à Lisbonne chez dom Mathias. Celui-ci alla porter à Célina le message qui venait de lui être remis. Le commissionnaire resta quelques jours chez les amis de Célina; ensuite il repartit, muni d'une cassette. Elle contenait beaucoup d'or, une lettre de dom Carlos à son fils, et une autre pour celui qui avait eu le courage de l'arracher à la mort.

L'écrit du père d'Alphonse finissait par ces mots : «Si j'existe, c'est à toi

que je le dois ; et si je supporte le fardeau de la vie, c'est dans l'espoir de pouvoir te rejoindre un jour à Pondicheri, ainsi que mon fils. Si mon ennemi vient à tomber du faîte de la puissance où ses crimes l'ont élevé, j'oserai réclamer la justice du monarque qu'il trompe si indignement. Alors Célina, dom Mathias, le concierge des prisons de Lisbonne, et plus que tout cela, le mémoire que tu viens de m'envoyer, revêtu des signatures de dom Sanche et de son épouse, deviendront les accusateurs de ce ministre criminel qui a déjà fait tant de victimes. Adieu ; je t'aime comme un père aime son fils. Je t'abandonne le mien ; veille sur lui comme tu as veillé sur moi ; rends-le digne de venger un jour la mémoire de ses malheureux parens. »

Tout le temps de l'hiver fut consacré par Florestan à l'instruction d'Alphonse.

Rien n'était difficile pour cet enfant, doué d'une intelligence extraordinaire.

Il fallait lui apprendre ses malheurs pour donner un motif au changement de nom qui aurait lieu, lorsqu'ils s'embarqueraient.

Mon ami, lui dit un matin Florestan, bientôt nous allons nous rendre à notre destination ; mais il nous importe d'être de la plus grande prudence.

Le nom de dom Carlos, qu'ont illustré tant de belles actions, est maintenant proscrit, et tu ne peux plus le porter sans que ta sûreté et la mienne ne soient compromises. L'arrêt qui condamne ton père nous bannit l'un et l'autre de notre patrie. Eh quoi ! je ne verrai plus ma mère ? demanda Alphonse. — Non, mon ami ; la mort t'en a séparé pour toujours : j'ai recueilli son dernier soupir. Cher enfant, il était pour toi. Il ne reste plus que ton père ; mais si jamais il sor-

tait de la retraite où il est caché, son barbare ennemi le ferait conduire à l'échafaud. Je t'en dis assez pour te faire sentir que tu ne dois penser à rentrer dans ta patrie que le jour où tu seras à même de venger ton père. Tu n'as plus maintenant que Florestan ; mais il a promis aux dignes auteurs de tes jours de ne jamais t'abandonner : il tiendra ses sermens.

Si des événemens venaient nous séparer, souviens-toi que ta naissance doit être à jamais ignorée. Ne quitte point la route de la vertu, sur laquelle le bon Sébastien a dirigé tes premiers pas. Mon ami, tu es orphelin ; mais Dieu veillera sur toi ; tu deviendras, je l'espère, un homme d'honneur.

Alphonse, pénétré de la plus vive douleur, se jeta de nouveau dans les bras de Florestan, lui promit une obéissance entière, et attendit, non sans

impatience, le jour où il pourrait s'embarquer.

Son espérance la plus chère était celle de revoir son père. L'ami qui lui en tenait lieu lui avait fait entendre que dom Carlos se rendrait dans l'Indostan lorsqu'il pourrait sans danger abandonner l'asile qui le dérobait aux regards de ses ennemis.

En effet, en suivant le conseil que lui avait donné Célina, il était à l'abri de tous les genres de persécution.

Enfermé dans un monastère, n'ayant d'autre nom que celui d'Ambroise, cultivant des fleurs, et soignant des espaliers (car un autre était chargé du potager), son travail n'était point fatigant ; il jouissait du plaisir de voir souvent Célina et sa tante. On doit bien penser qu'il ne manquait de rien ; et, pour ne pas exciter de jalousie, ni faire naître de soupçons, celui qui l'aidait dans ses travaux jouissait des mêmes douceurs.

Ce fut ainsi que le premier des généraux espagnols passa plusieurs années de sa vie.

Hélas ! le temps ne calmait point ses peines. Il se voyait condamné à un esclavage qui n'aurait peut-être d'autre terme que la fin de son existence.

Le souvenir de son épouse, qu'il n'avait revue, après trois ans de malheurs, que pour la perdre aussitôt ; la pensée de son fils, dont il ignorait les destinées à venir ; toutes ces circonstances semblaient faites pour retourner le poignard dans son cœur.

Mille fois il eut la volonté de se donner la mort ; mais la religion et l'honneur arrêtaient son bras.

L'homme de bien peut supporter l'infortune ; le lâche se détruit. En descendant au tombeau, dom Carlos laissait à son fils un nom déshonoré. En survivant aux coups du sort, il pouvait un jour obtenir la révision de son procès,

et reprendre le rang et les titres que lui avait mérités sa valeur.

Florestan, fidèle à la promesse qu'il avait faite à dom Sébastien, se décida à se rendre à Pondicheri. Le printemps allait commencer.

Dans les ports, les vaisseaux étaient prêts à mettre à la voile, et partout l'espoir de la fortune portait des hommes à s'exposer aux périls des mers.

Un vaisseau allait partir pour l'Indostan. Ce fut celui qui reçut Alphonse et le noble et vaillant Florestan.

Ce dernier n'était point conduit par l'appât des richesses, ni par celui de la gloire.

Ce n'était point l'amour qui lui faisait courir les hasards d'une navigation longue et souvent dangereuse. Il abandonnait peut-être pour toujours l'idole de son cœur, sa tendre et bien-aimée Célina ; et ce sacrifice était dû à la reconnaissance autant qu'à l'amitié.

Il était assuré que dom Carlos n'était plus exposé à subir le châtiment auquel le criminel Fernando l'avait fait condamner. Il se vouait à son fils ; il allait lui chercher une autre patrie, où, sous un nom supposé, il espérait pouvoir l'élever, sans que ce jeune infortuné eût jamais à rougir des malheurs de son père.

Il avait été convenu entre dom Carlos et lui, que le parent qu'il allait chercher à Pondicheri ne le ferait jamais connaître pour son neveu, à moins que la sentence infamante ne fût annullée, et son auteur puni suivant la rigueur des lois.

Alphonse était doué d'une grande sensibilité et d'une intelligence peu commune à son âge. Il sentit que la moindre indiscrétion pourrait le contraindre à rougir ; donna des larmes à la mémoire de sa mère ; et semblable à Annibal, qui, devant l'autel des dieux, jura une haine implacable aux Romains, il jura

de venger un jour son illustre père, et de poursuivre ses vils calomniateurs.

Annibal avait été inspiré par Amilcar son père, l'un des plus grands capitaines de Carthage; Alphonse le fut par l'amour filial et par l'auguste sentiment de l'honneur, deux aiguillons qui, presque toujours, produisent des héros.

On était au mois de mars de l'année seize cent vingt-sept; le printemps s'annonçait sous les plus heureux auspices.

Florestan quitta, non sans peine, les amis qu'il avait faits dans les prisons de Lisbonne. Dom Sanche et Thérésia, simples cultivateurs, loin du tourbillon d'un monde toujours trompeur, devaient une partie de leur aisance à l'attachement de ce sensible Portugais.

Ils formèrent pour lui, ainsi que pour son élève, les vœux les plus sincères, et les conduisirent l'un et l'autre jusqu'au rivage.

Un vaisseau les y attendait. Après les adieux les plus tendres, il fallut se séparer.

Nos deux jeunes navigateurs sont sur le pont, tandis que leurs amis, les bras étendus, semblent gémir de ne pouvoir s'embarquer avec eux, et voudraient du moins retarder le départ.

Cependant le pilote et les matelots témoignent l'impatience la plus vive ; le capitaine donne l'ordre, on lève l'ancre, le vaisseau vogue, le bruit des eaux retentit dans les airs, un vent favorable enfle la voile, on est parti, et l'amitié, ainsi que la reconnaissance, versent des larmes sur les rives du Zuyderzée.



FIN DU SECOND VOLUME.

